

2m11.2567.3

Université de Montréal

Sociologie de la connaissance, pratique sociologique et altérité collective;
analyse comparée de quatre articles de sociologues parus dans la revue
Possibles en hiver 1986

par

Martin Giroux

Département de Sociologie

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maître ès sciences (M.Sc.)
en Sociologie

février, 1997



HM

15

U54

1998

V.004

Université de Montréal

Écologie de la connaissance, grilles sociologiques et attendus collectifs
Analyse comparative de quatre articles de sociologie parus dans la revue
Possibles en hiver 1985

par

Marion Grou

Département de Sociologie

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maître en sciences (M.Sc.)
en Sociologie

juin 1987



Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé:

Les violences collectives en Afrique

présenté par

Martin GIROUX

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes:

Luc RACINE

Gilles HOULE

Gabriel GAGNON

président du jury

directeur de recherche

membre du jury

Mémoire accepté le: 7 janvier 1998

SOMMAIRE

La question n'est pas nouvelle, de tout temps les sociologues reconnaissent, d'une manière ou d'une autre, que leur présence au sein même d'un processus de recherche qui se veut scientifique n'est pas sans poser un problème majeur à l'élaboration de leur discours. L'objet humain qu'ils veulent étudier dans son fonctionnement social ne peut échapper au paradoxe du chercheur qui, en tant qu'être social, est partie prenante de la réalité qu'il tente de construire théoriquement dans son discours. Comment transcender le local, le vécu individuel pour viser l'universel ou, en tout cas, l'élaboration d'une théorie dont l'un des buts ultimes est de pouvoir généraliser ses résultats à d'autres données empiriques? Les sociologies critiques et marxistes ont tenté de répondre, à leur façon, à cette aporie. Pour eux, l'engagement socio-politique constitue le cadre social à l'interprétation et à l'action sur le social. Or cette position n'offre pas pour autant une voie de solution au fait que le sociologue, en tant qu'intellectuel, occupe une place, une situation, au sein des rapports sociaux, laquelle joue nécessairement sur la substance de ces propos sur la société. L'arbitraire et le relativisme ne peuvent être écartés de l'entreprise scientifique et ce, ne serait-ce qu'au niveau du choix de l'objet d'étude. Aussi on peut se demander si les intellectuels sont si différents du reste des membres de la cité? Ne participent-ils pas, eux aussi, aux ruptures et aux continuités du sens commun?

Sujet évidemment vaste, qui, si on se sert de cette figure de style largement dépassée avec l'avènement de l'ordinateur, a fait et fera couler encore beaucoup d'encre chez les épistémologues et les philosophes des sciences. Le fait social, comme tout autre fait humain, est inépuisable; il est total et seul l'acceptation d'une réduction toujours provisoire en une construction par définition dénaturante permet une explication scientifique. Il sera question dans ce mémoire de la transformation de la pratique du sociologue défini en tant qu'intellectuel, de son travail concret de production de la signification sociologique de la réalité sociale, dans sa détermination socio-historique. Plus particulièrement je dirai, pour préparer le lecteur, qu'à la base de la visée explicative de ce mémoire, on retrouve l'idée, née de la démonstration empirique de M. Fournier et G. Houle (1980), que la situation, au sein des rapports sociaux, des sociologues en tant qu'intellectuels, plus que la connaissance théorique peut servir de fondement explicatif aux définitions que ces derniers donnent à l'objet de leur pratique et à la réalité sociale. D'une façon plus précise encore, l'analyse concrète recouvre

la réalité sociale du Québec au début des années 80 et procède de l'analyse de quatre textes parus dans la revue Possibles.

Analyse donc qualitative, qui repose, pour une large part sur des emprunts faits aux sciences linguistiques, lesquels participent à l'élaboration des préceptes à une méthodologie générale et aux techniques qui servent les constructions de l'objet de l'analyse et l'hypothèse qui s'y rattache. La confirmation de cette dernière, dans l'analyse de notre corpus, qui, soit dit en passant, est associée à l'utilisation des modes d'énonciation, cherche à rendre possible l'explication du phénomène et de sa genèse dans la perspective d'une la sociologie de la connaissance et de l'altérité définie comme phénomène relevant à la fois d'un vécu individuel et collectif.

Mots Clés: Sociologie Connaissance
Pratique Intellectuelle Altérité Discours

TABLE DES MATIÈRES

IDENTIFICATION DU JURY.....	i
SOMMAIRE.....	ii
TABLE DES MATIÈRES.....	iv
LISTE DES TABLEAUX.....	vi
INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	p. 1
CHAPITRE 1; SOCIOLOGIE DE LA CONNAISSANCE, PRATIQUE SOCIOLOGIQUE ET ALTÉRITÉ COLLECTIVE.....	p.5
1. <u>La problématique générale de la sociologie de la connaissance</u>	p.5
2. <u>La pratique sociologique; une pratique intellectuelle</u>	p.9
3. <u>La définition du concept d'altérité</u>	p.14
4. <u>Le compromis épistémologique</u>	p.22
CHAPITRE II: L'ANALYSE DU DISCOURS; TRAJECTOIRE ET CONSTATS; LA CONSTRUCTION DE L'OBJET ET DE LA DÉMARCHÉ D'ANALYSE.....	p.27
1. <u>L'analyse du discours; trajectoire et constats</u>	p.28
2. <u>Construction de l'objet, de l'hypothèse et de la stratégie d'analyse</u>	p.47
3. <u>La constitution du corpus</u>	p.58
CHAPITRE III. ANALYSE DE LA DÉFINITION EMPIRIQUE DE LA TRANS- FORMATION DE LA PRATIQUE SOCIOLOGIQUE; UNE EXPLICATION.....	p.70
1. <u>La description empirique des contenus du corpus défini comme discours sur la transformation de la pratique sociologique au</u>	

<u>Québec au début des années 80</u>	p.70
2. <u>Examen du point de vue de l'organisation de la connaissance historique: l'analyse de la distribution des critères et des invariants empiriques</u>	p.82
3. <u>L'organisation lexico-sémantique commune aux textes constituant le corpus</u>	p.88
4. <u>L'analyse du processus d'énonciation de la transformation de la pratique sociologique</u>	p.98
5. <u>Une explication de la transformation de la pratique sociologique au début des années 80</u>	p.112
 CONCLUSION GENERALE.....	p.130
 BIBLIOGRAPHIE.....	vii
 ANNEXE.....	xxii

LISTE DES TABLEAUX

- Tableau 1. Critères empiriques au fondement des propos de chacun des auteurs sur la transformation du travail de production du sens sociologique..... p.75
- Tableau 2. Critères empiriques au fondement des propos de chacun des auteurs sur la transformation des conditions immédiates à la pratique.....p.77
- Tableau 3. Critères empiriques au fondement des propos de chacun des auteurs sur les transformation des conditions socio-historiques.....p.78
- Tableau 4. Répartition des critères empiriques dans le corpus suivant les trois champs sémantiques.....p.79
- Tableau 5. Répartition des critères empiriques au fondement des propos de chacun des auteurs sur la transformation du travail de production du sens sociologique.....p.83
- Tableau 6. Répartition des critères empiriques au fondement des propos des auteurs sur la transformation du contexte immédiat à la pratique.....p.84
- Tableau 7. Répartition des critères empiriques au fondement des propos des auteurs sur les transformations socio-historiques au début des années 80.....p.85
- Tableau 8. Répartition des invariants empiriques selon les trois champs sémantiques décrivant les contenus associés à la pratique sociologique avant et à la pratique sociologique au début des années80.....p.87

Introduction générale

Si, dans ce mémoire, je tente de saisir empiriquement et d'expliquer, d'un point de vue de vue restreint la ou les transformation(s) qui a -ont- marqué la pratique sociologique au Québec au début des années 80, en clair c'est à une description et, possiblement, à l'explication des réflexions que tiennent des sociologues à l'égard de leur pratique à ce moment précis de l'histoire du Québec et de celle de la collectivité intellectuelle que sera consacré ce travail. Comment, en somme, les sociologues québécois définissent-ils et vivent-ils leur pratique au début des années 80? Comment expliquer cette définition du point de vue de l'altérité de la collectivité intellectuelle, de sa situation dans cette conjoncture socio-historique qui a vu naître, nécessairement, de nouveaux rapports sociaux? Voilà pour l'essentiel les questions qui seront posées dans ce mémoire. Il importe d'insister sur l'originalité de la démarche liée à ces deux aspects du questionnement dans la mesure où elle repose sur la nécessité de construire une définition empirique de l'objet d'étude et une conceptualisation qui veut l'expliquer dans les limites d'une construction sociologique de l'altérité.

L'analyse proprement dite des textes issus de la revue Possibles, est, tout comme l'ensemble des constructions théoriques et méthodologiques, tributaire des propriétés heuristiques du matériau et de la comparabilité des articles, c'est-à-dire au partage d'un certain nombre d'éléments minimaux qui se sont avérés tout à fait cruciaux et ont ainsi marqué d'une manière prégnante l'ensemble de la démarche. Nul par ailleurs se concrétise la possibilité de pouvoir procéder d'une manière cumulative pour fonder le passage de la construction d'un objet d'étude : la transformation de la pratique sociologique au Québec au début des années 80, à son explication suivant une conceptualisation en terme d'altérité. Concrètement le travail exige une superposition d'étapes parallèles dans une démarche qui se veut, tout de même, unifiée et cohérente. Ajoutons enfin que cette aventure a aussi commandé une résolution, épistémologiquement acceptable, de l'ambiguïté à la base de ce mémoire ; à savoir de constituer une pratique cognitive, ou, si on préfère, un discours sociologique (le nôtre) sur la pratique sociologique, ou du moins, sur un élément de son contour qui définit celle-ci comme pratique ou discours intellectuel. Notons, dans ce même élan, que la définition de l'époque couverte par l'étude est, à cet égard, représentative du parti-pris épistémologique sur la réalité empirique, par opposition à une construction théorique à priori jugée trop réductrice de la temporalité sociale.

Afin de rendre compte de notre démarche d'une manière la plus explicite possible, disons qu'on retrouve, au premier chapitre, l'exposé des grandes lignes de la problématique que constitue l'étude de la connaissance dans le contexte de la discipline sociologique, cadre théorique au fondement de ce mémoire. Sera

abordée par la suite la définition théorique de l'objet d'étude, soit l'aspect <<intellectuel>> de la pratique sociologique présentée comme mode de connaissance et mode d'expression. Procédant d'une manière centrale des résultats de l'étude de M.Fournier et de G.Houle (1980), cette réflexion théorique, comme je l'ai déjà dit, se veut montrer l'importance, pour la définition de l'objet de leur pratique, i.e. la réalité sociale québécoise, de l'état des rapports sociaux dans lesquels se trouvent placés les sociologues et plus généralement les intellectuels québécois. Partant de cette réflexion et afin d'expliquer, d'une manière convaincante, les transformations spécifiques de la pratique sociologique au Québec, au début des années 80, on retrouve, dans le champ des études de l'identité collective, la constitution du concept d'altérité. Essentiellement définie comme mode de connaissance de soi (du groupe, de la collectivité), des autres groupes sociaux, du monde social et comme logique naturelle (binaire) associée aux transformations sociales, cette conceptualisation exige, d'autre part, une définition du rapport, ou si on préfère, du passage, d'une conceptualisation des expériences empiriques individuelles à une conceptualisation de l'expérience collective. De cette manière, on se voit confronter à la question des contenus empiriques du phénomène. Ce qui nous renvoie au vieux débat entre l'importance, dans la théorie sociologique, des variables objectives et des variables subjectives. La résolution de ce dernier tient, du reste, justement aux propositions d'une sociologie de la connaissance sur la complémentarité du <<conçu>> et du <<vécu>>. La dernière partie de ce premier chapitre se termine, enfin, avec la présentation du compromis épistémologique qui a permis la mise en oeuvre de la démarche.

Au deuxième chapitre, après une réflexion générale sur l'objet et la problématique de l'analyse du discours dans les sciences humaines, je présente divers modèles techniques qui, pour l'essentiel, relèvent de la distinction entre les analyses de contenu classiques et les analyses dites du sens issu des modèles techniques de la sémantique linguistique, d'où leur nom d'analyses paralinguistiques. Le but de ce chapitre est l'élaboration des principes qui, dans la perspective d'une méthodologie générale veulent servir aux étapes de la construction d'un objet d'analyse, d'une hypothèse concernant ce dernier et plus globalement à constituer une stratégie d'analyse.

Mais, notons-le, la définition de l'objet d'analyse et de l'hypothèse qui y est associée, n'a été possible que par l'élaboration, dans le contexte d'une tentative de réunion de la sociologie de la connaissance et de la sémiotique autour de la dimension symbolique du social, d'une théorie des rapports entre le langage, l'expérience de la réalité socio-historique et la connaissance. Au-delà des difficultés de réunion entre les deux champs théoriques, la construction de l'objet d'analyse et celle de l'hypothèse renvoient aux rapports entre le niveau morpho-

syntactique des discours constituant le corpus et les conditions sociales-historiques de leur élaboration. Or, pour être plus précis, il faut dire que la démarche d'analyse ne se restreint pas cependant à l'utilisation de ce type de modèle sémantique qui relève des approches pragmatique et énonciative, puisqu'elle fait intervenir aussi, à certains moments, des notions associées à l'analyse de contenu classique et à l'analyse structurale, cette dernière étant d'ailleurs reconnue généralement comme se situant au niveau du sens conçu, c'est-à-dire à l'encontre des sémantiques pragmatiques et énonciatives qui, elles, s'occupent du sens vécu. La stratégie d'analyse dans son opérationnalisation, qui soit dit en passant, vise à répondre aux étapes définies par les termes décrire, comprendre et expliquer, est donc plurielle, c'est-à-dire associée à diverses techniques et marquée à divers moments par divers points de vue sur l'objet d'étude et sur son explication. La dernière partie de ce chapitre sera consacrée aux procédures qui ont servi à construire le corpus et aux vertus heuristiques de ce dernier à l'égard de la saisie empirique de la transformation de la pratique sociologique au début des années 80 et à son explication suivant l'objet d'analyse et l'hypothèse qui auront été présentés. Puisqu'elle a constitué et qu'elle constitue toujours un lieu privilégié d'expression pour les intellectuels québécois, le choix du matériau s'est arrêté sur la revue Possibles. Or pour des raisons stratégiques, seulement quatre textes qui composent le numéro deux de la revue Possibles parue à l'hiver 1986 ont été retenus pour les fins de l'analyse. En quoi ceux-ci peuvent-ils permettre la saisie empirique de la transformation de la pratique sociologique au début des années 80? Comment, d'autre part, ces textes peuvent-ils rendre possible la vérification de l'hypothèse concernant l'objet d'analyse et dès lors permettre, en principe, l'explication de cet objet d'étude suivant notre concept d'altérité?

La première partie du troisième chapitre sera vouée, quant à elle, à la première grande étape de la stratégie d'analyse (qui aura été présentée au deuxième chapitre). Celle-ci a pour objet la description des contenus concrets concernant la transformation de la pratique sociologique au début des années 80 et leur organisation suivant les points de vue mêmes des auteurs. Quels sont les critères utilisés par chacun? Des regroupements sont-ils possibles entre les éléments lexicaux utilisés dans les propos analysés? Certains éléments sont-ils partagés par l'ensemble des auteurs? Des différences, purement linguistiques, sont-elles généralisables à l'ensemble des propos suivant qu'il est question de la pratique avant le début des années 80 ou de la pratique au début des années 80? Autrement dit, comment la prise en compte de la transformation des conditions sociales-historiques et dès lors de la connaissance historique des auteurs peut-elle participer au choix et à la distribution des critères empiriques associés à l'utilisation du lexique? Peut-on mettre en évidence une organisation

lexico-sémantique commune aux articles définis comme discours sur la transformation de la pratique sociologique? Plus spécifiquement, qu'en est-il, sur le plan empirique, de la dimension qui définit la pratique sociologique comme pratique intellectuelle dans son rapport aux transformations sociales-historiques du début des années 80? En quoi les réponses à ces questions et la mise en évidence éventuelle d'une telle structuration peut-elle servir notre hypothèse d'analyse?

La seconde partie du dernier chapitre, si l'hypothèse concernant l'observation des modes d'énonciation dans le corpus s'avère confirmée, se résumera à la définition des contenus empiriques de l'altérité tel qu'ils auront été présentés théoriquement et tel qu'ils se résument à la transformation du << nous >>, des rapports aux autres groupes sociaux et à la société.

La dernière partie du dernier chapitre sera destinée, du moins je l'espère, à l'explication de la conception de la transformation de la pratique sociologique au Québec, au début des années 80 (laquelle aura été fondée et comprise du point de vue même des auteurs sociologues), suivant l'altérité de la collectivité intellectuelle dont les fondements sociologiques renvoient à la transformation de la situation de cette dernière au sein des rapports sociaux transformés du début des années 80.

CHAPITRE PREMIER

SOCIOLOGIE DE LA CONNAISSANCE, PRATIQUE SOCIOLOGIQUE ET ALTÉRITÉ DE COLLECTIVITÉ INTELLECTUELLE

On reconnaîtra, au fondement de ce mémoire, l'idée de G.G.Granger (1968) selon laquelle toute connaissance, comme toute construction symbolique, est impliquée dans une pratique et que c'est dans la pratique que se construit, que se fait concrètement le lien entre le cognitif et la ou les dimension(s) symbolique(s) du social. Après la présentation des grandes lignes qui constituent les domaines de la sociologie de la connaissance, cadre théorique à notre réflexion, trois grands moments composeront ce premier chapitre. Un premier, qui tentera de montrer en quoi, justement, la spécificité de la pratique sociologique permet effectivement une conceptualisation de cette dernière dans les termes d'une pratique intellectuelle. Un second, où on retrouvera l'élaboration du concept d'altérité, lequel devra, en principe, servir à expliquer la transformation, au Québec, de la pratique sociologique au début des années 80. Puis enfin, un troisième moment sera consacré aux principes épistémologiques qui guideront l'ensemble de la démarche.

1. Problématique générale de la sociologie de la connaissance

D'entrée de jeu, pour présenter notre cadre théorique, disons que la sociologie de la connaissance s'intéresse au caractère social de la cognition.¹ C'est-à-dire aux correspondances, aux relations entre d'une part les formes de connaissance (représentations sociales, culture, idéologie, science, littérature etc.) bref tout ce que l'on reconnaît généralement sous les expressions <<dimension ou fondement symbolique du social>> ou encore sous celui de <<sociosymbolique>> pour reprendre le mot utilisé par G. Houle (1990, p. 51) et d'autre part les conditions, les contextes socio-historiques, les rapports sociaux dans lesquels ces formes de connaissance sont créées, vivent et meurent. Souvent considérée comme un secteur restreint et relativement de la sociologie, la sociologie de la connaissance n'en pose pas moins une question,

¹Notons cependant que les termes <<sociologie de la connaissance>> et <<sociologie cognitive>> ne sont pas nécessairement synonymes, le second étant souvent approprié par l'ethnométhodologie, perspective qui n'est pas la nôtre dans la mesure où cette dernière est avant tout associée à une philosophie plutôt qu'à une science.

qui loin d'être nouvelle, apparaît en fait en même temps que sa naissance en tant que discipline distincte de la philosophie. Ainsi, par exemple, on reconnaîtra les principes d'une sociologie de la connaissance, dans l'étude des corrélations entre les formes de la conscience² et la pratique sociale ou la production matérielle (Saint-Simon, Marx, Engels, Proud'Hon) dans l'étude des attitudes religieuses et de l'économie (Weber), dans les classifications mentales et la structure des groupes (Durkheim, Mauss, Halbwachs) ainsi que dans la mesure de l'environnement existentiel de la pensée et de la philosophie devenues aussi des <<visions du monde>> chez Luckas et chez Goldmann. (C.f., F.Dumont 1973 p.69)

Plus largement influencée par les travaux de Marx, ne serait-ce que du point de vue même de sa proposition initiale, la sociologie de la connaissance s'est d'abord inspirée des concepts de ceux-ci, essentiellement d'idéologie (idées qui servent des intérêts sociaux); de forme de conscience (la pensée aliénée de la véritable existence sociale du sujet penseur) et des notions jumelles d'infrastructure et de superstructure.

Pour les marxistes, rappelons-le, la relation connaissance vs. le social s'exprime dans les termes d'une opposition envisagée selon la superstructure (idéologie) déterminée par l'infrastructure (les moyens de production matérielle de la société). Dans cette approche, il est généralement admis que la connaissance procède d'une forme de conscience, d'une illusion, d'une distorsion, ou d'une méconnaissance qui, soutenue par la division de la société en classe se veut ainsi le reflet de la base matérielle de la société.

Subséquemment à Marx, une sociologie de la connaissance s'est développée pour former un secteur particulier de la discipline. Or la sociologie de la connaissance ne constitue pas pour autant une approche homogène; suivant la forme et la nature du rapport privilégié entre le cognitif et le social, on élabore des théories de la connaissance et des analyses divergentes quant à leur objet spécifique, à leur but et surtout quant aux possibilités de construction du phénomène social auxquelles elles ouvrent. (Cf.J.Duvignaud 1979, p.9) Pour certains, la construction des rapprochements entre le cognitif et le social s'effectue soit dans une perspective proche de celle de Marx, sous la forme d'un <<déterminisme>> (voir par exemple Althusser dans J.Molino 1973) soit sous la forme <<d'analogie>> c'est le cas chez Goldmann (Voir G.Houle, L.Racine 1983). Pour d'autres comme les sociologues, mais aussi les philosophes, linguistes ou sémioticiens <<néoKantiens>> (Sheler, Manheim, Sorokin, Gurvitch et Cassirer, voir A.Rey 1976) qui refusent les problématiques décrivant la connaissance comme reflet de la réalité, prennent comme point de départ la connaissance et non le monde, démontrant ainsi que la connaissance (i.e. le sujet), loin d'être

² La conscience est, généralement considérée, comme un fait de la connaissance (C.f. A. Schaff (1967 p.286)

passive, a aussi un rôle actif dans l'élaboration de la réalité sociale.

Cette idée, à savoir que la réalité n'est jamais donnée au départ, qu'elle n'est jamais préalable à la connaissance et le refus d'un sujet déterminé, passif unidimensionnel dans le domaine de la connaissance, on la retrouve aussi dans l'ouvrage plus récent de P.J. Berger et T. Luckmann (1967). Selon ces derniers la réalité sociale est <<coexistante>> à la connaissance ; coexistence, qui loin de constituer la connaissance comme simple reflet de la réalité, définit celle-ci sous forme d'un rapport dans lequel ces termes sont, à la fois, perçus comme déterminés et déterminants, institués et instituants. Autrement dit, la relation entre l'homme (le producteur) et le monde social (son produit), nous disent les auteurs, constitue une relation dialectique;

"Knowledge about society is a realization in the double sense of the word in the sense of apprehending the objectivated social reality and in the sense of producing this reality (ibid, p. 66)"

Suite à cette assertion et en reprenant les propos de J.P. Helay (1987, p.112), on ne peut, dès lors, affirmer que ce qui semble premier pour l'homme face à l'opacité du monde qui l'environne c'est, sans aucun doute, fondamentalement la quête de la signification et qu'il n'y a pas de connaissance sans cette recherche ou cette attribution de la signification. Ainsi entendue, une sociologie de la connaissance telle que nous retenons, comme contexte théorique à ce mémoire, se donne pour tâche de décrire et de comprendre le fonctionnement de la connaissance dans son rapport aux conditions sociales de son élaboration afin de saisir la production de la signification sociologique ou plus exactement la construction sociale de la réalité et ce, pour expliquer enfin cette dernière du point de vue de la dynamique des rapports sociaux. On notera que par <<construction sociale de la réalité>>, j'entends plus précisément, à la suite de Berger et Lukmann (1967), la connaissance du sens commun, ce dernier constituant l'enchevêtrement fondamental, l'organisation sémantique à la base même de l'existence de la société.

Au bout du compte, ainsi que le fait remarquer P. Bourret (1987, p.23,24), puisque toute connaissance procède du social et produit de quelque manière du social, on constate que la séparation entre cognitif et social n'est qu'une procédure formelle; aussi le cognitif n'apparaît donc plus comme un simple terrain de la sociologie mais comme une dimension même du social au sens où il s'agit d'aborder le cognitif à partir de ses formes comme un processus social entièrement constitutif des rapports sociaux.

1.1. Mode de connaissance

A propos des formes symboliques, E. Cassirer (1933 dans A.Rey

1976,p.163-165) déclare que celles-ci sont susceptibles d'être comprises comme des formes différentes de <<l'énergie spirituelle de signification>> qui, associées à un <<signe sensible concret crée différentes images du monde>>. Dans une approche similaire G. Houle (1979, 1987a) parle quant à lui de <<mode de connaissance>> et de <<mode d'expression>>. Selon ce dernier, les formes de connaissance (littérature, idéologie, science etc.) procèdent selon des modalités, des règles de construction qui leur confèrent une spécificité et les définissent comme modes de connaissance et modes d'expressions multiples et variés de la réalité. Aux formes de connaissance qui reposent sur des procédures organisées, comme par exemple, la science et la littérature, correspondent des règles de construction explicites, aux formes de connaissance spontanées (sens commun, idéologie) correspondent des règles d'interprétation, de signification, d'explications implicites; ces règles sont, nous dit G. Houle (loc.cit) celles du vécu. Notons au passage que du point de vue de l'auteur, il ne saurait exister une hiérarchisation entre les formes de connaissance: ainsi par exemple la distinction idéologie/science correspond d'avantage à des niveaux d'objectivation différents qu'à une opposition du vrai et du faux. De plus et ceci est particulièrement important pour l'opérationnalisation d'une théorie de la connaissance, ces règles sont, de l'avis de l'auteur, observables, repérables, dans la matérialité symbolique dont procède nécessairement la connaissance, dans les discours, pour ce qui nous intéresse ici et plus spécifiquement dans l'ordre du langage.

1.2 Mode d'expression de la réalité sociale

La production de la signification de la réalité sociale <<le rapport au monde>> comme le dirait G. Houle (1979) est donc relative à la spécificité même des discours à définir suivant l'objet dont ils sont l'expression; ceux-ci ne sont donc pas tous réductibles à la seule production du sens de la réalité sociale, les discours, comme l'indique encore G.Houle (op. cit.) <<sont aussi politiques économiques, littéraires, scientifiques etc.>>, ils sont relatifs aux règles de leur construction qui les définissent comme formes diverses de connaissance.

Puisque toute connaissance est associée à un système symbolique, toute recherche sur les modes d'expression de la connaissance est, nous dit Todorov (1982, p. 163), nécessairement sémiotique; dans le cas des discours qui procèdent du langage naturel, elle est associée, selon G. Houle (op.cit.), à une sémantique (nous y reviendrons).

Retenons pour l'instant, que les modes de connaissance et les formes d'expressions ne sont pas désincarnées, elles se retrouvent concrètement dans des pratiques spécifiques, au sein desquelles se trouve un sujet actif, agissant.

<<Au fondement du social - écrit N. Ramognino 1987a, p. 201- existe une dimension cognitive qui rend justement possible toute pratique dans sa réalité et sa réalisation>>.

Comme toute pratique cognitive est, dans sa production de la signification de la réalité sociale, tributaire d'un milieu, d'un lieu, d'un temps, des structures de la société et de l'état des rapports sociaux dans lesquels se trouve le sujet producteur (individuel ou collectif) on peut dire avec A. Schaff (1967, p.301) que de ce point de vue, <<la connaissance est toujours subjective>>. C'est donc en procédant essentiellement de ce principe que je propose, dans ce qui suit, une réflexion sur la pratique sociologique, ou du moins sur un élément de son contour qui consiste à concevoir cette dernière comme pratique intellectuelle.

2. La pratique sociologique: une pratique intellectuelle

Sous ce titre, j'essaie d'indiquer en quoi la spécificité de la pratique sociologique amène les sociologues, comme bien d'autres praticiens des sciences sociales, à se voir attribuer l'étiquette d'intellectuel.

2.1 La pratique sociologique: un mode de connaissance

Procédant d'une forme cognitive spécifique, la pratique sociologique et plus généralement la pratique scientifique repose sur une convention universelle qui confère à ce type de connaissance son caractère propre, à savoir qu'il doit répondre à des règles de construction et d'analyse d'un objet qui se veulent, nous dit G.Houle (1979), <<les plus explicites possibles dont l'objectivité définit la méthodologie d'une science>>

Notons toutefois avec B.Gauthier (1984 p.29) que dans la mesure où ces critères et ces conventions sont justement l'objet d'un consensus parmi les chercheurs, on peut aussi dire que la science n'est rien d'autre que ce que les chercheurs s'entendent pour croire ce qu'ils savent. Du point de vue de l'objet qu'elle organise je dirai, à l'instar de G.G.Granger (1968), que la pratique scientifique est <<une tentative pour transformer l'unité d'une expérience en l'unité d'une structure>> (Houle 1979 p.126; 1990 p.29; N.Ramognino 1982,p.84 1990 p.p. 84-89) Sans reprendre ici toute la problématique concernant la comparaison du statut épistémologique des sciences de l'homme à celui des sciences de la nature, retenons pour l'instant que cette transformation, propre au travail scientifique, procède nécessairement et dans tous les cas par une réduction de l'ensemble des dimensions qu'un phénomène peut

présenter à l'observation, le réel comme le dit Martinet est <<inépuisable>> (dans J.C.Germain 1981 p. 16). Dans les sciences de l'homme, ce travail de réduction s'effectue aux niveaux des significations vécues par le sujet individuel ou collectif. (voir P.Bernard 1993) et apparaît comme une doublure, une seconde nature à l'objet. On reconnaît là le paradoxe au fondement de toutes sciences humaines, c'est-à-dire de construire du sens sur des éléments déjà pourvus de signification ou qui font eux-même sens (Cf N.Ramognino 1990 p.84),(je reviendrai, au second chapitre, sur cette distinction entre les notions de sens et signification)

D'ailleurs, les propos de cette dernière relativement aux constructions théoriques et méthodologiques de la sociologie illustrent mieux que nous cette idée. Prenant pour exemple les travaux de Durkheim et de Weber, elle indique (1982 p.84) comment, malgré des approches et des méthodologies en apparence opposées, quantitative pour le premier et qualitative pour le second , ces auteurs sont amenés, chacun à leur manière à réduire la <<vie en société>> , [expression qu'utilise G.Houle (1993 p.240) pour parler de l'objet de la sociologie], afin d'en produire un sens sociologique .(voir aussi J.M.Berthelot 1993 p.24; N.Peladeau et C.Mercier 1993 p.122 ; D. Bertaux 1993). On peut illustrer le phénomène de la transformation théorique de la réalité sociale par l'étude du changement et la construction conceptuelle d'une temporalité qui procède d'une définition logique, celle de l'horloge ou du calendrier (cf. Ramognino ibid p.87-88; M.Michel 1993 p.63; P.Bourret 1987p.p.117-119) et non de celle du temps social-historique vécu par les acteurs sociaux. Comme se le demande J.C.Gardin (1993 p.16) <<[...] est-il possible de bâtir des théories relatives aux objets qui nous occupent [...] d'une manière qui prenne en compte les points de vue des sujets? >> Obstacle épistémologique à toute pratique des sciences humaines le sujet, l'individu ou l'acteur, est -faut-il insister? - construction, processus, par essence pluriel, spécifique et changeant, irréductible donc au sens qu'en construit le chercheur (Cf.Grataloup 1985).

2.2 Le discours sociologique: un mode d'expression

Toute science <<ne peut se constituer que dans un univers symbolique>>, soutient G.G.Granger (1968 p.21-22) elle dépend, en cela, d'un mode d'expression, d'un discours ou dirons-nous, d'une manière plus spécifique, à la suite de G.Houle (1987 a p.151) d'un langage. Dans le symbolisme formel des sciences exactes comme celui de la logique, la constitution d'un langage et son utilisation sert non pas à prime abord à communiquer mais à construire l'objet même de la discipline qui se confond ainsi avec ce langage. (Cf. G.G.Granger 1968 p.116)

Dans le cas du discours des sciences humaines qui, évidemment, procède

des signes linguistiques, on tente de même de neutraliser les évocations de l'expérience vécue par le chercheur. Il en va ainsi, par exemple, sur le plan de l'énonciation de ces discours, de l'absence totale ou quasi-totale du pronom personnel de la première personne du singulier et l'utilisation du <<nous>> et du <<on>> observée dans plusieurs exposés des ces sciences (A.M. Loffler-Laurion 1980 p.p.287-290); ce qui concourt à la dépersonnalisation de l'identité linguistique de l'émetteur du discours. Cette ambiguïté fondée sur l'expropriation du chercheur de son discours, dont les écrits de Durkheim nous fournissent l'exemple parfait, tend à faire croire, comme l'indique A.L.Quederni 1987, p.169, que le contenu des sciences de l'homme est objectif (i.e objectivité des lois de la nature, des phénomènes naturels) alors que la subjectivité du sujet-chercheur se retrouve sur la face cryptique du discours sous formes de traces, de symptômes, de stratégies de recherche, de choix théoriques et méthodologiques (Cf. Ramognino 1982 p.87) sans oublier que la présence de ce dernier est aussi concrétisée au niveau du mode d'énonciation strictement individuel par la construction des phrases de l'enchaînement des diverses parties du discours. Bachelard (voir A.Rey 1976 p.171) parle dans ce cas de l'impureté logique du discours scientifique ou du moins du discours constituant la scientificité et de la charge subjective, irrationnelle, inconsciente. En somme, on comprendra ainsi que le discours scientifique, comme tout autre discours, n'est pas réductible au seul objet dont il est l'expression (Cf Houle 1979,P.126)

2.3 La pratique sociologique: une pratique d'intellectuels

Jusqu'ici la pratique sociologique a été présentée comme étant dépendante, à la fois des règles de la connaissance scientifique et des modalités de son expression. Or à tout moment, j'ai insisté sur la présence du sujet-chercheur au sein de ce processus cognitif. Si, comme l'écrit Todorov (1989 p.10) <<[...] il y a beaucoup de choses qui séparent le géologue et les minéraux qu'il étudie; il y a en revanche très peu qui distinguent l'historien ou le psychologue - ou encore dirais-je le sociologue - de son objet, les autres êtres humains.>> (voir aussi N.Ramognino 1982). Il est temps d'aborder ici ce dernier aspect et d'examiner davantage le rapport singulier qui s'instaure entre le sujet-chercheur et son objet.

Notons d'abord que l'intentionnalité scientifique constitue, comme le voulait Kant (Cf. G.Burrell et G.Morgan 1979 p.277) avec l'irréductibilité des faits humains, le double obstacle épistémologique à toutes démarches des sciences de l'homme. L'articulation entre le social et ce que peut en dire le chercheur, passe nécessairement, comme dans tous les domaines, par les connaissances qu'il en a, son expérience, ses idiosyncrasies, le sens commun qu'il partage avec

les autres membres de la société ou la culture des sous-groupes auxquels il appartient, et en définitive, dirons-nous, par tout ce qu'il est. Dans le même sens J.M.Berthelot (1993 p.25) écrit:

<<Devant l'infinité des "connexions causales concrètes" pour reprendre la belle expression de Max Weber (1964 p.163) le savant n'a d'autres recours que de construire le point de vue pertinent susceptible de fournir une interprétation légitime des éléments observables qu'il aura problématisé mais simultanément cette construction n'est pas arbitraire ou purement formelle, elle rencontre des dimensions significatives ou réelles, même si elle n'en est jamais le simple reflet et même si le social en tant que réalité est souvent lui-même de l'interprétatif réalisé>>

Le sujet-chercheur n'est pas sujet purement rationnel, dénué de toutes composantes existentielles, historiques ou culturelles comme le veut l'herméneutique (Dilthey, Gadamer, dans G.Burrell et G.Morgan 1979, p.p. 235-238), il n'est pas qu'un simple <<obstétricien-herméneute>> comme le dit F.Michel (1993 p.53). Le couple sociologue-société représente une relation expérimentale globale et le produit de cette relation; la capacité d'interprétation, la production du sens sociologique procède, peut-on dire d'une manière purement théorique, donc réductive, de la personnalité individuelle, de la personnalité culturelle, d'expert, de professionnel et évidemment, de la conjoncture sociale, de la (ou des) place(s) qu'il occupe comme acteur social au sein des rapports sociaux. Comme l'affirmait A.Touraine 1974 (cité par P.Grell 1986 p.15) <<La sociologie ne découvre son objet qu'en intervenant elle-même pour le faire apparaître.>>

Par <<personnalité individuelle>> du chercheur, j'entends tout ce qui participe à l'adéquation personnelle du chercheur dans sa démarche cognitive; son histoire personnelle, son système de valeur, ses préjugés, ses souvenirs, bref les attributs individuels et psychologiques qui constituent l'arrière-plan, l'intériorité du sujet observant. A ce propos, signalons par exemple que les motifs, les prémisses pré-scientifiques qui peuvent susciter une recherche sont, le plus souvent, fort peu rationnels. Passions, goûts personnels, curiosité, angoisses, motivations, conscience, doutes intellectuels, un engouement suivi de la mode pour certains sujets, mais aussi la naïveté du sujet chercheur comme le souligne G. Houle (1982, p.4) peuvent être à la source d'une recherche et même influencer la configuration du phénomène observé et ce, qu'il soit d'ordre humain ou naturel (Cf. R.Pinto et M.Grawitz 1967). Chez le sociologue, on peut affirmer avec N. Ramognino (1990, p. 88-93) que les motifs qui participent au point de vue à partir duquel ce dernier traite du social, renvoient le plus souvent, aux questions sociales et non aux questions sociologiques qu'il se pose; autrement dit ces motifs sont, en somme, relatifs à l'expérience sociale du chercheur. (voir aussi M.Péladeau et C.Mercier 1993 p.112; Reichart et Cook 1979; S.Della Bernadina 1990). A propos des expériences sociales de la

contrainte et de la liberté vécues respectivement par Durkheim et par Weber, N. Ramognino fait remarquer que <<celles-ci définissent précisément (encore aujourd'hui) les pôles qui distinguent les positions dans les débats autour du positivisme et du subjectivisme dans le choix d'interprétation du social >>.

Parlant, d'autre part, de <<personnalité culturelle>>, je reconnais avec K. Mannheim (dans A.Shaff 1967 p.290) que l'interprétation, la production du sens sociologique de la réalité dépend aussi des groupes sociaux auxquels appartient le sociologue en tant que <<membre de la cité>> (G.Houle 1993 p.10). D'une manière plus précise je distingue, à la suite de ce qui a été avancé jusqu'ici à propos de la pratique sociologique tout ce qui concoure, suivant les modalités du travail scientifique d'explication de la réalité sociale, à faire apparaître le sociologue comme un <<expert>>, un <<spécialiste>>, qualificatifs inhérents à son côté <<professionnel>> qu'il partage évidemment sur le plan de l'existence sociale avec les autres praticiens des sciences de l'homme et ceux des sciences de la nature. Cet aspect de la personnalité culturelle du sociologue étant associé à son savoir académique et à sa cumulation (Voir à ce propos G.Houle et N.Ramognino 1993 p.p.5 -10) , à son expérience de recherche et aux qualités, apparemment contradictoires que sont la rigueur et l'intuition etc. (voir L.Grenier ,G.Houle et M.Renaud 1982,; A.Turmel 1990 p.280).

Or, ne l'oublions pas, la pratique scientifique est aussi pratique sociale. G. Houle et M. Fournier (1980) déclarent dans leur article (Op.cit), à propos des sociologues, qu'en plus d'être des experts, des spécialistes, ces derniers sont aussi souvent des intellectuels. La position paradoxale dans laquelle se trouve le sociologue qui, conformément à son travail de construction de son objet, soit produire le sens sociologique de l'extérieur d'une société, d'une collectivité dont il fait partie intégrante, peut amener ce dernier à prendre position, à s'engager dans les débats politiques, sociaux et culturels (op.cit p.42; S.Brook et G.Gagnon 1988). Les sciences humaines ont de tout temps attiré ceux et celles qui se préoccupent du destin de l'homme, c'est-à-dire des valeurs, d'où la difficulté pour certain-e-s de se détacher d'une approche moralisatrice et politique (i.e. idéologique), approche qui, pour reprendre le vocabulaire de G.G.Granger (1968 p.112) apparaît comme un <<résidu>> dans la tentative du travail scientifique de transformation l'unité de l'expérience en l'unité d'une structure.

Cette dénomination d'intellectuel, cette concordance souvent notée entre sciences sociales et intellectuels (Cf.Soulet p.p.205-220), le sociologue la partage évidemment avec certains praticiens des autres sciences de l'homme, mais aussi avec les philosophes, les écrivains, journalistes etc., bref tous ceux et celles qui sont amenés, suivant (ou non) des modalités et ou des formes de connaissances différentes, à produire justement dans leur pratique un sens à la réalité sociale. Les membres de la collectivité intellectuelle d'une société ne

partagent pas une même formation, un même statut ou une même idéologie. Il y a eu au cours de l'histoire récente, des intellectuels surréalistes, communistes, socialistes, chrétiens, situationnistes, anarchiques...etc. (Cf B.H. Lévy 1991), on ne retrouve pas non plus une acceptation commune, une même visibilité et surtout on ne peut affirmer que les intellectuels constituent une classe sociale au sens traditionnel du terme. Mon analyse quant à elle porte sur une collectivité définie généralement par l'engagement intellectuel pour une cause, lequel avec les autres motifs possibles qui déterminent une recherche en sciences de l'homme stimulent et limitent l'acquisition de connaissances de la réalité sociale et son interprétation (R.Sainsaulieu 1980 p.275-286) (B.H.Lévy [1987])

A ce propos M. Fournier et G. Houle (loc.cit.) ont pertinemment indiqué , dans leur étude des discours de la sociologie québécoise, que les diverses définitions successives qu'a reçue la collectivité québécoise comme objet de réflexion et de recherche au cours de son histoire (l.e. groupe ethnique, une nation, une société, une formation sociale ou région) sont indissociablement théoriques et politiques. Selon ces derniers, il faut trouver le principe explicatif de cette constatation:

<< (...) non tant dans l'état des connaissances et des théories sociologiques que dans l'état même des rapports sociaux (...) tout autant que les autres discours sociaux ou représentation du monde social la sociologie apparaît en effet et il en est de même des autres sciences humaines et sociales [histoire, économie, etc] comme un produit social et un produit qui est l'enjeu des luttes sociales et politiques (ibid., p.42).>>

3. La définition du concept d'altérité

Nous voici au moment de l'exposé qui consiste à présenter la construction conceptuelle qui, je l'espère, nous permettra d'élaborer une explication de l'objet d'étude de ce mémoire, lequel consiste, rappelons-le, en la transformation de la pratique sociologique définie en tant que pratique intellectuelle au Québec au début des années 80.

Or, si en tentant de fonder et d'illustrer théoriquement le rapport entre la situation des intellectuels et l'état de la production du sens sociologique ou du discours sociologique, j'ai soutenu plutôt, à l'exemple de G. Houle et M. Fournier (1980), que le sociologue, de par les modalités mêmes de son travail de réflexion sur la société, peut apparaître, très souvent, comme un intellectuel, j'ajouterai avec J.P. Sartre (1972, p.46-69) que, d'un autre point de vue, le travail intellectuel met de même [nécessairement] en cause la perception et la conception que les intellectuels ont d'eux-mêmes, de la société et de leur place

dans cette société. En d'autres termes, si le travail intellectuel est relatif à ce que nous sommes, ce travail peut nous obliger de même à savoir qui nous sommes. Ceci appelle inévitablement une conceptualisation qui se situe au niveau du vécu subjectif des individus, aussi la réflexion qui suit vise justement à montrer que l'altération de la conception et de la perception qu'ont les sociologues d'eux-mêmes, de la société et de leurs places dans cette société suivant la transformation de l'état des rapports sociaux où se trouvent les membres de la collectivité intellectuelle, participe à la configuration de l'objet même de leur pratique, c'est-à-dire à la production du sens sociologique de la réalité sociale.

Dans la perspective de la sociologie de la connaissance, trois dimensions retiennent particulièrement mon attention dans la construction de ce que je nomme plus exactement le concept d'altérité collective;

D'abord celle qui concerne la définition de l'altérité comme mode de connaissance définie dans son rapport aux transformations sociales, c'est-à-dire comme forme conçue et vécue par une collectivité qui se transforme <<qui est en train de se faire autre>> pour reprendre l'expression exacte de G.Houle (1990 p.54)

La deuxième dimension nous renvoie à la question d'une théorie sociologique du sujet dont la problématique joue, comme l'indique encore G. Houle (1990) sur la description des modalités du passage d'un processus individuel à celui d'un processus social et ce, j'ajouterais, tant au niveau de la forme du phénomène qu'à celui de son contenu.

Puis sera abordée en dernier lieu la question de la définition et du statut accordé aux contenus empiriques ou si l'on préfère aux unités concrètes par lesquelles procède le processus d'altérité.

3.1 L'altérité un mode de connaissance relatif aux changements sociaux

Pour mieux définir l'altérité comme mode de connaissance en rapport aux changements sociaux, je présente, dans un premier temps, une théorie générale de l'identité, processus dans lequel l'altérité est, de mon point de vue, conçue comme un moment de sa constitution.

On oppose souvent le terme d'altérité à celui d'identité, ainsi par exemple G. Nourand écrivait en 1980 (p.355)

<<l'un et l'autre de ces concepts indéfinissables tant qu'ils sont considérés isolément, deviennent interdéfinissables par la relation de présupposition réciproque qu'ils entretiennent, l'identité est ce qui présuppose l'autre et réciproquement>>.

L'altérité peut aussi, dans la mesure où elle participe forcément au processus de la connaissance de soi (ou d'un objet donné), se concevoir, me semble-t-il, comme un moment d'instabilité, de changement, à l'exemple des états de transformation des stades dans le structuralisme génétique de Piaget (J. Piaget 1964).

Sur un plan plus général, on peut dire que le processus d'identification peut s'illustrer comme procédant d'une forme de pensée, d'un schème conceptuel, d'une dynamique, en somme d'une logique que j'associe à la dialectique tel que l'a défini Hegel suivant les trois composantes <<thèse, antithèse et synthèse.>> (P. Pinto, M. Grawitz 1967 p.344-345). Logique et dialectique sont donc pris ici comme termes descriptifs, comme modèle qui visent une application empirique. Suivant les propos de G.G. Granger (1987 p.7), je dirais que logique et dialectique sont dans notre démarche des représentations abstraites, une schématisation qui représente le phénomène en manifestant l'opposition d'une forme à un contenu. Processus donc d'union de deux processus contraires qui sans cesse se repoussent pour s'unir et s'unissent pour se repousser, un processus d'assimilation ou de <<similitude>> par lequel l'individu se rend (ou l'objet est rendu) semblable à l'autre, en absorbant ses caractéristiques, rapport donc d'identité, que l'on peut illustrer au niveau de la logique formelle par $(A=B)$ ³, et un processus de différenciation, un rapport d'altérité par lequel l'individu prend une distance (ou l'objet est distancié) par rapport à l'autre et se saisit (ou est saisi) comme distinct de l'autre $(A \neq B)$.⁴ Aussi, si l'identification est une constance, ce n'est pas une constance mécanique, stable, répétition indéfinie du même par filiation, mais dialectique par l'intégration de l'autre dans la continuité. [voir S. Ostrowetsky et J. S. Bordreuil 1984, p.9-36 ; C. Camelleri 1980 ; P. Top 1980 p.p.11-15 ; Weber 1959 p.15]. On peut ainsi croire que l'identité est condamnée en définitive à s'inscrire dans un entre-deux : de l'assimilation et de la discrimination.

Cette conceptualisation du processus d'identification constitue, sur le plan

³Comme l'indique F. Michel (1990) p.204) on notera que l'identité permet cependant deux formes d'expressions distinctes. Sous le signe de l'égalité soit $A=A$ ou l'identité au même, forme tautologique fermée sur elle-même et fermant ainsi toute tentative de dépassement, soit $A=B$ (celle qui nous intéresse ici) <<où l'identité à l'autre permet de poursuivre le raisonnement bloqué dans le cas précédent[...]>>

⁴ La négation admet, elle aussi, deux modalités distinctes selon la nature de la logique dans laquelle on se place, logique <<N>> aire ou logique bi-naire. Pour la logique N-aire le négatif de A est toujours A (non A) le négatif de A, le négatif de A est négatif du négatif de A n'est pas $A \neg (A=A)$. Pour la négation binaire, souligne F. Michel (ibid p.206), le négatif de A est A(non A) et le négatif du négatif de A est $A \neg (A \neg A)$. La logique binaire fonctionne à la stricte dichotomie.

descriptif, la logique même illustrant le fonctionnement de la signification ⁵ et de la réalité de la connaissance en générale, que ce soit depuis le repérage des objets quotidiens jusqu'aux revendications nationales, sans oublier la pratique scientifique. (voir C.S.Peirce 1970 p.12 ; G.Deledalle 1980,1981; P.Savon 1980 ; U.Eco 1980 ; M. Mikafila 1980 p.p.239-242). En somme, comme le veulent S. Ostrowetsky et J.S. Bordreuil (1984, p.33) on peut dire que <<l'identité est nulle part parce qu'elle est partout>>.

L'important étant ici de retenir l'universalité de la logique dialectique par laquelle procède le processus d'identification et qui fait de ce dernier le concept par excellence d'une théorie de la connaissance. Aussi, en suivant les principes d'une sociologie de la connaissance, tels que nous les avons présenté auparavant, le processus d'identification peut, dès lors, se concevoir comme une forme cognitive, un mode de connaissance, une façon de connaître et de reconnaître un objet à resituer au sein des déterminations diverses liées aux conditions de vie, à la situation, à la conjoncture dans lesquelles l'acteur social, individuel ou collectif, se trouve impliqué en relation constante avec d'autres acteurs sociaux sans lesquels il ne peut justement se définir ni se reconnaître, <<(…) on connaît l'autre par soi mais soi par l'autre>> nous rappelle si bien T. Todorov (1982, p. 245).

J.L.Prieto (1975 p.83) dira pour sa part que <<l'identité qu'on reconnaît à un objet n'est en définitive que la façon dont on le connaît, que le classement sur lequel se fonde cette connaissance>>. T.Todorov (1989p.428) insiste, lui aussi, sur le fait que les traits universels relèvent non pas du monde empirique, l'objet de l'observation, mais de la démarche même de l'esprit humain. Mais plus encore qu'un rapport à soi et à l'autre le processus d'identification implique un rapport au monde, c'est-à-dire qu'il participe à la construction, à la production du sens de la réalité sociale et des processus sociaux qui sont aussi et en même temps des processus symboliques. (Cf. G.Houle 1980 p.54).L'orientation de P.L. Berger et L. Luckmann (1967, p.132) n'est pas différente, lorsqu'ils affirment:

"[...] All identification take place within horizons that imply a specific social world [...] subjective appropriation of identity and subjective appropriation of the social world are merely different aspects of the same process of internalization mediatice by the same significant other."

Le processus d'identification ainsi défini constitue une modalité particulière de la construction de la réalité sociale qui, en tant que dimension symbolique, est intimement liée à la production du rapport social (le monde, la société constituée suivant les connaissances du sujet) par l'intermédiaire des rapports sociaux

⁵ Malheureusement cet aspect ne sera pas abordé dans le cadre de ce mémoire

significatifs (le monde, la société constituante dans ses déterminations sociales). <<L'on peut ainsi considérer le processus d'appropriation de la réalité au fondement d'une théorie de l'identité comme processus même de la constitution d'une société (...)>> écrit G. Houle (1990, p.54) - <<Processus de construction d'une société dont la réalité - ajoute l'auteur (ibid, p.60)- est sociale et cognitive dans le même temps.>>

- Altérité et changements sociaux

Ce processus d'appropriation de la réalité au fondement d'une théorie de l'identité, tel que nous venons de le voir peut, selon G. Houle (ibid. p.59,) de même être relatif à une <<[...] théorie de la différence qui renverrait au processus d'appropriation d'une réalité différente. >> Autrement dit, <<l'objet d'une théorie de l'altérité serait -selon ce dernier- un processus où l'on est en train de se faire autre, où l'identité sociale à se faire est relative à une altération sociale. >> (loc.cit). Dans cette perspective, la connaissance n'est pas un simple produit intellectuel, c'est la production créatrice d'un nouveau rapport à soi et aux autres qui crée, qui met au monde, une unité nouvelle. Ce mécanisme, ainsi que l'indiquent C.Louis-Guérin et M. Zavalloni (1987, p.71) <<implique pour tout groupe d'identification valorisé ou dévalorisé qu'il existe nécessairement son symétrique opposé, de la même façon pour toute caractéristique positive ou négative de soi, son opposé dans le non-soi. >>

Ainsi présenté le rapport d'altérité constitue bien, comme nous l'avons dit, un des mécanismes du processus d'identification de la construction du soi et de la réalité, celui-ci renvoie au système de différenciation et d'opposition binaire, bref à une logique sémantique, une structure d'organisation naturelle (J.Monod 1970, p.133-136), et universelle que nous avons déjà présenté sous la formule $(A/=B)$ qui permet de se penser et de classer le monde, dont la clé de voûte de l'explication sociologique serait l'altération sociale, la transformation des rapports sociaux et des interactions sociales à se faire, en somme, de la nouvelle conjoncture par opposition à l'ancienne, tel que vécue et conçue par la collectivité. (Cf. J.Perez 1993 p.13)

3.2 A propos du passage d'un processus individuel à celui d'un processus collectif

Avec le terme d'<<altérité collective>> nous voici ramenés ici à la question cruciale de la réhabilitation d'un sujet agissant dans ses fondements sociologiques; objet même d'une théorie du sujet dont le statut au sein de ma

démarche demeure (il faut bien l'avouer!) jusqu'ici fort ambigu. J'ai proposé auparavant, dans la réflexion sur la pratique sociologique un sujet analytiquement divisé. En distinguant l'être individuel que j'ai défini dans l'ordre de l'univers privé, d'un sujet collectif <<les intellectuels>> auquel les sociologues sont souvent associés, je reproduisais; de cette manière, un clivage similaire à celui que l'on retrouve dans les études de l'identité; soit, la réduction de cette notion en psychologie au concept du <<moi>> et à une nomenclature de traits, soit, en sociologie à un système de rôles intériorisés ou encore tout simplement à des caractéristiques déterminées par le statut et la position sociale. Or, bien que les notions de rôle et de statut soient importantes en sociologie, puisqu'elles impliquent une prise de conscience de soi par l'individu et une prise de soi en face des autres (ce que l'acteur doit faire, ce que l'on attend de lui, l'image que les autres renvoient de lui-même etc.) c'est-à-dire qu'elles déterminent une part des attitudes, reste tout de même, avec cette approche, le danger réel de la réduction sociologique facile.

En soutenant, comme on le fait dans de nombreuses sociologies (et plus particulièrement celles qui s'inspirent d'une conception durkheimienne de la société) que l'identité individuelle et l'identité collective constituent deux pôles d'un même processus qui ne peut se concevoir en dehors des relations dynamiques de l'ensemble des rapports sociaux et des divers aspects de la conjoncture, bref de la réalité extérieure à laquelle les individus sont intégrés et qui les influence, on a tendance à se restreindre à un point de vue qui consiste essentiellement à aborder la traduction des structures sociales en comportements individuels (Berger et Luckmann 1967; Spencer 1981; L. Guérin et Zavalloni 1987). A l'inverse on ne sait rien sur l'autre versant de la relation dialectique sujet-société; à savoir, justement, qui influence la société. Autrement dit, on ne sait rien sur la manière <<concrète>> dont ces <<deux sujets>> (individuel et collectif) se réalisent, se construisent mutuellement dans un processus interne d'appropriation du monde. Or, à ce propos un risque guette le sociologue, celui de recourir à la psychologie ou à la psychanalyse pour expliquer son objet... substituer la psychologie individuelle par l'étude de la psychologie du groupe n'avance en rien l'explication sociologique. A cet égard la question de G. Houle (1986, p.42) est tout à fait exemplaire <<comment en effet passer d'un processus de totalisation individuelle à des processus sociaux?>> Une théorie du sujet sociologique nous dit l'auteur (1980, 1986, 1990) serait à rechercher du côté d'une théorie de la connaissance et plus particulièrement dans une théorie de l'identité. Ce dernier (1990 p.59) retient, en autres éléments de réflexion, l'idée émise par G. H. Mead (1963, p. 139) à savoir que:

<<L'individu ne possède son soi qu'en relation avec les soi des autres membres de son groupe social; la structure de son soi exprime ou réfléchit

de la même manière que la structure du soi de tout autre membre de ce groupe, le modèle général de comportement du groupe social auquel il appartient.>>

Dans une telle optique, qui reconnaît la possibilité, pour le sujet, d'un choix d'action et d'action sur le monde, on ne peut se restreindre au simple déterminisme des facteurs sociaux. Si telle est la propriété heuristique d'une forme ou d'une structure du soi, du groupe, de la collectivité, pourquoi ne pas en faire justement de même pour les contenus du << nous >>? Pourquoi, dans le cadre d'une théorie sociologique du sujet, ne pas substituer aux différences individuelles, les éléments de re-connaissance (similitudes et/ou différences) qui sont effectivement les éléments significatifs et spécifiques de l'identité collective, ou plus précisément dans le cas qui nous intéresse, de la transformation de l'existence de l'être social que les membres prennent à leur compte dans un processus d'altération (voir Ferrarrotti 1979 ; Halbwach 1968 in P. Sabourin 1993)

Le choix du groupe comme unité heuristique de base nous situe ainsi hors de toute réduction psychologique. Avec cette approche écrit F. Ferrarrotti (ibid., p.150-151):

<<[...] le passage est décrit comme irréductible au réseau de ses interactions élémentaires: aussi il les déborde et s'impose comme totalité sociale définie non pas par son système interne de relations psychologiques mais par le système de fonctions strictement sociales qui l'ancre dans son contexte; avec le groupe nous nous situons dans le social, mais un social qui n'exclut pas l'individu.>>

On rejoint en cela une proposition centrale de la réflexion de G. Houle (1990, p.50) qui veut effectivement:

<<qu'une théorie sociologique du sujet suppose l'analyse de la connaissance comme processus social là où justement l'individu ne perd pas sa singularité mais y retrouve au contraire les modalités spécifiques de sa construction comme individu singulier dans ce que sont les fondements sociaux [...].>>

De ce point de vue retenons pour l'instant que la notion d'altérité collective, objet même de notre construction conceptuelle, comme composante du processus d'identification et de la construction du sens donné à la réalité sociale, renvoie à l'expérience de la différence que partagent les membres d'une collectivité, et ce, dans la mesure où les changements de la conjoncture sociale, l'altération des rapports sociaux, amènent une re-création du <<je>>, du <<nous>>, de la définition des autres groupes sociaux et plus généralement de la signification attribuée à la réalité sociale.

3.3 La conceptualisation des contenus empiriques de l'altérité

Sans entrer ici dans une démonstration exhaustive, on peut dire, en se rapportant aux grandes lignes de la littérature sociologique, que la problématique entourant la définition des contenus empiriques constitutifs du processus d'identification, et il en est assurément de même pour l'altérité comme moment consécutif de ce processus, peuvent être décrits (tout comme le social d'ailleurs) suivant l'opposition de deux types d'éléments, de variables, participant au contenu, à la substance, du phénomène observé; éléments qui nous ramènent en fait aux points de vue respectifs des traditions Durkheimienne et Weberienne. Les traits <<objectifs>> qui caractérisent un individu, un groupe, (la langue, le territoire, la religion, l'âge, le sexe, le travail... ces traits sont dits <<objectifs>> ainsi que l'écrit A. Schaff (1967, p. 309) <<dans la mesure où l'objet, l'un des deux termes de la relation cognitive qui est une partie de la réalité du monde existe en dehors et indépendamment de tout esprit connaissant et constitue le facteur extérieur de la connaissance>>. Souvent dans la recherche sociologique, les analyses en termes de traits objectifs sont associées aux notions de pérennité, de maintien, de permanence. Bien que ces notions soient primordiales dans l'analyse de l'identification (dans notre cas le contenu objectif qui constitue la pérennité de la collectivité intellectuelle est évidemment l'engagement) il n'en demeure pas moins que ces analyses négligent cependant les mutations qui affectent le contenu de l'identité et surtout la signification qu'a ce contenu pour les acteurs sociaux. Cette conception apparût très tôt comme figée et classificatoire. Une seconde orientation s'est ainsi élaborée autour des aspects diachroniques et subjectifs de l'identité (attitudes, sentiments, représentations, mémoire etc.), c'est-à-dire suivant les aspects vécus du phénomène...ses significations pour les acteurs sociaux. Or, sur le plan empirique notre conscience d'appartenance, de similitudes, d'unité par exemple, tout comme celle de la différenciation, de la singularisation, bref notre capacité de nous re-connaître en tant que membre d'une collectivité et de nous distinguer des membres d'autres collectivités résulte d'un complexe de particularismes, de sentiments d'appartenance, de représentations, de souvenirs, de volonté, d'imagination, etc...bref, en d'autres mots, d'une combinaison compliquée de variables, d'éléments significatifs pour le sujet (individuel et collectif) qui sont, comme je l'ai déjà soutenu et comme le veulent encore plus précisément P.L. Berger et T. Luckmann (1967, p. 133-134) à la fois objectifs et subjectifs:

"What is real "outside" corresponds to what is real within objective reality can readily be "translated" into subjective reality and vice versa (...) p. 133. This implies that the symmetry between objective and subjective reality is

never a static and for all state of affairs" p.134

En conséquence, on peut affirmer que l'altérité, en tant que dimension symbolique du social, est d'abord relative à la subjectivité du sujet connaissant et que son contenu est, tout comme cette subjectivité, variable et atteint justement sa signification sociologique dans le contexte social de la pratique (spécifique) dans laquelle elle se trouve élaborée. (voir J.Duchastel 1993 p.158; R.Maestri 1980 p.41; P.Top 1980 p.p.11-15)

On comprend ainsi que les éléments du contenu du procès d'altérité, qu'ils s'agissent d'éléments objectifs ou subjectifs, doivent être envisagés en termes dynamiques dans le cadre d'un processus de changement social, dans lequel l'altérité trouvent effectivement sa définition en tant que logique sociologique. D'ailleurs seul le mouvement et le renouvellement évitent en fait la mort réelle ou symbolique de l'identité. (Cf.G.Houle 1990)

4. Le compromis épistémologique

Parlant de la pratique sociologique, j'ai déjà mis en relief ce que l'on nomme généralement le double obstacle épistémologique des sciences humaines . Dans les lignes qui suivent, j'indique l'approche qui sera la nôtre dans ce mémoire de ce point de vue.

4.1 Le premier obstacle épistémologique: le sujet chercheur

Le lecteur aura sans doute remarqué l'aspect paradoxal, ou si l'on veut doublement réflexif d'un discours sociologique (le mien) sur la pratique sociologique (thème de ce discours). Sans faire le tour des questions relatives aux rapports entre le sujet-chercheur et l'objet de sa recherche, à l'interférence du sujet et de l'objet de connaissance, (voir P.Grell p.153 1986, voir aussi S.Della Bernadina 1990 p.p,7-26) ni le cercle de la connaissance décrit par l'herméneutique et en appliquant les principes précédemment présentés à ma propre démarche, à ma propre pratique actuelle, on peut dire que la construction d'un modèle de la pratique sociologique réfléchit d'une part mon rapport primitif à l'objet. Ce qui renvoie indubitablement, sur le plan concret, à ma subjectivité, à mon rapport au monde, à la signification que je donne à ce dernier, à ma propre pratique en tant qu'individu doté d'une personnalité individuelle et d'une personnalité culturelle; bref à tout ce qui s'entremêlent, passions, expériences vécues, motivations, conjoncture sociale-historique... Etc. Admettons tout de suite qu'il n'existe aucune réponse satisfaisante à cette difficulté sur le plan

logique, le chercheur est présent à toutes les étapes du processus scientifique ,(P.Bourdieu 1978 p.p.20-21) et confirme l'ambiguïté même de l'existence de la sociologie de la connaissance comme champ, comme domaine de recherche dans la mesure où celle-ci constitue un mode de connaissance lui-même investi du social, c'est-à-dire du collectif, du conjoncturel et du situationnel. P.Sabourin (1993 p.72) en parlant des critiques postmodernes qui considèrent qu'il n'existe que des savoirs locaux stricts en affirmant que la sociologie ne serait en fait que la théorie sociale d'un milieu particulier pose la question critique suivante: Comment un sujet connaissant avec tout ce qui le caractérise (l.e idéologie, situation social-historique, appartenance à divers groupes sociaux fondés sur l'origine ethniques, le sexe, l'orientation politique, la religionEtc.) peut-il élaborer des conceptualisations et des explications dont la validité est ou serait universelle? Ou encore, ainsi que l'écrit précisément, l'auteur (ibid):

<<Comment est-il possible d'affirmer que l'être humain est constitué par ses particularités sociales-historiques circonstancielles et, dans le même temps, croire qu'on peut soi-même échapper à cet enracinement social en créant des concepts et des catégories sans localité, c'est-à-dire universelles? Comment pouvons-nous échapper au soupçon que chaque action entreprise par un individu afin de généraliser sa stratégie conceptuelle ne s'avère pas en fait un effort pour imposer aux autres ses propres particularités locales et ses préjugés? >>

La réponse de P.Sabourin (loc. cit.) est éloquente:

<<La démonstration de la localité des savoirs sociaux assurait l'impossibilité d'une connaissance sociologique qui demeure essentiellement liée, comme dans le cas des savoirs dont elle procède, à une époque et au milieu. Elle soulève le problème éthique fondamental du statut du discours sociologique et celui de l'usage qui en est fait. Est-ce que le sociologue peut transcender son enracinement social local? Et comment? Notre argument est que l'usage que fait la sociologie de l'information est un élément de réponse à ces questions. La capacité de s'appropriier le phénomène de la construction locale et d'objectiver cette appropriation dans une méthodologie nous semble possible dès lors que l'on envisage la construction sociologique à travers les localités dont elle procède dans la production d'une connaissance. La <<découverte>> de cette relativité de la connaissance sociologique ne conduit pas nécessairement à renoncer à l'objectif d'un cumul de ce savoir. Au contraire, elle en est une des conditions de base. >>

<<Cette appropriation -d'ajouter l'auteur- est possible parce que les savoirs sociaux dans la société contemporaine ne sont pas strictement locaux, mais plutôt localisés, et qu'ils nous permettent ainsi d'accéder, par la description de leur constitution sociale à une régionalisation du social dont ils sont des expressions spécifiques. L'analyse sociologique des irréductibilités sociales de la connaissance serait donc la clé pour circonscrire les formes sociales de la connaissance dans la mesure où l'on considère que ces dernières sont des traces de l'organisation même de l'expérience dans l'expérience>>

4.2 Le second obstacle épistémologique: l'irréductibilité du social

Mais, on s'en rend compte, tout ceci nous amène au second obstacle épistémologique auquel je me vois d'autre part confronté au niveau de mon approche épistémologique qui, je le rappelle concerne, l'irréductibilité des faits humains à une schématisation scientifique, celle-ci ne débouche pas non plus nécessairement sur une aporie.

Si l'on admet avec N. Ramognino (1982) et J.M. Berthelot (1993) que le rapport entre les significations des acteurs sociaux et le sens historique, politique, psychologique ou sociologique selon le cas n'est pas celui d'une équivalence, il faut, nous disent les auteurs, le construire. Aussi, comme on l'a illustré précédemment à l'aide des quelques exemples de conceptualisations théoriques et méthodologiques, la réduction sociologique des pluralités possibles des significations vécues par les acteurs sociaux constitue le passage obligé de ce travail scientifique de construction de l'objet; (G.Houle et N.Ramognino 1993 p.7) dont la clarté des points de vue et des démonstrations, qu'il oblige constituent sa légitimité (F.Dumont 1973 p.211-226). Si l'explication sociologique était identique à la signification que les acteurs sociaux donnent à leurs actions, c'est l'existence même de la sociologie qui ne serait plus fondée. Le passage à un modèle abstrait est ce qui distingue justement le savoir sociologique du sens commun, seul moyen qui permet, par une attitude de recul, de mise à distance, de rompre avec une vision qui prend spontanément le phénomène social pour la ou une seule réalité. En d'autres mots, ceux de G. Houle (1987 b. p.84,)

<<[...] le sens commun est une forme de connaissance dont la transformation est à la base même du travail sociologique aussi bien que de tout travail scientifique et cela non pas pour être disqualifié mais pour servir à l'élaboration d'un autre savoir, sur la base des règles théoriques et méthodologiques qui en définissent la spécificité>>

4.3 A la recherche d'un compromis épistémologique

Or, reconnaître la nécessité de la construction/réduction de l'objet de la sociologie, c'est en même temps admettre, face à la multiplicité du social, à sa complexité et à son hétérogénéité, que toute connaissance des sciences de l'homme est et demeure toujours partielle. Il en est ainsi par exemple de la conceptualisation ou si l'on préfère la figure ontologique d'un sujet sociologique que j'ai présenté plus avant à travers la question qui divise les sciences humaines depuis le fameux débat entre déterminisme et volontarisme à propos des fondements sociologiques aux pratiques des individus; la réalité est somme toute

intérieure au sujet et en même temps elle s'impose à la conscience individuelle. Selon A. Touraine « Le problème des médiations entre l'individu et le social est un problème d'analyse de transversalité et d'oscillation. L'étude ne peut porter que sur la relation du sociologue à son objet, jamais sur cet objet seul. » (1974 p.21 cité par P. Grell 1986 p.156 ; voir aussi Bruno Latour 1987 p.7-19). Retour donc à la problématique concernant l'ambiguïté de l'existence même de la sociologie de la connaissance.

Quant à la controverse en sciences humaines qui oppose les méthodologies qualitatives aux méthodologies quantitatives, rappelons avec N. Ramognino (1990, 1983, 1982) que l'opposition Diltheyenne entre « comprendre » et « expliquer » qu'elle associe respectivement à ces méthodologies et rétrospectivement (idem 1980) aux exemples de Durkheim et de Weber indique bien comment, dans la mesure où ceux-ci observent et interprètent le phénomène social, tous deux le comprennent et l'expliquent. L'auteure rejoint en cela les propos de J. Piaget (1968) et de R. Boudon (1976) voulant que « comprendre » et « expliquer » représentent non pas des oppositions mais bien davantage deux moments méthodologiques complémentaires que l'on retrouve dans toute démarche scientifique et ce qu'elle procède de données quantitatives ou qualitatives. De sorte, il s'agit là de modalités essentielles qui s'inscrivent dans ce que j'appellerai à la suite de G. Houle [d'intermédiaire entre deux positions qui, si on les considère d'une manière un peu caricaturale, apparaissent radicalement opposées soit; un idéalisme qui ne sait reconnaître la nécessité en science de procéder suivant des conventions qui entourent le fonctionnement de la pensée rationnelle, (objectivation des étapes, des procédures opérationnelles, des règles) qui servent à la construction et à l'analyse de l'objet et un positivisme rassurant, qui dans sa recherche de règles universelles, conserve l'illusion d'une neutralité de l'observateur et ne peut concevoir que la pratique scientifique comporte, malgré l'obligation de créer une distance cognitive qui rend possible le travail théorique (cf. G.Houle 1993b p.43), inévitablement une part de subjectivité, d'arbitraire, enfin de partialité qui elle-même participe en tant qu'unité de mesure du sujet observant.

Retenons en dernier lieu, que ce compromis s'articule (comme le lecteur l'aura peut-être déjà constaté) à travers les éléments généraux des pensées sociologiques et philosophiques associées à la phénoménologie et au pragmatisme dans un cadre de référence ontologique que l'on nomme généralement le « constructiviste piagetien » (Piaget 1964, 1968). En sociologie, l'adhésion à cette approche, se traduit concrètement par une importance épistémologique accordée aux connaissances et aux expériences individuelles et historiques, à leur objectivation faudrait-il dire. Le caractère fondamental de cette perspective est de tenter d'aborder la réalité sociale du point de vue des acteurs directement

impliqués dans les procès sociaux et ce (j'insiste) non pas pour constituer une vérité mais pour adopter une perspective particulière, un niveau de lecture et d'analyse des phénomènes sociaux parmi tant d'autres possibles. Comme l'affirme si bien H. Van Lier (1980, p. 140) à propos des modèles des sciences humaines;

<<Il n'y a en effet qu'une façon de penser un univers dont la possibilité est pareillement identique à ses états de fait c'est de saisir chaque fois ses fonctionnements. Mais étant donné qu'ici le chercheur n'est pas l'auteur des fonctionnements, comme en mathématique, mais qu'il va à leur progressive constatation et reconstruction, il ne peut que s'en proposer des approches partielles, miniaturisées qui sont justement les modèles. L'idéal d'un modèle, d'un schème mental approché est de disparaître un jour dans la production exacte du fonctionnement qu'il réfléchit comme il arrive en physiologie. Mais le cas est exceptionnel, et le modèle vérifie le paradoxe humain, que l'efficacité de la signification et même son exactitude, tiennent à des approximations calculées, pertinent et non pertinent plutôt que vrai ou faux. >>

Ayant ainsi tenté de construire théoriquement l'objet de cette étude soit la pratique sociologique définie du point de vue d'une pratique intellectuelle, ayant aussi présenté le concept d'altérité par lequel j'espère élaborer une explication de la transformation de la pratique sociologique au Québec au début des années 80, objet concret de ce mémoire et ayant enfin indiqué le point de vue épistémologique qui sera le mien, je présente, au prochain chapitre, la construction de l'objet et la démarche d'analyse, lesquelles procèdent nécessairement de la nature linguistique des données que je me propose d'analyser.

CHAPITRE II

L'ANALYSE DU DISCOURS; TRAJECTOIRE ET CONSTATS; LA CONSTRUCTION DE L'OBJET ET DE LA STRATÉGIE D'ANALYSE

Si, pour l'essentiel, le précédent chapitre était consacré à la présentation théorique de notre objet d'étude et à la construction du concept d'altérité collective par lequel je souhaite l'expliquer, la visée de ce second chapitre consiste, quant à elle, à construire, dans le cadre de la sociologie de la connaissance et du compromis épistémologique dont il vient d'être question, l'objet réel de l'analyse et à élaborer une stratégie qui, je l'espère, rendra possible une telle interprétation.

Quatre textes parus dans la revue Possibles en 1986 ont été retenus pour les fins de l'analyse. Pourquoi et comment ont été choisis ces textes pour les fins de notre étude? Comment ceux-ci nous renseignent-ils sur la transformation, au début des années 80, au Québec, de la pratique sociologique définie comme pratique intellectuelle? Quel sera notre objet réel d'analyse compte tenu de la spécificité de ces données discursives? Des mots, des ensembles de mots, des fréquences de mots, des phrases ou des parties de discours? Quelles seront les réductions nécessaires à opérer sur ces textes pour justement les constituer en données en accord avec notre visée? Comment concrétiser enfin l'opérationnalisation de notre concept d'altérité (forme et contenu) et le passage qu'il suppose entre la conception d'un sujet individuel à un sujet collectif? Quelles sont les vertus heuristiques du matériau à l'égard de la visée ainsi construite, mais aussi qu'elle est la place réelle de telles données au sein de l'élaboration d'une connaissance qui se veut répondre aux ordonnances de la science? Ces questions, simples en apparence, sont, me semble-t-il, au centre même des problématiques et des critiques épistémologiques qui entourent l'utilisation d'une méthodologie et des techniques qualitatives en sciences humaines. Ma réflexion prendra ainsi place dans le contexte de la problématique épistémologique actuelle de cette lecture particulière qu'est l'analyse du discours et de la problématique connexe concernant le langage naturel comme mode d'expression de la connaissance, du vécu, en somme de la construction sociale de la réalité.

Évidemment mon propos ne sera pas de dresser ici un bilan exhaustif ni d'élaborer une critique systématique d'un large ensemble de travaux dans le domaine, il s'agit plutôt pour moi de traduire les difficultés d'un cheminement qui a exigé un détour du côté de la linguistique et qui ont trouvé leurs résolutions, en

autres, dans les discours d'un G.G.Granger, d'un G.Houle et d'une N.Ramognino.

1. L'analyse du discours: trajectoire et constats

Le terme d'analyse du discours est devenu un lieu commun en sciences humaines. L'analyse du discours consiste en un ensemble assez hétérogène de modèles et de techniques (analyses de contenu classiques, analyses paralinguistiques, analyses structurales, analyses pragmatiques etc.) dont le but ultime est de définir la ou les signification(s) d'un texte ou d'un ensemble de textes ou d'entrevues retranscrites. (Cf. J.Duchastel 1993 p.159). Secteur privilégié d'un travail interdisciplinaire qui réunit d'un côté des sciences humaines comme la psychologie, la sociologie, l'histoire, la science politique et de l'autre, les sciences du langage, la linguistique et ses corollaires: Sémiologie, sémiotique, sémantique, lexicologie etc., les analyses du discours, bien qu'elles procèdent d'orientations fort diverses, partagent toutes un même travail qui consiste à rechercher une ou plusieurs relation(s) entre deux ensembles de traits (sociologiques, anthropologiques, etc. selon les points de vue respectifs des sciences humaines) et les traits proprement linguistiques des discours. (Cf. J.C.Gardin 1974, p.36).

D'ores et déjà, on peut imaginer la multiplicité des conceptions concernant les relations, les rapports possibles entre les deux ordres de phénomènes visés par l'analyse du discours, d'où le caractère extrêmement disparate voir parfois même confus de ce genre d'études. (Ibidem p.82). Pour certains, le projet de l'analyse du discours, au-delà même de la recherche d'une théorie du discours, a été celui de constituer une science du discours, c'est-à-dire, autonome, coupée des disciples qui en sont pourtant à l'origine. Un tel projet (Barthes, Kristeva) a émergé dans les années 60-70, rien de moins que la promotion d'une approche du discours au rang de science au même titre que les autres sciences humaines. (N.Ramognino 1990 p.84-85). Époque qui voit aussi apparaître, dans des revues comme *Communication*, *Vs Quaderni di studi simiotici*, *Sémiotica*, *Poétique*, et *Langage...* Etc. le fameux débat, toujours actuel, entre sémiotique de la signification et sémiotique de la communication. Problème épistémologique donc, mais aussi méthodologique, qui fait douter de certaines tentatives d'analyses quant à leur capacité de répondre aux modalités du mode de connaissance scientifique ainsi qu'on l'a présenté plus avant (objectivation des modalités de construction et d'analyse d'un objet... Etc.). Si on admet avec nous que l'analyse du discours s'inscrit à la rencontre des intérêts des sciences humaines (i.e. la sociologie en ce qui nous concerne plus particulièrement) et des

sciences linguistiques, la meilleure manière d'aborder notre interrogation consiste, me semble-t-il, à analyser les problèmes rencontrés par chacun des champs disciplinaires. Le projet est ici trop audacieux dans le cadre de ce mémoire, je me contenterai donc d'introduire quelques exemples d'analyse qui veulent représenter simplement les grandes orientations qui ont cours dans le domaine de l'analyse du discours en sciences humaines. Pour l'instant, l'analyse du discours en sociologie se résume en deux grandes tendances «au carrefour de deux traditions disciplinaires » ainsi que l'affirme J.Duchastel (1993 p.159)

<<D'un côté, le discours est considéré comme source de savoir, ce qui se traduit souvent par le recours à une méthodologie traditionnelle qui procède à l'analyse du contenu de documents, d'entrevues ou de témoignages. De l'autre, le discours n'est plus considéré comme réceptacle commode du sens donné à des actions ou à des situations, mais devient processus social à part entière, dont précisément l'analyse doit rendre compte. >>

Chacune de ces tendances, comme on le constatera, correspond à une manière de concevoir le langage, le fonctionnement de la signification et plus généralement le symbolique. Elle comporte aussi, le plus souvent d'une manière implicite, une conception du rôle de la connaissance dans le langage défini comme mode de connaissance et mode d'expression d'un rapport au monde.

Notre questionnement premier concerne, rappelons-le, les qualités heuristiques des différents modèles utilisés dans l'analyse du discours quant à la pertinence de leur démarche scientifique. Du même coup, on peut se demander: Quel sont les vertus intrinsèques de chacune des approches qui seront présentées pour l'analyse sociologique? Quel rapport y établit-on entre la ou (les) relation(s) entre les dimensions internes (le discours en tant que tel) et les éléments externes, donc non-linguistiques au discours (i.e. par exemple, le contexte sociologique)? D'une manière plus claire peut-être: Quelles sont les propriétés que mettent en scène les divers modèles? Quelles sont leurs limites, leurs contraintes? N. Ramognino (1983 p.198) indique en effet que «ce double jeu de contraintes (limites et potentialités) différencie les modèles (...)» de telle sorte que nous pouvons dire que chaque modèle élabore une ou plusieurs dimension(s) du phénomène symbolique».

1.1 L'analyse de contenu classique

Précisons d'abord qu'on s'accorde généralement pour dire que l'analyse du contenu classique (content analysis) a vu le jour en sciences humaines au début

du siècle. Parmi les utilisations les plus célèbres soulignons celle de Thomas et Znaniecki (Houle 1993) sur la paysannerie polonaise, laquelle, notons-le en passant, s'intéressant d'ailleurs au double aspect du contenu de la réalité du phénomène étudié i.e. aux aspects objectifs et subjectifs. Démarche qualitative par excellence, l'analyse du contenu s'adresse à des univers psychologiques, sociologiques, politiques, anthropologiques etc. qui ne peuvent être découverts par le questionnaire et l'analyse quantitative. L'analyse de contenu s'intéresse, comme son nom l'indique, au contenu explicite d'un texte, à son thème immédiat dirons-nous pour l'instant. B.Berelson (R.Pinto, M.Grawitz 1967 p.468) définissait l'analyse de contenu de la manière suivante:

<<C'est une technique de recherche pour la description objective, systématique et quantitative du contenu manifeste des communications ayant pour but de les interpréter>>.

Le terme <<quantitatif>> n'est plus reconnu aujourd'hui comme indispensable, puisque dans une perspective élargie on retrouve parallèlement aux dénombrements des éléments significatifs ou aux calculs ⁶ de leur fréquence, des analyses de type franchement plus qualitatif qui visent davantage la substance des thèmes plus qu'elles ne les mesurent. Quant au terme <<description objective>> qui figure dans la définition de Berelson, il signifie, comme le notent justement Pinto et Grawitz (Op.cit.p.459) que:

<<L'analyse doit procéder selon les règles, obéir à des consignes suffisamment claires et précises pour que des analystes différents travaillant sur le même contenu, obtiennent le même résultat.>>

Quant à l'aspect systématique qui doit caractériser l'entreprise, il peut se résumer au fait que tout le contenu se doit d'être intégré et ordonné dans les catégories selon le but même poursuivi par la recherche. La démarche proprement dite de l'analyse de contenu classique consiste à construire à partir d'une théorie et d'un l'objet à analyser, une grille composée de catégories et de relations entre ces dernières [M.Canto-Klein et N.Ramognino (1974 P.67) Comme l'écrit J. M.Poupart (1992 p. 106):

<<On trouve, au milieu des années soixante-dix, des critiques entourant les présupposées des analyses de contenu traditionnelles du type Berelson, critiques qui contestent la croyance selon laquelle les discours renfermeraient des informations objectives directement accessibles>>

⁶Lesquels sont en fin de compte des mesures du qualitatif et non du quantitatif comme on pourrait le croire à première vue (C.f. C.T.Quérido 1973)

En y regardant de plus près, on peut croire que les catégories ainsi définies, ne renvoient finalement qu'à l'intuition et aux connaissances de l'analyste et sont, dès lors, soumises à l'arbitraire. Il semble que, dans ce type de démarche, on assiste à une confusion entre <<l'objectivité>> et <<l'objectivation>>. Selon F.Dumont (1973, p.46) la première est impossible, la seconde est l'obligée de la science; la première, ajouterais-je, suppose l'absence ou la neutralité complète du sujet chercheur, tandis que la seconde est associée au mode de connaissance scientifique; i aux qualités que doit remplir l'analyse de contenu, soit un exposé clair des aspects à analyser et une définition de chacune des catégories. Cette confusion, entre objectivité et objectivation, débouche sur une conséquence plus grave sur le plan épistémologique. De l'avis de M. Canto-Klein et de N. Ramognino (Op.cit. p.p.70-71) celle-ci consiste à poser comme scientifique une démarche qui se sert de l'illustration d'une théorie pour en conclure en sa validité.

De l'avis des auteures, le fait d'illustrer les catégories par le texte n'institue pas une validation de la théorie. Le texte, constitue d'abord un lieu d'argumentation au sein du processus de la recherche. L'affirmation des auteures (loc.cit.) est, à ce propos, on ne peut plus claire.

<<Les procédures de validation commencent à s'exercer lorsque l'on présente des hypothèses, telle que dans leur formulation même elles peuvent être infirmes. Or les catégories ne se présentent pas sous forme d'hypothèse, on ne peut que considérer leur présence ou leur absence. >>

Certes utilitaire, parce que productrice d'informations empiriques (ce qui n'est pas à négliger !) l'analyse du contenu classique reste tout de même très limitée. En tenant compte que du thème d'un texte on suppose l'immédiateté du sens en laissant dans l'ombre toute l'organisation proprement linguistique d'un discours et plus précisément toute la problématique langage vs. conditions sociales de sa production (Cf.J.Duchastel 1993 p.159)

1.2 Les analyses du sens et la question du langage posée à la sociologie

Une remarque s'impose d'abord, lorsque l'on parle ici de langage et de connaissance je réfère à une théorie du langage postsaussurienne. i.e. qui ne réduit pas les choses et le monde à leur exacte dénomination sans aucune médiation comme c'est le cas par exemple dans l'analyse du contenu classique et dans certaines sociolinguistiques. Les tentatives dont il sera question dans ce qui suit, se situent à l'opposé de l'analyse classique dans la mesure où elles s'intéressent à la structure interne de l'expression linguistique, d'où le nom d'analyse interne (Cf. C.T.Quérido). Ces analyses ont été tenues par plusieurs

chercheurs en sciences humaines, qui s'en sont inspirés, comme des moyens plus sûrs, plus rigoureux d'élaborer une explication scientifique des textes (C.f. J.C.Gardin 1974 p.77 ; A.Turmel et G.Cazabon 1993 p.153 ; F.Michel 1993 p.60 ; S.S. Miguel 1989). Or, très souvent ce type d'analyse semble amener une multitude d'informations sur le discours sans pour autant indiquer en quoi celles-ci rejoignent la signification, laquelle constitue pourtant leur objet même. De sorte que certaines analyses ne font que masquer le manque, l'absence, de théorie sur le domaine générale du sociosymbolique (idéologie, représentation, attitude... Etc.) C'est du moins l'avis de H.Van Lier (1980 p.147-152).

-La question du langage

Dès leur naissance au XX^e siècle, les sciences de l'homme (sociologie kantienne, philologie etc.) ne sont pas étrangères à la critique des textes et à une herméneutique du produit humain, c'est-à-dire à une sémantique textuelle (voir A. Rey 1976 p.243). Le renouvellement avec Marx de la science historique, de la philosophie philologique de Nietzsche et du projet sémiologique postsaussurien, ont conduit vers l'expansion de la sémantique des langues naturelles appliquées à tous les produits humains, mais aussi à un élargissement de la problématique à des formalisations théoriques et épistémologiques autour des questions (tout à fait fondamentales pour les sciences humaines) concernant la conceptualisation et la saisie de la dimension et de la fonction symbolique des phénomènes humains. (voir A.Turmel et G.Cazabon, 1993, p.137). Outre l'importance déterminante qu'il a pour l'étude de l'ensemble des signes, le langage ou dirons-nous plutôt, la question du langage s'est toujours trouvée, au-delà même des questions de la multiplication des techniques de l'analyse du discours, à la charnière des grands débats philosophiques (G.G.Granger 1979) voire métaphysiques, ne serait-ce par exemple qu'à travers la question du rôle de ce dernier dans le conditionnement et l'apprentissage de l'organisation de la pensée (subjectivisme vs objectivisme, réalisme vs nominalisme, idéalisme vs. matérialisme, le conventionnalisme vs. néopositivisme, idéalisme critique vs. phénoménologie... Etc.)²

Comme l'écrivent O.Ostrowetsky et J.C. Bordreuil 1984 P.11 <<[...] le sociologue ayant recours à l'analyse du discours, en élargissant ainsi son

²Voir H.Duncun 1969; Bakhtine (Volosinov) 1973; M.Van Buren 1980; J.J. Nattiez 1973; S. Ostrovewtsky et J.Samuel 1984; R. Croward et J.Ellis 1977; J.L.Houdebine 1977; P.Charaudeau 1983 p.p.117-124; C.Lemert 1979 ; J.Molino 1973; G.Houle 1990; J.Duchatel 1993; A.Turmel et G.Cazabon 1993; P.Sabourin 1993; N.Ramognino 1990)

territoire à la signification sociale et la pratique langagière interroge ou du moins devrait interroger aussi le sémioticien>>. Plusieurs tendances participent à ce vaste terrain que l'on nomme la sémiotique, on pense par exemple, sur le plan philosophique, aux approches phénoménologiques ou pragmatiques, à l'empirisme renouvelé, à l'idéalisme ou au néo-positivisme qui, chacune dans leur champ et par réaction contre d'autres tendances, produisent plusieurs possibilités de théories sémantiques. (voir A.Rey 1976). Des penseurs, qui même s'ils ne sont pas nécessairement des linguistes, ils sont philosophes, mathématiciens ou logiciens (Peirce, lui-même inventeur du terme sémiotique, Husserl, Frege) ont aussi largement influencé les réflexions à propos de la sémantique en produisant des modèles plus ou moins abstraits et plus ou moins généraux (N.Khouri 1991 p.p.169-179 ; J.C.Gardin 1974 p.54-55)

Conséquemment, une des difficultés pour le sociologue relève justement de l'immensité du domaine et surtout de la formidable explosion terminologique dans la littérature sur la sémantique. A.Rey (1976 p.284) rapporte que les définitions des termes comme ceux de sens, de signification et de signifiante diffèrent selon les écoles linguistiques et ou philosophiques et même selon les langues d'origines dans lesquels elles sont pensées. Pour le non-spécialiste de la linguistique, la situation est tout à fait déroutante, quelque fois les mêmes termes renvoient, selon les auteurs, à des phénomènes complètement opposés (à ce propos voir J.C. Germain 1981 p.p.183- 200; D.Savon 1980 p.p.9-23 ; Van Lier 1980, G. Deladalle 1980,1981; J.Jakonsen 1980) On comprendra ainsi la nécessité pour nous d'introduire immédiatement, les définitions des notions grangéennes de sens et de signification, lesquelles ont d'ailleurs déjà été utilisées lors du premier chapitre.

-Les notions de sens et signification ³

Chez Granger (1968-1970) la notion de sens est associée aux sémantiques, c'est-à-dire à l'analyse de la matérialité symbolique (discours, textes) tandis que la notion de signification renvoie à l'interprétation de cette matérialité symbolique (que se soit par le sujet producteur ou le sujet observateur de cette matérialité symbolique) dont la prise en charge peut s'effectuer selon plusieurs points de vue, en l'occurrence, celui de la fonction du symbolique dans la société et ainsi donner lieu à une interprétation sociologique, Granger (1979 p.45) est d'ailleurs très explicite sur ce sujet <<[...]la fonction de symbolisation n'est pas simplement un aspect de la machinerie psychologique et sociologique de notre

³ N.b <<sens>> et <<signification>> sont bien sûr des catégories abstraites dans la réalité empiriques elles se donnent simultanément.

comportement, mais plutôt une de ses conditions déterminantes>>. Mais revenons plus strictement à la notion de signification. Selon Granger (1968) les descriptions des significations d'un langage dans un contexte social donné relève d'une science humaine faisant intervenir la sociologie et la psychologie. Dans la mesure où les significations sont objectivables, Granger (1968 p.11.p.p.103-104, p.132) pose

<<[...] pour un moment <<qu'une signification>> est ce qui résulte de la mise en perspective d'un fait à l'intérieur d'une totalité, illusoire ou authentique, provisoire ou définitive, mais en tout cas vécue comme telle par une conscience>>

La signification concernerait, nous dit l'auteur (loc.cit.) une <<expérience vécue comme totale>>. Si nous saisissons bien la pensée de Granger, on peut retenir que toute signification déborde nécessairement les organisations sémantiques qui sont unité de sens. Il importe de bien apercevoir cette distinction entre sens et signification, non seulement dans la mesure où elle illustre l'erreur de certaines analyses du discours faites en sciences humaines qui confondent l'étude des signes linguistiques et l'explication sociologique, mais aussi pour comprendre que leur confusion est délibérément posée comme principe d'analyse de la sémiologie postsaussurienne. En cela, on pense en autres exemples, à la sémiologie de la signification de Barthes et au structuralisme de Lévy-Strauss qui réduisent respectivement l'analyse de la mode et du mythe à l'étude des structures linguistiques qui constituent les énoncés sur la mode ou le récit mythique. ⁴

- La sémantique

Rappelons d'abord que la sémantique recouvre la partie de la linguistique qui s'occupe de la signification (linguistique) laquelle se présente depuis Saussure comme l'étude du signifiant, essentiellement composé du lexique et de la syntaxe dans son rapport à ce qu'il organise i.e. le signifié. Pour le sémanticien, écrit A.Schaff (1967 p.264), <<[...] les mots et les assertions n'ont une signification que s'ils demeurent en relation avec l'objet désigné. >> Encore ici, l'immensité du domaine pose évidemment des problèmes épistémologiques, à la limite ceux-ci se confondent avec ceux d'une science dont l'intention serait de saisir la totalité

⁴voir: J.C.Gardin 1974 p.p.72-73; A.Schaff 1967 p.213; C.T.Quérido 1973p.p.9-10; G.G.Granger 1968 p.138; A.Rey 1974 p.p.72-73; E.Veron 1973a p.p.46-48; J.J.Nattiez 1973 p.78; G.Thérien 1991 p.33; A.Turmel et G.Cazabon 1993 p.137; T.J. Reiss 1981; J.Molino 1973

des significations d'une langue. A l'exemple de bien d'autres linguistes ou philosophes (Wittgenstien, Dubois, Meillet, Hjelmslev, voir J.Germain 1981 p.p.163-196) Granger (1968 p.132) définit le domaine de la sémantique comme étant attaché à la description du signifiant uniquement et non du signifié:

<<Mais si on accepte les distinctions proposées plus haut ce sera une science des sens, non des significations. Elle nous fera connaître les lois de l'opposition des signifiants dans une langue, et non pas l'organisation concrète d'images et des idées d'une vision du monde>>. p.132

- L'univers structural

Reprenant à mon compte l'assertion de J.C.Germain (1981 p.15)

<<je prends l'univers structural en gros pour ne pas isoler la sémantique de la sémiologie et du structuralisme et pour intégrer celles-ci dans un ensemble de travaux théoriques et pratiques tournant autour des signes et ce bien qu'ils puissent exister des différences marquées entre les divers auteurs ou les différents modèles(par ex. Martinet ,Priéto , Mounin,... Etc.)>>.

Je dirais que les modèles structuraux constituent la première vague importante de l'expansion de la sémantique en sciences humaines. En sociologie, ceux-ci furent d'abord associés à la notion d'idéologie (voir R.Croward et J. Ellis 1977). Or pour définir ce qu'est justement le domaine de la sémantique structurale, un retour sur les écrits de Saussure s'impose. Saussure pose que l'objet d'étude de la linguistique est la langue c'est-à-dire le système linguistique que partagent le destinataire et le destinataire par opposition à la parole qui est l'utilisation concrète du langage. La théorie de la communication d'inspiration saussurienne s'intéresse seulement à la transmission - synchronique - en laissant de côté la parole. i.e. l'expérience ou dirons nous, l'usage quotidien et historique du langage, pour ne considérer que la langue comme reflet du monde. On reconnaît là, le principe de Saussure de l'autonomie de la langue, lequel veut que l'on s'occupe uniquement des structures linguistiques sans se référer au contexte, à l'usage de la parole dans la construction de la réalité. Dans cette perspective, tout comme je l'ai déjà avancé, l'étude de la sémantique est associée à l'étude du rapport entre un signifiant (défini par des unités lexicales et syntaxiques) à un signifié, c'est-à-dire ce à quoi renvoie ce signifiant. Retenons cependant, que le signifié n'est pas clairement défini chez Saussure et que la distinction langue et parole, comme le note C.Germain (1981) sera reprise par la suite de différentes façons par plusieurs auteurs (Hjelmslev: plan du conte-

nu/plan de l'expression , Jakobson : schéma/usage, Chomsky: compétence /performance]

Selon Saussure le rapport entre le signifiant et le signifié est tout à fait arbitraire, ou née de la convention qu'est la langue (voir H.Van Lier 1980 p. 52) puisqu'il n'existe par exemple aucun rapport entre le mot pomme et l'objet réel nommé par ce mot (C.f, F.Latraversse 1990, Mounin 1971 p.p.135-136). Ce point de vue est important pour le développement de la science linguistique (C.f. A.Rey 1970 p.69). Mais la sémantique, contrairement aux autres parties de la linguistique structurale (phonologie, syntaxe), n'a pas su répondre aux espoirs de rendre compte de la signification d'un point de vue strictement linguistique. Son analyse exige obligatoirement l'appel à des éléments autres que ceux de la linguistique (C.f. Mounin 1971 p.p.88-89). D'ailleurs, comme le souligne J.J.Nattiez (1973 p.88) <<L'espoir de pouvoir rendre compte d'un domaine uniquement par ses relations de sens, correspond sans doute au voeu super-positiviste de confondre sciences humaines et sciences de la nature>> On retrouve en somme ici l'argument de notre critique du structuralisme et des sémiologies. Or comme l'indique N.Ramognino (1982p.92) malgré les réserves quant à l'absence de référence chez Lévi-Strauss du mythe vécu, on peut affirmer que celui-ci a fait la preuve de l'efficacité du modèle saussurien et de sa méthodologie surtout lorsque la visée de l'analyse concerne une logique universelle (j'y reviendrai).

Outre la sémiologie et le structuralisme, on distingue, dans l'univers structural, deux grandes voies aux essais de structuration sémantique; une première qui consiste en l'organisation du lexique et une seconde en l'organisation de la syntaxe. La première voie, que l'on regroupe sous le terme d'analyse paradigmatique, parce qu'elle travaille sur la structure du signifié en se basant sur des organisations lexicales verticales non directement observables dans les textes, réunit plusieurs types différents d'essais d'analyse : les analyses conceptuelles (Gispen ,Greimas),celles de champs sémantiques, (Trier, Matoré, Dubois) les analyses logiques (J.Suzanne), les analyses componentielles d'Hjelmslev, (Contineau ,Priéto, Lonsbury ,Goodfellow, Pottier , Aspersion ,(voir A.Rey 1976p.209-210, 233 ; J.C.Germain 1981 p.134 ; H.Van Lier 1980 p.60; G.Mounin 1971 p.139, 1975 p.p.70-80), qui constituent toutes, en somme, des tentatives diverses de classification du lexique. Selon A.Rey (1970) une sémantique est indissociable d'une lexicologie. C'est aussi la thèse de Whorf et Sapir qui veut qu'effectivement la conception du monde se reflète dans le lexique (idem p. 180). Outre les faits de grammaire tel que les déclinaisons, les conjugaisons, les affixes etc., certains linguistes, parfois eux-mêmes structuralistes, ont cependant nié la possibilité d'une théorie sémantique strictement structurale (à partir des marques formelles proprement linguistiques du lexique

(Ullmann, Bloomfield, Weinrich, Lyon, Martinet), (Voir A. Rey 1976 p.236 J.C.Germain 1981 p.39-43 ; Mounin 1971 p.p37-38). Les tentatives plus récentes de structuration sémantique du lexique (E.Eco, 1979 T.Todorov 1966 Greimas 1970 ; A.Guiraud 1955) s'élaborent non plus pour justifier l'hypothèse structurale, mais pour répondre plutôt à des besoins, plus concrets, d'opérationnaliser et d'analyser des concepts auxquels sont confrontées les sciences humaines dans leurs analyses du discours.

La deuxième voie à la constitution d'une sémantique structurale que l'on nomme syntagmatique, dû au fait que son objet d'étude a pour fondement l'organisation horizontale des syntagmes directement observables dans le signifiant, i.e. l'étude des rapports logiques entre les éléments des énoncés, des phrases ou des mots, regroupe elle aussi, plusieurs modèles d'analyse: les analyses distributionnelles de Bloomfield, Z.Harris, Dubois, Fodor et Katz (H.Van Lier 1980 p.p.65-66 ; A.Rey 1976 p.p.98-99, voir aussi J.C. Germain 1981 ; G.Mounin 1971 p.113-114). Cette approche s'est essentiellement inspirée des travaux des phonologues, lesquels privilégient le caractère binaire de l'organisation linguistique qui oppose les lettres les unes aux autres au sein d'un même mot pour permettre ainsi la formation du sens de ce mot, dont on retrouve aussi, soit dit en passant, l'exemple dans le fonctionnement informatique (0,1) (voir H.Van Lier (1980 p.138), G.Mounin 1975 p.48; A.Rey 1970 p.130 Granger 1968 p. 126; J.Duchastel 1993; Martinet pp.145-154). Cette approche a reçu un souffle nouveau avec l'avènement des grammaires générative et transformationnelle de Chomsky (E.Veron 1973 pp.246-277; . Mounin 1971 p.120) lesquelles sont perçues comme la seconde phase du structuralisme. Ces grammaires se distinguent fondamentalement en ce qu'elles accordent une attention, non plus seulement à la phrase qui constitue l'unité d'analyse maximale des analyses structurales syntagmatiques traditionnelles, mais aux règles des organisations entières du discours (voir J.J. Nattiez 1973 p.72-89). J'ai indiqué plus haut, à la suite de plusieurs linguistes, que l'analyse de la sémantique structurale est impossible au sens stricte du terme. Dans tous les cas, les chercheurs font appel à des éléments qui ne relèvent pas de la linguistique. Dans les grammaires générative et transformationnelle, l'approche s'appuie sur une explication innéiste de l'acquisition et de l'utilisation du langage d'où la formule devenue classique qui distingue la <<compétence>> linguistique de la <<performance>> linguistique.

Où s'arrête la forme syntaxique, où commence le contenu sémantique? Avec les observations qui précèdent nous touchons au problème d'une sémantique structurale (Cf. G.G.Granger 1968 P.126) dont j'ai tenté de donner un bref aperçu. <<En fait, - affirme G.G.Granger (loc.cit.) - la langue associe à chaque mot non pas un syntagme, mais des classes de syntagmes qui leur

donnent sens, tout en leur conservant une valeur informationnelle>>

Or, il n'en demeure pas moins qu'il faut reconnaître, à l'instar de G.G. Granger que l'organisation linguistique structure aussi notre pensée, nos connaissances et notre perception du monde. La langue impose des règles, des structures et est ainsi conditionnante à l'égard de l'esprit, de la pensée et de l'organisation de nos connaissances (Cf. Cassirer in Mounin 1971 p.72). Depuis Herbert, on considère (voir A.Schaff 1967 p.p.27), que la langue, en tant qu'institution et produit social, (Cf. Sapir in A.Schaff 1967 p.68), est en relation avec les formes de pensée qui, d'une certaine manière, leur correspondent (Trier, Kant, Wölff et Cassirer idem p.p.31-43). Autrement dit, la langue joue un rôle actif, de classification, d'organisation et non seulement celui du reflet. P. Charaudeau (1983 p.122) parle du rapport de la langue à l'expérience qu'elle organise comme un <<cadrage objectivant >> qui, suivant G.G.Granger (1967 p.111) <<impose une grille sur l'expérience en tirant parti des oppositions et corrélations pertinentes entre les symboles pour reproduire ou créer une certaine organisation de cette expérience ainsi transmue en objet. >> Ainsi, toujours selon Granger (idem)

<<[...]le moins structuraliste des linguistes ne peut manquer d'admettre qu'elles - les formes linguistiques - constituer à tout le moins des ébauches de structures abstraites qui renvoient donc à un travail de construction et de réification d'un vécu. >>

Langage et pensée constituent un rapport dialectique et il en est de même du rapport entre les connaissances, le langage et l'expérience. Dès lors, malgré ses défauts, l'approche proposée par l'univers structural, illustrée ci-haut d'une manière extrêmement simplifiée ne peut être éloignée d'une tentative d'analyse de la conception du monde.

La notion de sens peut, comme nous le dit G..G.Granger (1968 p.120) recouvrir une conception structurale qui est essentiellement une combinatoire qui s'articule sur un système binaire (G.Mounin 1975 p.48; A.Rey 1970 p.130) Mais tout cela est présenté dans une théorie du discours qui procède sans sujet parlant, sans sujet placé dans une situation de communication concrète qui implique obligatoirement des dimensions qui se situent hors du champ de la linguistique.

- L'univers des sémantiques pragmatiques et énonciatives

Le développement des sémantiques pragmatiques⁵ et énonciatives (Austin 1970 : Searle 1969; Grice 1957; Benveniste 1970, Ducrot 1972), s'est effectué en contestation directe aux présupposés fondamentaux de l'univers structural (voir S.Ostrowsky et J.S.Bordreuil 1984 p.10, ; ,A.J. Greimas et Courtes 1977 p.67; Eco 1974 p.p.14-15, 136-137) qui ont amené des chercheurs à se tourner vers les phénomènes du langage et de la communication. Par comparaison, les sémantiques pragmatiques et énonciatives se distinguent catégoriquement des modèles structuraux dans la mesure où leurs analyses du sens portent sur les relations entre les signes et leurs usagés, aux circonstances, bref au monde empirique de la communication. (Cf. J.G.Meunier 1991 E.Veron 1973b). En refusant une perspective strictement interne dans l'analyse du discours, les Jakobson [1974], Austin [1970], Searle [1969], Wittgenstein [1949], Peirce [1931], Frege [1892], Ducrot [1972], Russell [1905] (voir J.C.Germain 1981 p.174; A.Shaff 1967 p. 43; Eco 1979 p.p.151-318; J.C. Meunier 1991 p.p 51-75) et ceux qui s'occupent de l'énonciation (voir particulièrement Bakhtine (Volosinov) 1929, se sont intéressés, au-delà de l'étude de la simple convention liée aux codes de la langue, aux questions afférentes aux modes d'expressivité, aux genres littéraires, à la rhétorique renouvelée et surtout aux conditions concrètes existantes, à l'usage du langage dans son rapport dynamique au contenu de l'expérience, bref à l'interprétation externe de l'usage de la langue (voir P. Quiraud 1976 p.p.233-234). Dans cette perspective -faut-il insister? - les activités relatives au langage et à la pensée sont présentées comme ayant préséance à la langue ainsi que la définissait Saussure, (i.e. par exemples les règles de structuration, de commutation et de corrélation entre diverses unités linguistiques). Ici c'est l'utilisation, la stratégie langagière et communicationnelle qui priment (Cf. Ostrowestsky et J.S. Borbreuil [1984 p.11). On croit pouvoir affirmer qu'il en va de même de la relation langage-connaissance-expérience. Dans cette approche, c'est d'abord l'expérience vécue, plus que la structuration purement linguistique, qui définit l'organisation de la connaissance. Il importe cependant, tout comme nous en avertit G.G.Granger [1968] (voir aussi J.C Germain 1981 p.174) de ne pas confondre signification et usage, comme le veut par exemple Searle (voir A.Rey p.191). Pour tenter d'être plus clair, je reprends ici, la réflexion de G.G.Granger [1968 p.177] concernant la comparaison du langage naturel, ou si l'on préfère du langage ordinaire à ceux que construisent les sciences (en l'occurrence les sciences mathématiques) qui sont forcément des langages formels dans la

⁵Ce terme est issu de la classification de C.Morris , voir A.Rey [1970 p.p.195]

mesure où:

<<Sans doute peut-on y considérer des signes isolés et des expressions bien formées ; mais ils ne s'opposent pas entre eux comme le phonème ou le monème (ou si l'on veut plus vaguement au mot). Le sens des signes formels unitaires (en mathématique : $\langle \langle = \rangle \rangle$ $\langle \langle = / \rangle \rangle$... en logique $\langle \langle V \rangle \rangle$, $\langle \langle - \rangle \rangle$...) n'est pas constitué par des renvois à une structure autonome d'opposition et de corrélation correspondant à la phonologie>>

Dans le langage naturel, c'est tout le contraire et ce dans la mesure où celui-ci s'élabore sur une catégorie de signes que G.G. Granger (loc.cit.) appelle des <<embrayeurs>> 1971 p.85. Les embrayeurs se distinguent dans la mesure où ils constituent des signes dont le sens renvoie au sens du message lui-même. <<Les pronoms personnels marqués de l'opposition je-tu les démonstratifs <<ceci, cela>> et les signes temporels (y compris ceux des formes verbales) constituent sans doute les trois grandes espèces d'embrayeurs naturelles>> (ibidem p.85). Un embrayeur ne peut donc pas fonctionner comme symbole abstrait pur et simple puisque ce à quoi il renvoie -le message - est forcément un vécu individuel (C.f ibidem p.86). Les langages de la science et celui des mathématiques, pour reprendre l'exemple ci-haut, sont constitutifs des règles explicites de renvoi à un objet, ils se veulent, en principe, ordonnés à aucune expérience extérieure. Autrement dit, ces derniers ne comportent pas d'embrayeur (ibidem p.117) ⁶

Mise à part cette remise en question de la dichotomie langue/parole commune à l'orientation générale qui réapparaît sous la forme syntaxe /sémantique (voir Ramognino (1993b p.p.185-201), il n'est pas facile de distinguer les modèles qui relèvent de la pragmatique et ceux de la sémantique énonciative. On y retrouve souvent les mêmes opérations syntaxiques (formelles), les mêmes formes morpho-syntaxiques (c.f Ramognino 1993 p.196.). Dans les deux approches, c'est le niveau syntaxique (axe syntagmatique) qui est d'abord privilégié pour ensuite y astreindre le lexique (l'axe paradigmatic). Malgré tout on peut dire cependant, que d'une manière générale, l'approche pragmatique est d'avantage préoccupée par les traitements internes de la forme symbolique, par une ouverture sur le contexte social-historique et surtout sur une intersubjectivité ; compréhension minimale ou consensus implicite que prennent pour objet les ethnométhodologues (Cicourel, Garfingkel, A.Schutz) (voir K.Leiter 1980, B.Descloux 1980). D'une manière fondamentale, on introduit dans cette dernière approche, qui redisons-le, j'ai rangé du côté de la philosophie, la notion d'acteur en insistant sur l'importance de la communication non pas définie comme

⁶A ce propos voir aussi Cassirer, Hilbert dans A Rey (1976 p.p.14-96)

transmission d'un message, mais comme lieu de la sociabilité.⁷

La sémantique énonciative (Frege, Strawson, Austin, Searle, Benveniste, Locke, Ducrot [voir A.Rey 1976 ; E.Veron 1973B ; N.Ramognino 1983 p.194 ; J. Poupart 1993] s'oriente, pour sa part, vers la construction d'un sujet utilisateur du signe. Dans ce cadre on s'occupe d'acte de parole, c'est-à-dire du rapport référentiel que l'énonciateur entretient à l'égard de l'objet de son énoncé (le signifié de Saussure ou le référent des logiciens, lesquels introduisent l'idée d'un renvoi extralinguistique à l'objet (voir Stuart in A.Rey p.171). Pour les tenants de cette approche, la référentialisation définit ainsi l'appropriation par l'acteur de l'appareil formel qu'est la langue pour marquer sa relation à l'objet dans un contexte extra-linguistique. Rappelons, pour illustrer concrètement le rapport référentiel sujet-objet, l'exemple déjà présenté de la rhétorique discursive servant à dépersonnaliser le discours scientifique et à masquer, par cette stratégie, l'identité linguistique du chercheur. La sémantique énonciative, pour être plus explicite, se veut, suivant la définition qu'en donnent Jakobson (1963) et Benveniste (1966) (voir Ducrot 1980 p, 59 ; J.Lacombe 1980 p.67) l'analyse des processus dans lesquels apparaissent les marques du sujet <<je>> dans l'énoncé de sorte que l'énonciation est considérée comme un embrayeur <<shifter>> je-ici-maintenant qui permet de repérer la présence du sujet parlant dans son texte (voir G.G.Granger 1968, A. Akparrian-Lacourt 1989).

Ce type de sémantique, s'il donne une place prépondérante au sujet en le définissant comme <<actant>>, n'en propose pas pour autant une théorie de ce sujet. Il n'admet pas de significations dans le sens où nous avons défini cette notion.

Il existe une multiplication et un foisonnement des écoles et de constructions dans les disciplines linguistiques et sémiotiques depuis la remise en question du modèle structural et l'ouverture du langage sur l'extériorité, ce qui sans aucun doute, rejoint une dimension de la connaissance dans son rôle de constructeur de la réalité sociale (voir S. Ostrowetsy 1983 et J.S. Bordreuil 1984). Malheureusement on a souvent tendance dans ces approches à réduire les conditions et les relations sociales, et du même coup la réintégration du sujet parlant dans la pratique langagière, à des relations de communication ou d'interaction symbolique (Cf. P.Charaudeau 1983 p.19 ; G.Delledalle 1980, Veron 1971 p.p.59-76). La communication n'est pas le fondement du social, nous rappelle si bien N.Ramognino (1989 p.100), elle ne peut donc servir à l'expliquer.

⁷Pour une critique de ce courant de pensée voir N.Ramognino (1990 p.97-112)

1.3 Une méthode, des techniques

Comme on l'a vu, l'analyse du contenu classique ne peut prétendre répondre aux exigences d'un processus scientifique. Il en va de même des analyses sémantiques, qui, malgré leur différence, font toutes appel, le plus souvent implicitement, à des points de vue qui ne relèvent pas du domaine de la linguistique mais bien de celui d'autres sciences (psychologie, sociologie anthropologie... Etc.). Une manière d'illustrer l'insatisfaction, voir la déception, devant certaines analyses de discours serait de revoir la distinction entre les notions de méthode et de technique. Comme l'écrivent R.Pinto et M. Grawitz (1967 p.284) à propos de la confusion entre ces dernières et ce non seulement dans le domaine de l'analyse du discours, mais aussi dans l'ensemble des sciences humaines <<L'on ne peut qu'être frappé de l'extrême désordre régnant en ce domaine>>. Une des raisons évoquées par les auteurs renvoient au fait que, dans le langage courant, on emploie indifféremment l'un et l'autre des termes <<On ventera telle méthode pour apprendre le russe, le ski, ou le twist en cinq leçons, etc.>>.

- Sémiotiques et analyses du discours

Le fonctionnement rigoureux des méthodes linguistiques qui avait pourtant inspiré plusieurs chercheurs en sciences humaines en leur promettant une explication plus objective ne tient plus non plus (voir J.C. Gardin 1974; M. Canto-Klein et N.Romagnino 1974 ; U.Eco 1979). On sait aujourd'hui que les grandes lignes contemporaines de l'aventure sémiotique dans le domaine de l'analyse du discours proposées ou inspirées par les Nietzsche, Frege, Saussure, Peirce, Cassirer, Ogden et Richards, Husserl, Morris (A.Rey 1976 ; U.Eco 1979) que l'on voyait au départ comme potentiellement convergentes vers une théorie du discours sont, bel et bien, hétérogènes et qu'elles ne peuvent se prêter à une synthèse immédiate. Chaque point de vue exige une révision ardue et non pas un simple effet de scientisme servant à légitimer un processus (Cf. M. Canto-Klein et N.Ramognino op. cit.). Trop souvent, répétons-le, l'analyse du discours en sciences humaines a servi à construire un objet sans pour autant passer au stade de l'explication. (Cf.H. Van Lier 1980 p.147 ; E.Eco 1979 p.316)

Dans le contexte de l'éclatement actuel (voir J. Poupart 1993 p.p.111-121) de l'ensemble des philosophies, des théories du langage, de l'analyse du

discours et de la sémiotique⁸, une nouvelle conjoncture épistémologique s'impose pour répondre à l'insuffisance théorique déjà constatée. C'est ce à quoi nous convient, entre autres, Régine Robin (1991 p.117), Nadia Khouri (1991 p.p.161-170) et Claude Germain (1981 p.13). Dans ce mémoire, je me contente d'indiquer à partir des notions de sens et signification déjà présentées ce que pourrait être, non plus une théorie générale du discours, mais plus humblement une <<théorie du déchiffrement des données discursives >> pour reprendre les mots de R. Robin (op.cit.p.120). C'est, je le répète, la visée pratique d'une application concrète de l'analyse du discours i.e. de la construction, de l'analyse et possiblement de l'explication d'un objet sociologique qui, quant à moi, guidera la tentative de synthèse qui suit.

- Sens, signification, techniques et méthodes

La distinction entre sens et signification nous fournit l'occasion de distinguer, dans une démarche qualitative, ce qui relève essentiellement de l'épistémologie des sciences linguistiques et des sciences humaines, de la sémantique pour les premières, c'est-à-dire le sens tel qu'il décrit des unités et/ou des organisations de signes, et la signification pour les secondes qui, elles, sont interprétations du sens. Les interprétations, peuvent être, on le notera aussi, associées à la philosophie, mais contrairement aux sciences de l'homme, cette dernière ne construit pas de modèles de signification permettant la réalisation de l'explication. Dans la perspective de notre compromis épistémologique qui, rappelons-le, tout en reconnaissant la présence incontournable du sujet-chercheur dans la recherche, reconnaît la nécessité d'une définition, la plus claire possible, des modalités par lesquelles la démarche procède, l'analyse du discours, peu importe les modèles techniques qu'elle utilise (analyse de contenu classique ou analyses paralinguistiques) joue le rôle d'objectivation et d'analyse des données afin de pouvoir procéder à l'explication de l'objet d'analyse, qui lui, est forcément associé à une substance linguistique. De ce point de vue, j'associe la ou les technique(s) à la saisie du sens qui compose des étapes, des moments de la méthode, qui elle vise ultimement, à travers la construction théorique, une explication, une signification, par exemple sociologique, d'un phénomène. La démarcation, j'insiste, me semble ici importante, car elle veut rendre compte de la confusion souvent présente au sein de l'analyse du discours en sciences humaines. D'autres, comme G.Houle et N. Ramognino (1993), interpréter aussi cette erreur comme une méprise entre les moments distincts de la recherche

⁸A propos des rapports entre cette perspective et l'état actuel de la sémiotique voir A.Turmel et Cazabon (1993 p.137)

que sont la description et l'explication.

- Les principes fondamentaux à une méthodologie générale

L'analyse du discours, comme toute analyse qui se veut scientifique doit répondre à certaines règles dont j'ai déjà présenté l'essentiel. Mais pour être plus explicite, ajoutons qu'une démarche scientifique émane d'un ensemble de procédures associées à un travail dont le propre est de constituer une interaction constante et cyclique (l'observation ponctuée, dans la pratique concrète d'hésitation et de tâtonnement, d'autocorrection et d'autocritique) d'allers et venues entre le concret et l'abstrait (Cf. P.Grell 1986 p.153; J.Duchastel 1993 p.464). Or, même si l'objet de la recherche peut sembler nébuleux au départ, il n'en oriente pas moins une démarche et le choix de la ou des technique(s). De plus, la nature des objets de recherche et leurs approches (par exemple l'approche historique, comparative psychologique etc.) imposent, elles aussi, un type de cheminement, d'opération, et donc certaines techniques, tandis que l'adaptation de certaines données (par exemple des journaux ou un roman) conditionne, elle aussi, comme nous le verrons, le choix des objets possibles de la recherche et la nature des connaissances mises en cause. Autrement dit, la méthode consiste en une interaction, un mouvement constant entre les faits et le cadre de l'explication, une recherche de cohérence logique entre l'abstrait et le concret dont le cœur précise-t-on justement dans l'analyse clinique (Cf. G.Houle 1993b) est l'observation. Dès lors, je crois pouvoir avancer que, de ce point de vue, la discussion concernant la pertinence respective des analyses a ou à posteriori semble complètement vaine⁹. Il importe aussi de retenir qu'une même démarche scientifique, peut, dans son processus cumulatif, comporter des techniques diverses qui auront été retenues suivant la visée de la recherche, les hypothèses de départ, ou de celles qui naissent en cours de route (N. Ramognino 1990 p.15). Les modèles techniques, dont nous avons donné quelques exemples, loin de s'exclure, peuvent donc se compléter dans un processus de connaissance scientifique. Chaque étape sur la pluralité de la surface linguistique, tant au niveau du contenu explicite qu'à celui de ses formes, exigent des réductions techniques, que ce soit au plan fondamental de leur construction/transformation en données utilisables pour l'analyse (nous reviendrons sur cette nécessité de construire les données discursives lorsque celles-ci ne sont pas commandées par le chercheur) soit comme lieu de construction, d'observation et d'explication d'un objet sociologique dans ses

⁹A propos des méthodes inductives et déductives, voir R.Pinto et M. Grawitz 1967 p.p.289-293, voir aussi M.Peladeau 1993 p.117

dimensions concrètes.

Tout comme l'indique G.Houle, (1990 p.62) <<une méthodologie générale>> ne peut se réduire non plus au seul conditionnement des données. Dans un même esprit B.Gauthier (1984 p.9) indique quant à lui que:

<<C'est la confrontation des idées issues à la fois de l'expérience et de l'imagination aux données concrètes dérivées de l'observation qui vient confirmer, nuancer ou rejeter l'idée de départ>>

Ainsi explicité, le processus de recherche conduit inévitablement à poser la question de l'hypothèse et de son importance fondamentale au sein de ce schéma cyclique et de la complexification croissante de la construction de l'objet (Cf. C.S.Peirce in D. Savon 1980 p.p. 9-23; voir aussi N. Ramognino 1990 p.p.3-27; G.G.Granger 1968 p.157; P. Bernard 1993 p.181)

- Décrire, comprendre et expliquer

Le terme de <<processus de recherche>> renvoie ainsi à des opérations méthodologiques de base, à un corps opératoire concerté, appliqué pour atteindre un ou plusieurs objectif(s), un ensemble de principes que l'on retrouve dans toutes recherches organisées. Il est possible de détailler d'avantage cette organisation de la pensée. Je reprends dans ce qui suit la définition que G.G.Granger (1982 p.11) donne aux trois termes opératoires que sont la description, la compréhension et l'explication, lesquelles résument les étapes fondamentales et cumulatives à toute démarche scientifique.

<<Expliquer, c'est-à-dire, ayant repéré un phénomène comme une totalité et dissocié ses parties, (c'est << décrire >>), ayant établi les relations et les contraintes qui les associent [<< c'est comprendre >>] savoir insérer ce système dans un système plus vaste dont dépend sa genèse, sa stabilité et son déclin>> (1982 p.11.)

Chacune de ces étapes peuvent être perçue comme le résultat d'une élaboration et d'une confrontation abstrait/concret ou modèle/observation. N. Ramognino (1990 p. 14-15) écrit à ce sujet:

<<Dans la mesure où il y a accumulation et complexification des connaissances le rapport entre les phases et les moments d'une phase (autonome et relative) assure une intégration progressive des résultats à savoir que les résultats d'une première phase prépare la suivante et ses résultats [...] A chacune des phases, l'analyste choisit un modèle dans un ensemble de possibles, mais le choix et l'observation qui en découle limite le champ des modèles possibles et la phase ultérieure. Tout en permettant de construire une observation à la fois plus précise et plus complexe>>.

- La constitution du corpus; l'étape fondamentale

<<Le réel - insistent G.Houle et L.Racine [1984 p.56] -, n'est accessible que dans l'analyse de son expression et ne sera expliqué que dans le mode de l'expression choisi>>. Avec les quelques exemples de modèles présentés plus avant et les diverses réflexions les entourant, on se rend bien compte que le langage définit une multiplicité d'éléments selon les points de vue adoptés. C'est donc dire que les données linguistiques recueillies par le sociologue à l'aide par exemple, de questionnaires ou d'entrevues, comme c'est le cas pour les quatre textes retenus pour fins d'analyse, constituent des données brutes qu'il faut d'abord définir et nécessairement réduire suivant les intentions de recherche. La première étape à l'analyse du discours consiste à constituer un corpus, c'est-à-dire à retenir d'un texte ou d'un ensemble de textes (journaux, romans, déclarations politiques, autobiographies etc.) les éléments que nous jugeons pertinents au projet d'étude. On dit bien au projet d'étude parce que dans la réalité du processus de recherche, les données en elles-mêmes peuvent devenir la source de la définition d'un objet d'étude. G. Houle ira plus loin encore en affirmant que la qualité même de l'objet de recherche dépend pour une large part de la qualité de la définition des données, de la construction que le chercheur s'en donne:

<<Aussi bien le dire tout net - déclare-t-il (1993 p.11) - il en va du statut de la discipline de ce qu'il en va du statut des données. La définition de la valeur empirique des données ouvre un espace théorique dont la valeur reste elle-même relative au statut conféré ou inféré aux données dans toute recherche>>.

Bien que la spécificité des discours soit, redisons-le à la suite G. Houle, relative (1987A, p.151) à l'objet dont ceux-ci sont l'expression, la pluralité des aspects, par exemple le choix de la ou des technique(s) sémantique(s) (à ce propos voir: Jakobson dans A.Rey 1976, p.202-207; B.Gauthier 1984, p.9 ; E.Eco 1979, p.129; H.Vanlier, 1980 p.132; Fabre, 1983 p.176; F. Murrell, 1985 p.p.288-316; P.Sabourin, 1993, p.79) oblige l'analyste à construire une théorie du langage en tant que lieu d'informations, de constructions empiriques et d'analyse d'un objet d'étude et ce, qu'il soit sociologique, psychologique, historique etc. Inutile d'insister sur le fait que l'adaptation d'un ou de plusieurs points de vue sur le langage conditionne elle aussi, comme on a pu le voir avec les exemples précédents, le choix de l'objet de recherche et le niveau de connaissance visé. On comprendra dès lors, la nécessité de l'élaboration, dans le cadre de l'analyse du discours en sciences humaines, d'une théorie du langage

parallèlement aux procédures qui, justement sont liées aux vertus reconnues au langage (contenu de savoirs empiriques ou, de sens structuraux ou encore de sens pragmatique associé à l'usage linguistique...) (C.f. J.Duchastel 1993, p.168 ; A.S.Chambord, 1993 p.132; Berthelot 1993, p.24; C.Canto-Klein et N. Ramognino 1974; M. Bakhtine (V.N.Volosinov) 1973. ¹⁰

2- Construction de l'objet d'analyse, de l'hypothèse et de la stratégie

Nous arrivons au but fixé dans ce chapitre, soit dans un premier temps à la construction de l'objet réel de l'analyse, compte tenu de la spécificité discursive de nos données, puis la définition de la stratégie d'analyse qui, je l'espère, permettra d'expliquer suivant notre concept d'altérité, la transformation de la pratique sociologique au Québec au début des années 80. Suivant l'affirmation de Granger (1971 p.82) voulant que << l'organisation sémantique d'une langue suppose nécessairement une structure feuilletée >>; je serai amené, à divers moments de ma démarche, à procéder d'une définition du langage telle que conçue dans l'analyse du contenu classique, . i.e. suivant le point de vue d'un savoir empirique directement accessible, d'une définition qui renvoient au cadre de l'analyse structurale, soit une conception du sens comme organisation structurale de l'expérience et enfin d'une définition du langage qui relève des approches pragmatiques et énonciatives, i.e. qui situent le sens au niveau des stratégies du sujet communiquant dans ses rapports à l'objet de l'énoncé et au contexte social-historique dans lequel s'effectue l'acte de parole. Ainsi défini le langage est, dans l'optique de notre étude, à la fois source de connaissances, d'informations empiriques et de structuration de l'expérience; dans ce dernier cas, il joue un rôle actif de classification, d'organisation et non seulement de reflet dans un processus de connaissance et de construction de la réalité. D'autre part le langage ne crée pas à lui seul notre mode de perception et de conception de la réalité, il procède tout comme la connaissance de la détermination du contexte social-historique <<du monde en soi>> objectif et extérieur. Bref le langage dans son rapport dialectique à l'expérience de la réalité sociale constitue un lieu privilégié d'observation de la connaissance dans la construction sociale de la réalité. Par comparaison au langage de la science, le langage

¹⁰Notons que ce dernier propose une théorie purement sociologique de l'organisation syntaxique dont nous ne pouvons discuter dans le cadre actuel ,mais qui certainement a valeur de généralisation à l'analyse de la dimension symbolique et cognitive du social.

naturel réalise un mode de connaissance dont les règles sont implicites, ce sont celles du vécu. Parmi tous les systèmes symboliques connus, les langues sont apparemment les plus riches et les mieux adaptés à l'expression directe du vécu et de la pratique quotidienne (Mounin 1971 ; A.Schaff 1967 ; A.Turmel et Gazabon 1993; F.Michel 1993; S.S Miguel 1989; G.G.Granger 1979; Veron 1980; Bakhtine [Volosinov] 1973; J.Nattiez 1973; S.Ostrovessky 1984; R.Croward et J.Ellis 1977; J.Houdebine 1977; P.Charaudeau 1983; J.Molino 1973; G.Houle 1979,1990; J.Duchastel 1993; P.Sabourin 1993; N.Ramognino 1990; G.Charon et C.Germain 1981; M.Mahoudian 1989; P.Naville 1969 p.p.2-8; P.Quiraud 1976).

2.1 Construction de l'objet d'analyse

La définition de notre objet réel d'analyse passe par l'approche des sémantiques pragmatiques et énonciatives et plus particulièrement par l'étude des modes d'énonciation. Ces derniers sont envisagés comme révélateurs d'une attitude¹¹, d'un rapport du sujet à l'objet (le référent) de l'énoncé qu'est, comme nous le verrons, la transformation de la pratique sociologique. La distinction énoncé-énonciation, précisons-le, renvoie essentiellement au fait que le premier terme est associé au texte réalisé alors que le second renvoie à l'acte de production du texte. Autrement dit, l'objet d'analyse se définit par des opérations référentielles associées au mode d'énonciation tel que l'entendent Ducrot (1980) Jakobson (1963) et Benveniste (1966 1970) (voir E.Eco 1973b p.317) c'est-à-dire comme "shifter" <<embrayeur>>, comme marque du sujet <<Je - ici - maintenant>> comme présence dans le texte (A.J. Greimas et J.Courtes 1977 p.p.67-68, J.C Lacombe 1980 p.67, G.G. Granger 1968, A.Asparian-Lacourt 1989). Pour être plus précis c'est, en me rapportant à la notion <<d'acte de locution>> développée par Austin, laquelle veut justement que le sujet apparaisse comme marqueur dans son énonciation lorsqu'on le replace dans ses conditions concrètes qui définissent les circonstances de la communication (Cf. A.Rey 1976. p.p.180-191) que je fonderai mon observation. Ces marques dans notre corpus sont, me semble-t-il, susceptibles de traduire, au niveau de la forme sémiotique, la forme du processus d'altérité, c'est-à-dire qu'elles peuvent renvoyer à une logique latente, une organisation implicite, à des <<traces du vécu>> comme le dirait Granger (1971 p.82) qui sont celles de l'altérité, de la mutation de la collectivité intellectuelle suivant la transformation des rapports sociaux au Québec, au début des années 80.

¹¹ A propos de la notion d'attitude et ses diverses utilisations en sciences humaines voir R.Pinto et M.Grawitz 1967 p.p.221-223

Cette délimitation de l'objet d'analyse repose sur la définition du langage comme pratique cognitive, comme production du sens dans un contexte social-historique défini comme conditionnement globale de l'attitude des acteurs et comme fondement à l'explication, à la signification sociologique visée par notre construction conceptuelle.

2.2 L'hypothèse

Ici, j'insiste encore une fois, ce n'est pas le <<je>> dans sa nature affective et individuelle qui nous intéresse, mais le <<nous>> le sujet collectif dans sa nature cognitive et sociologique. L'hypothèse au fondement de l'analyse veut que l'on retrouve au niveau des formes morpho-syntaxiques utilisées (donc au niveau de l'axe syntagmatique) dans l'ensemble des textes qui seront analysés, des modes d'énonciation similaires, des attitudes semblables, un même sens vécu à l'égard de l'objet d'étude qu'est la transformation de la pratique sociologique. Si cette hypothèse s'avère fondée, elle permettra de saisir concrètement la transformation de la collectivité dans son rapport aux transformations sociales, qui admettra ainsi le passage de l'étude d'un sujet individuel à une conception et possiblement à la saisie empirique de la transformation d'un sujet collectif. Cette forme, ainsi construite, devrait rendre loisible l'analyse de la transformation de la signification que la collectivité intellectuelle vit et se donne d'elle-même i.e. la transformation du <<nous>> des autres et du monde, éléments que j'ai présentés au premier chapitre comme contenu du processus d'altérité (axe paradigmatique). Si tout cela vaut, je serai ainsi en mesure d'aborder l'explication de la transformation de la pratique sociologique au début des années 80.

Mais tentons d'être plus clair. A l'exemple de C. Lévi-Strauss (voir C.T.Quérido 1973 p.p.9-10) qui définit une telle forme comme étant un système sous-jacent donné par l'expérience localisée dans le temps et l'espace) je suppose que cette forme est relative à une logique universelle qui correspond à la logique binaire (a=/b). Après avoir reconnu la forme du phénomène de l'altérité, un retour sur l'axe paradigmatique du corpus défini comme discours de l'altérité devra, en principe, permettre de saisir le contenu empirique du phénomène.¹²

2.3 - La stratégie d'analyse

¹²Évidemment, encore ici, la distinction entre forme et contenu du phénomène ne vaut que comme catégories abstraites. Dans la réalité empirique toutes deux se donnent toujours simultanément. Concernant les rapports entre une forme abstraite et un contenu concret, voir G.G.Granger (1968)

En soulignant les propos de P. Bernard 1993 p.179 voulant qu'une méthode n'aie jamais prise que sur un objet qui lui est théoriquement conforme, je passe, dans ce qui suit, à des considérations plus pratiques qui renvoient à la démarche concrète qui sera entreprise au prochain chapitre.

Cependant, à ce moment-ci de notre réflexion, le lecteur sera peut-être surpris de constater que l'objet d'étude visée par l'explication, soit, la transformation au Québec de la pratique sociologique au début des années 80, n'a pas été encore en effet présentée d'une manière concrète. Suivant l'idée de Houle et Fournier qui veut que la pratique intellectuelle peut être conçue comme une pratique intellectuelle et préférant adopter, dans ce cas, une approche inductive, la définition de l'objet d'étude relève de la construction empirique, de la signification qu'en donnent les auteurs suivant leur point de vue <<en situation>>.

C'est dire l'importance des propriétés du matériau que je me propose d'analyser. Celui-ci doit en effet constituer à la fois des discours sur la transformation de la pratique sociologique qui justement me donneront, en principe, accès aux points de vue des auteurs sur la transformation de la pratique sociologique au début des années 80, si bien sûr transformation il y a, tout en supposant que tous les auteurs donnent effectivement une même signification à cette transformation. Les discours doivent se définir aussi comme discours de l'altérité et ce, pour permettre une explication de l'objet d'étude qui aura été décrit et compris empiriquement. (j'y reviendrai)

Cela dit, comment procéder concrètement? Comment conjuguer ces deux aspects de notre étude dans une seule et même démarche qui, comme je l'ai dit, se veut cumulative?

Suivant les principes méthodologiques misent en lumière plus avant dans ma réflexion sur l'analyse du discours, ma démarche exploratoire voudra procéder d'abord d'une description et d'une compréhension de l'objet d'étude localement circonscrit, puis par la suite, se terminer avec une explication de cet objet dans le prolongement d'une logique universelle, celle de l'altérité. Trois grandes étapes, elles-mêmes marquées de plusieurs moments composent la démarche.

Première étape: La description des contenus empiriques de la transformation de la pratique sociologique: la mise en évidence d'invariants empiriques

Cette première étape reposera uniquement sur la définition du matériau comme discours sur la transformation de la pratique sociologique au début des années 80. De ce point de vue la stratégie s'élabore selon deux moments, lesquelles renvoient respectivement à l'analyse de la substance du phénomène (contenu lexical) et à celle de sa forme (organisation syntaxique). Le premier fait

appel aux principes de déchiffrement de l'analyse du contenu classique, laquelle constituera par la suite une étape de l'analyse d'une sémantique structurale¹³ (axe paradigmatique); le second moment renvoie à l'organisation syntagmatique. La confirmation de notre hypothèse sous-jacente à la construction de l'objet d'étude, qui nous l'avons dit, procède des propos de G.Houle et M.Fournier (Op.cit.) veut que l'ensemble des auteurs définissent la transformation de la pratique au début des années 80 de telle sorte qu'ils en arrivent au même constat en lui donnant une même signification. Inutile d'insister sur le fait que la confirmation de cette hypothèse est tout à fait vitale pour la poursuite de la démarche.

- Construction des critères empiriques

Dans un premier temps, il s'agira donc de répertorier, de construire, à partir de chacun des textes formant le corpus (je reviendrai sur les modalités qui ont présidé à la constitution de ce corpus), les contenus empiriques au fondement des propos des auteurs sur la transformation de la pratique. La mise en évidence des dimensions empiriques portera sur le lexique, mais en cela il faut comprendre qu'il pourra aussi s'agir d'expressions lexicales réunissant plus d'un mot. Exercice technique donc de recherche d'informations, de constitution des modalités empiriques en élaborant des catégories (Voir J.Duchastel 1993), non pas comme on le retrouve dans l'analyse du contenu classique, i.e. qui procède d'une théorie a priori, mais plutôt suivant le point de vue des auteurs sur la transformation de la pratique. Ajoutons cependant que ce point de vue devrait nécessairement comporter, puisque je pose que la pratique sociologique est aussi pratique intellectuelle, le critère empirique <<engagement>>, variable objective qui permet le passage d'une définition empirique de l'objet au concept d'altérité sur laquelle repose justement l'identification et la pérennité de la collectivité intellectuelle. L'analyse sémantique de type structural qui suivra cette première étape a pour but ultime d'apercevoir l'organisation lexico-sémantique de l'ensemble du corpus défini comme discours sur la pratique dans son rapport aux transformations sociales-historiques, ce qui rendra possible, me semble-t-il, la description des contenus empiriques et leurs transformations suivant les changements sociaux-historiques au Québec au début des années 80, lesquels sont (en principe) au fondement des définitions et des explications des auteurs de la transformation de la (leur) pratique.

¹³N.b.Dans la sémantique structurale l'information explicite est aussi prise en compte.

- L'Axe paradigmatique

Ce premier travail sur le contenu sera suivi d'une analyse comparative inductive-déductive (A.S.Chambon 1993) d'association des critères empiriques ainsi construits pour élaborer les grands axes par lesquels les auteurs procèdent, suivant notre perspective, pour parler de la transformation de la pratique sociologique au début des années 80. En m'inspirant des éléments de la sémantique conceptuelle [Matoré, Greimas, Dubois, dans G.Mounin 1971 p.139, 1975 p.p.70-72; J.C.Germain 1981], et plus précisément de la notion de champ sémantique introduite par la sémantique Allemande (Trier Cassirer Hurssel voir J.C.Germain 1981 p.41), je regrouperai les critères empiriques selon qu'ils semblent former des réseaux de mots, des parentés sémantiques, des similitudes qui constituent justement des champs sémantiques, ou si on préfère, des domaines par lesquels sont abordés, dans les textes, la transformation de la pratique. Autrement dit, il s'agira de constituer au niveau de l'axe paradigmatique des similitudes entre les unités de contenu qui seront basées non plus sur le lexique mais sur les critères empiriques mis en évidence à la phase précédente. Une fois constitués, ces champs sémantiques serviront à l'analyse comparée des critères sémantiques qui les fondent pour mettre en évidence des similitudes à l'ensemble des auteurs dans leur propos sur la transformation de la pratique. Ces éléments de similitude, au fondement des champs sémantiques, je les appellerai des invariants empiriques. [Mounin 1972 p.91]

Deuxième étape: L'organisation des invariants empiriques dans leurs rapports aux transformations sociales; l'observation du fonctionnement de la conscience historique et sa compréhension

En me référant aux analyses distributionnelles proposées par Bloomfield, Harris, Fodor et Katz, dont l'objectif est de retrouver dans les signifiants des structurations formelles linguistiques autres que celles du lexique (Mounin 1971 p.113-114), l'analyse syntagmatique du corpus sera relativement simple puisqu'elle relèvera d'un travail de division des énoncés de chacun des textes suivant l'utilisation des temps des verbes et de leur contexte linguistique. Cette description syntaxique structurale, purement grammaticale et formelle, (Cf.C.Germain 1981 p.187) renvoie aussi, d'une manière simultanée au fonctionnement de la de connaissance historique, dans l'appropriation d'une réalité différente suivant une organisation du type avant-maintenant, comme l'on démontré G.Houle et R.Hurtubise 1993 (voir aussi Schaff 1967 p.34); élément qui, comme on le verra plus loin, est caractéristique du matériau. La construction empirique d'une telle structuration, suivant l'organisation temporelle

empirique de l'expérience de la transformation de la pratique sociologique au début des années 80, forme cognitive par excellence se fera, là encore, en recherchant des éléments de rapprochements, des similitudes au niveau des différences communes, ou des éléments de disjonction entre les parties des discours (unité syntagmatique) de l'ensemble des auteurs (j'y reviendrai). J'insiste, mon objectif ne sera donc pas de présenter chacun des textes dans leur logique individuelle pour ensuite dégager une logique sociale. Mais bien au contraire, en procédant d'un découpage non plus synchronique comme c'était le cas avec l'analyse des critères empiriques et des champs sémantiques, mais diachronique, j'espère révéler une logique sociologique ou si on préfère le fonctionnement d'un comportement culturel. Comme l'indique F.Michel (1993 p.65)

<<Le concept sociologique désigné par l'expression <<changements sociaux>> ne peut être adopté que s'il autorise la survenue de transformations sociales et non pas seulement la description des modifications statiques dans la répartition au préalable ou glissements de ces catégories>>

C'est dire que, dans cette perspective, la connaissance historique ne peut être conçue comme forme épurée et arbitraire comme celle du calendrier (P.Grell 1986 p.p.151-172) et qu'elle fait aussi et surtout appel aux rythmes collectifs. Ce découpage sur ce second plan devra de même permettre d'observer, suivant les principes d'une analyse distributionnelle, la répartition des catégories communes (invariants empiriques) ayant été construites à la suite de l'observation du lexique à la première étape de l'observation.

- L'organisation lexico-sémantique

Les résultats des tâches précédentes devront servir à examiner la distribution des unités de contenu (les lexèmes) au fondement des critères utilisés pour établir les invariants au sein de chacun des champs sémantiques pour parler de la transformation pratique suivant les parties du discours (unité syntagmatique) distinguées selon l'utilisation des temps des verbes qui divisent, du point de vue des auteurs, la pratique <<avant>> de la pratique <<au début>> des années 80. L'hypothèse propre à l'analyse distributionnelle étant que les mêmes unités lexicales empiriques ne sont pas nécessairement employées pour parler de la pratique <<avant>> et de la pratique <<au début>> des années 80. Tout comme l'ont indiqué Sapir et Worf (A Schaff p.294; voir A.Rey 1970 p.180), la conception du monde dans chaque société serait fonction de la structure de la langue qui se reflète notamment dans le lexique. Dans une perspective similaire, Bloomfield et Harris développent respectivement dans leurs

analyses distributionnelles, l'hypothèse à l'effet que la définition positionnelle des parties du discours ne s'élaborent pas à partir de leur fonction totale, mais plutôt par leur simple distribution. Selon ces derniers, des mots pouvant occuper les mêmes types de position (distribution) dans différents énoncés sont envisagés comme appartenant à la même partie du discours [Cf Mounin 1971, p.113-114]

D'une manière identique, j'espère observer dans les textes qui seront analysés, des différences dans le choix des mots et dans leurs répartitions, i.e. des corrélations spécifiques, des schèmes de récurrence, des oppositions ou encore des rapports de substitution et de sélection qui permettront d'élaborer une typologie (Dubois 1969 ; Harris1952) qui elle, devra justement me permettre de décrire la transformation du contenu empirique par lequel l'ensemble des auteurs procède pour parler de la transformation de la pratique et de comprendre du point de vue des auteurs en situation, cette transformation suivant les changements au sein de la conjoncture sociale-historique.

Si tout cela se révèle pertinent, je serai donc en mesure, du moins je l'espère, d'observer que tous les auteurs définissent effectivement de la même manière la transformation de la pratique sociologique au Québec au début des années 80, hypothèse au fondement de notre définition empirique de l'objet d'étude qui, rappelons-le, nous été inspiré par les résultats de l'étude de G.Houle et M.Fournier.

Troisième étape: L'altérité comme forme et comme contenu

L'ensemble des procédés dont il vient d'être question devra, s'il s'avère fondé, nous donner accès à la structure lexico-sémantique du corpus défini comme discours sur la transformation de la pratique sociologique au début des années 80... Configuration abstraite qui renvoie à la conception qu'ont les auteurs de la transformation de la pratique sociologique au Québec au début des années 80. Ce travail sur le corpus défini comme discours sur la pratique servira aussi, comme nous devrions l'observer dans le prochain chapitre, à l'analyse du corpus défini, cette fois-ci, comme discours de l'altérité dont le but ultime est de servir à l'explication de l'objet d'étude qui aura été dès lors ainsi décrit et compris d'une manière empirique.

- L'examen du corpus défini comme discours de l'altérité

La définition que nous avons faite du sens du point de vue de la problématique des sémantiques pragmatiques et énonciatives vise, on s'en souvient, à

connaître, à partir du corpus et suivant les propriétés reconnues au langage naturel, le processus d'altérité dans ses composantes empiriques. Notons cependant, que si la confirmation de l'hypothèse concernant la comparaison de la définition de la transformation de la pratique (le référent) chez l'ensemble des auteurs s'avère réalisée, elle permettra un premier passage du <<je>> au <<nous>> un premier élément du contenu empirique situationnel participant à la conception qu'a d'elle-même la collectivité intellectuelle via sa pratique qui la définit en tant que telle.

Mais pour l'instant revenons à l'analyse du corpus défini comme discours strictement de l'altérité. Le cheminement, suivant les principes de l'analyse énonciative, s'effectuera en deux moments. Il sera d'abord question de l'axe syntagmatique et des modes d'énonciation puis, si l'hypothèse d'analyse découlant justement de ces modes d'énonciation s'avère fondée, de l'axe paradigmatique, lequel concerne le contenu du processus de l'altérité tel que nous l'avons présenté au premier chapitre (la transformation du soi, des autres et du monde).

- L'axe syntagmatique, les modes d'énonciation et la confirmation de l'hypothèse

La construction structurale de l'objet d'étude, (i.e. le corpus tel qu'il aura été découpé (plan paradigmatique) et reconstruit du point de vue d'une logique sociologique, celle de la connaissance historique (plan syntagmatique), ainsi que les observations auxquelles l'analyse comparée devrait donner lieu, serviront de canevas à l'examen du corpus défini comme ensemble de discours de l'altérité. En clair, un des buts de ce déchiffrement sera de faire le passage des observations construites aux propositions d'interprétation ou d'explication (CF. N.Ramognino [1990p.85-86]). Mais soyons plus explicite.

D'abord, redisons-le, dans la sémantique énonciative la définition de l'unité de sens se situe au niveau de l'organisation syntagmatique dans un rapport à l'utilisation actualisée du langage. Il importe de souligner ici que, dans cette perspective, l'analyse des temps verbaux est aussi importante. Selon Benveniste (voir Ducrot 1980 p.59; J.C.Lacombre 1980 p.67) la relation au temps est produite dans et par l'énonciation. Le présent formel ne fait qu'expliquer le présent inhérent à l'énonciation qui est le présent de l'être par une référence interne à ce qui va devenir présent et ce qui vient de ne plus être...., il s'agit en somme d'un usage purement cognitif de la langue.

En me reportant à l'hypothèse associée à notre objet d'analyse (l'énonciation comme rapport du sujet à l'objet dans un contexte social-historique donné) j'espère observer, si mon argumentation tient, des régularités (syntaxiques) dans les modes d'énonciation utilisés par l'ensemble des auteurs suivant la logique sociologique ou, si on préfère, la forme cognitive qui aura été décrite selon le

fonctionnement induit et possiblement observé de la conscience historique dans l'étape ultérieure de la construction empirique de l'objet d'étude. En tentant d'être plus cohérent, je dirais que je souhaite retrouver dans l'analyse comparée des modes d'énonciation de l'ensemble des textes composant le corpus, la forme même de l'organisation cognitive du processus de l'altérité comme mode de connaissance dans ces fondements sociologiques empiriques c'est-à-dire dans ses rapports vécus aux transformations des rapports sociaux, lesquels restent, je l'ai dit, à découvrir comme détermination de la signification sociologique de l'altérité et de la définition empirique de la transformation de la pratique sociologie à ce moment donné de l'histoire des intellectuels québécois et de celle du Québec. C'est donc de cette manière que j'espère, dans un premier temps, fonder sur le plan de la forme de l'altérité le passage d'un processus individuel à celui d'un processus social. La mise en évidence d'une similitude syntagmatique dans la perspective de la sémantique énonciative pourra ainsi déboucher sur une compréhension de l'attitude, du sens donné par le sujet collectif à l'égard de la transformation de la (de sa) pratique sociologique au début des années 80. Attitude collective qui, du même coup, permet de reconnaître dans l'énonciation commune, la construction, non pas d'un <<je>> de nature psychologique, mais bien d'un <<nous>> de nature cognitive et sociale.

- Les contenus empiriques de l'altérité: le travail sur l'axe paradigmatique

Dans un deuxième temps, toujours selon la définition du corpus comme discours de l'altérité, j'aborderai les éléments du contenu empirique du processus de l'altérité. Évidemment, les éléments communs du contenu que j'aurai reconnu dans les propos des auteurs sur la transformation de la pratique <<les invariants empiriques>> deviendront, dans cette perspective, autant d'aspects, qui du fait même, qu'ils sont partagés par l'ensemble des auteurs peuvent être considérés, comme éléments du contenu du processus de l'altérité dans sa définition sociologique. Or, suivant notre objectivation théorique de l'altérité, d'autres éléments de contenu peuvent et doivent intervenir dans le processus d'altérité, ceux portant sur le soi, les autres, et le monde, la société. Ces éléments seront à rechercher suivant une lecture du corpus, lequel je le répète, aura été réaménagé à la phase précédente (en tant que discours sur la pratique). Il s'agit ici, bien sûr, du passage de l'individuel au collectif sur la base des contenus vécus par la totalité des auteurs. Similitudes paradigmatiques donc, qui concernent l'étude des contenus concrets et subjectif de l'altérité.

- L'explication

Suivra enfin, dans un troisième temps, si l'ensemble de la stratégie d'analyse le permet, une tentative d'explication de l'altérité et du même coup de l'objet d'étude suivant la transformation des rapports sociaux au Québec au début des années 80. Ces derniers sont, croyons-nous, nécessairement inscrits dans les textes. (J'y reviendrai). Ce travail, j'insiste encore une fois, même s'il s'avérait permettre la vérification de l'hypothèse concernant l'organisation sémiotique du corpus, n'en constitue pas pour autant une explication sociologique. L'analyse du discours définie comme couplage des points de vue des sciences humaines et ceux des sciences linguistiques met en forme des unités de sens (supports matériels, linguistiques, concrets à la signification) qui sont interprétées sous forme d'explication dans les sciences humaines. Dans la perspective de la sociologie de la connaissance, cette explication repose sur la dimension symbolique du phénomène dans les déterminations des conditions social-historiques concrètes de sa production ¹⁴, lesquelles sont définies à la fois, comme un <<monde en soi>> " The objective world" comme le disent Berger et Luckmann (1967 p.18), expérience sociale, ou autrement dit, référence externe à la production des textes qui est inséparable de <<la construction du monde. >> " the subjective world " (loc.cit).

La stratégie, telle que je viens de la présenter, se veut représentative de la proposition de G.G.Granger (1968 p.119) touchant le double renvoi de la notion de <<sens>>: comme grille linguistique appliquée sur l'expérience i.e. comme structuration (conçue) et comme participant de l'usage concret d'une langue (vécue). Deux aspects complémentaires dans notre analyse mais de nature tout à fait différentes dans la mesure où elles reposent sur des conceptions du langage que l'on oppose habituellement.

Avant même d'aborder ce travail que j'espère cohérent, il me reste d'abord à présenter les qualités heuristiques du corpus à l'égard de la démarche dont il vient d'être question. Comment les textes choisis peuvent-ils être conçus à la fois comme mode d'expression du sens, que les auteurs donnent à la transformation de la pratique et comme mode d'expression de l'altérité de la collectivité intellectuelle? Reste aussi, si on se reporte à la définition du processus de recherche scientifique, à montrer les étapes essentielles qui ont participé à l'élaboration théorique et méthodologique de l'objet... mais aussi à la constitution du corpus lui-même. En clair, comment s'est constitué le corpus et en quoi est-il déterminant de l'objet et de l'explication que j'espère fournir de cet objet?

¹⁴En ce qui concerne l'utilisation de la causalité et du déterminisme en sciences humaines voir A.P.Peres 1993

3- La constitution du corpus

La définition du corpus, nous l'avons dit, constitue une étape fondamentale au sein de la démarche. Pour nous, les allers et venues entre l'empirie et l'abstrait ont été déterminantes à deux niveaux, celui de la construction d'un objet virtuel et à celui des propriétés heuristiques du matériau à l'explication de ce même objet. Concernant la possibilité de considérer le corpus d'un double point de vue, J.C.Germain (1981 p.164) écrit <<est considéré comme polysémique un signifiant qui présente plusieurs signifiés reliés entre eux d'une certaine manière>>. Dans notre cas, on le sait, la pratique sociologique souvent associée à <<l'engagement>> est l'élément ou la variable objective qui suppose du même coup l'appartenance des auteurs à la collectivité intellectuelle.

Afin de traduire les rapports entre la construction des données et celle de l'objet, je me suis inspiré des réflexions de G.Houle (1990), P. Verges (1993) et de J.C. Gardin (1993). J'expose ici, toujours dans la perspective générale de la sociologie de la connaissance, le parcours par lequel j'ai été amené, à partir de lectures fondées sur le principe de l'immédiateté du sens d'une observation directe et d'une intuition initiale, à retenir, pour les fins d'analyse quatre articles parus à l'intérieur du numéro 2 (volume 10) de la revue Possibles publiée à l'hiver 1986.

3.1 Le choix des textes dans la revue Possibles

Comment s'est effectué le choix des quatre textes que je retiens pour les fins de l'analyse? Quel ont été les étapes qui ont mené à ce choix? Il est impossible, dans ce qui suit, de relater l'ensemble des différentes lectures qui ont présidé à l'exercice. J'en résume les éléments centraux, qui sont davantage des résultats justement des allers et venues entre le concret et l'abstrait, entre les textes et les tentatives d'élaborer... de circonscrire un objet sociologique.

A- La revue Possibles

La revue Possibles, comme bien d'autres revues politico-intellectuelles au Québec avant elle, Parti-pris, Cité-Libre, pour ne nommer que celles-ci, constituent, avec l'article de presse, un lieu important d'expression des débats politiques, des réflexions sur les différentes questions culturelles et sociales, des prises de position, auxquels participent des intellectuels de formations et d'orientations diverses.(voir A.Fortin, 1993). Fondée en 1976 et principalement

animée par des professeurs de sociologie de l'Université de Montréal, *Possibles* s'est distinguée plus particulièrement par son engagement quant à l'idée et aux expériences de coopération dans une perspective que d'aucuns qualifient de socialisme autogestionnaire. On y retrouve, au fil des années et des transformations du comité de rédaction, des réflexions tant théoriques qu'empiriques à propos de thèmes divers liés à l'émergence de nouveaux rapports sociaux, à l'actualité et aux changements sociaux. Politique, nationalisme, groupes ethniques et sociaux, de coopération, urbanisme, idéologie, féminisme, économie, éducation, ne sont là que quelques uns des domaines de réflexion qui ont été abordés dans les différents numéros de la revue.

B- Le choix des quatre textes

Le numéro 2 de la revue de la revue *Possibles*, volume 10, paru à l'hiver 1986 qui nous intéresse ici, comporte quatre grandes sections i.e. une première composée de douze textes qui recouvrent le thème du numéro indiqué par le titre (déjà révélateur pour notre propos) Du côté des intellectuel-e-s ; une seconde partie où apparaissent deux textes sous le sous-titre Sur le chemin de l'autogestion, une troisième partie intitulée Poèmes et fictions qui, elle, regroupe trois textes et enfin une dernière section Courte-pointes et pointes sèches, composée elle aussi de trois textes. Disons, pour s'en tenir au choix des textes, que mon questionnement initial n'impliquait (évidemment) que les seuls articles qui se reportent au thème du numéro²(voir annexe). Autre objection à retenir, comme on le sait, ce ne sont pas non plus tous les douze textes composant la section principale qui ont été retenus pour les fins de l'analyse. Les textes rejetés au cours des différentes lectures, l'ont été pour des raisons diverses.³(voir annexe)

En conséquence sept textes ont particulièrement retenu notre attention. Cependant, trois autres articles (malgré qu'ils recouvrent effectivement la réalité ou une dimension de la réalité sociale que nous nous proposons d'analyser) ont été éloignés de l'analyse, il s'agit de : Le temps d'une grève de Raymonde Savard p.p.81-90, L'un ronronne et l'autre ment d'André Thibeault p.p.103-114 et de Portrait d'un groupe de Marcel Fournier. Evidemment les trois textes dont il est question ici ont été écartés pour des raisons stratégiques, qui pour l'essentiel tiennent au fait que l'objet de notre étude y apparaît moins clairement exprimé ou, autrement dit, d'une manière moins transparente que dans les autres textes. Ainsi par exemple, l'objet de l'écrit de R.Savard, comme l'indique d'ailleurs son titre Le temps d'une grève, recouvre presque exclusivement le récit détaillé de l'expérience personnelle de l'auteur d'une grève des enseignants au niveau collégial qui a eu lieu, au Québec en 1983. Les articles d'André Thibeault et

Marcel Fournier procèdent quant à eux d'approches plus générales du phénomène. Le texte de A.Thibault dépend cependant d'une utilisation constante de métaphores qui fait de cet écrit un discours quasi-poétique qui rend difficile l'analyse comparée. Le rejet de l'article de M.Fournier a été, pour sa part, d'autant plus ardu que l'objet de ce texte chevauche (encore plus explicitement que les deux textes dont il vient d'être question) un aspect important de ce qui s'offrait potentiellement comme objet d'étude. Toutefois, contrairement aux autres textes, il s'agit ici de notes de recherche, c'est-à-dire de l'analyse partielle de certaines données écrites sous la forme conventionnelle du discours scientifique. Dans un tel contexte, les jugements de valeur et tout ce qui entoure les idiosyncraties de l'auteur, le rapport de l'auteur à la (sa) pratique sociologique sont relégués à l'arrière plan pour faire place à une présentation <<objective>>.

Des douze textes qui ont initialement attiré mon attention, parce que traitant de la thématique générale du numéro, quatre articles ont donc été retenus pour les fins de l'analyse et constituent ainsi le matériau de départ, se sont : Face au changement d'Eric Alsène p.p.13-22, Des intellectuels désarmés ou un autre débat sur les débats de Guy Bourgeault p.p.23-37, Faire une revue de Gabriel Gagnon p.p.51-59 et Des saucissons dignes de ce nom de Jacques Godbout p.p.93-102.

3.2- La comparabilité des textes et la constitution du corpus

Comme on vient de le constater, la comparabilité des textes est au fondement du choix des articles retenus. Cette comparabilité a été aussi déterminante des constructions théoriques et méthodologiques. Il va de même, il sans dire, des possibilités qu'elle offre à l'analyse elle-même. Considérée sous l'angle de la dynamique de la recherche, cette comparabilité des articles constituant le matériau n'est rien d'autre que la construction des données qui donne lieu à la constitution du corpus réel qui servira à l'analyse. Ajoutons que l'uniformisation du matériau s'est terminée avec le constat des qualités heuristiques qui suivent:¹⁵

A- Des textes non-sollicités par le chercheur

¹⁵A propos de l'uniformisation des données voir A.Turmel et G.Gazabon (1993); J.M.Berthelot (1993); P.Sabourin (1993) N.Ramognino (1993) et F.Michel (1993)

Je me dois d'abord d'insister ici sur l'une des qualités essentielles (i.e. déterminante du point de vue d'une théorie et d'une épistémologie de la connaissance) du matériau qui tient au fait que celui-ci n'a pas été sollicité par nous ; il ne comprend donc pas d'imbrication directe du chercheur dans la production du sens. On sait que les discours produits à la demande du chercheur comportent inévitablement un biais (P.Bourdieu 1986; G.Houle 1979,1990; ,F.Ferrarrotti, 1979; J.M. Poupart 1993)¹⁶. Aussi, comme l'écrit G.Houle (1993a p.8) dans le cas de nos données.

<<[...] il n'est pas nécessaire de s'interroger sur la pertinence et la qualité des questions des sociologues et le sort qu'en fera l'interviewé ; les réponses sont déjà là, au sociologue de les comprendre, c'est-à-dire de les lire, de les analyser et de les expliquer>>.

Il va de soi que si le chercheur n'est pas présent à ce niveau de la production du sens empirique, cela ne veut pas dire qu'il est totalement absent au niveau de la construction des données. Ceci dit, parler de déchiffrement et de production du sens dans notre contexte précis de la sociologie de la connaissance c'est pour nous parler, rappelons-le, non pas du monde mais des points de vue à partir desquels le monde est connu, construit dans un texte...

B- Le langage naturel

La définition du langage naturel ou, si l'on préfère du langage ordinaire, comme lieu d'un savoir empirique et comme système symbolique essentiellement polysémique étant déterminante de notre entreprise, il était donc primordial de vérifier, dans un moment de retour sur l'empirie, si notre matériau répondait effectivement de l'utilisation de ce dernier.

C- Le point de vue social-historique ; ou un même <<cadre cognitif>>.¹⁷

Les discours sont le résultat d'un travail d'investissement de la signification dans une matière qui fait sens. L'uniformité des conditions sociales-historiques a été évidemment elle aussi déterminante de la possibilité de

¹⁶N'oublions pas cependant, que quelques fois il s'agit là de la seule manière que possède le sociologue pour obtenir, pour recueillir des données sur le phénomène qui l'intéresse.

¹⁷J.Duchastel. 1993, p.165

l'analyse comparée (voir J.C.Poupart 1993). Les auteurs procèdent d'un même point de vue social-historique ,<<d'un même univers de sens>> pour parler comme G.Houle (1993 p.234), celui des changements, des transformations de la société québécoise au début des années 80. Dans la mesure où le thème de ce numéro de la revue semble avoir orienté les auteurs vers l'adoption d'un point de vue social-historique bien précis, celui des changements qui ont eu cours au début des années 80, on peut, me semble-t-il, affirmer que ces textes furent produits du point de vue même des conditions sociales qui prévalaient lors de leur production ; conditions qu'évoquent d'ailleurs les auteurs à travers des références à des événements concrets du monde objectif et réel, <<le monde en soi>>. Dit d'une manière différente, l'appropriation d'une réalité transformée dont procèdent les auteurs dépend bel et bien d'un point de vue non pas abstrait ou arbitraire du calendrier mais bien d'un point de vue que je qualifierai, à la suite de P. Grell (1986) et R.Pinto et M.Grawitz (1967 p.p.238-341) <<d'actualisé>>, et ce, puisque, comme on le dit dans les sémantiques pragmatiques et énonciatives, le sujet de l'énonciation et le sujet de l'énoncé sont associés ici à une même perspective historique et à une connaissance des mêmes transformations de la réalité sociale-historique, qui de notre point de vue, participent à la fois à la construction de la réalité et à la détermination de cette même construction cognitive.

D- Une même activité de communication

Outre les conditions sociales-historiques, il importe aussi de retenir, comme le veulent les pragmaticiens mais aussi les ethnométhodologues, que l'écriture et la lecture sont aussi et avant tout, des activités de communication, d'intersubjectivité que l'on ne peut négliger même s'il ne s'agit pas là de notre niveau d'analyse. Le champ social de la communication détermine, influence sans doute l'acte d'écriture, mais aussi celui de la lecture (contenu, forme d'expression etc.). Dans la mesure où il est fort probable que ces textes publiés visent, en principe, un certain public lui-même constitué d'intellectuels, j'affirme ici que le lecteur virtuel auquel s'adressent les auteurs est le même pour tous. J'ajouterai de plus, que, d'une manière générale, tous les auteurs répondent, en principe, à des consignes obligatoirement uniformes, (thématique, longueur des textes etc.) ce qui, encore là, contribuent à la comparabilité des textes.

E- Un même genre littéraire, l'essai autobiographique

Même si, comme le dit M.Fournier (1985 p.p.143 -179 p.143-144) la délimitation d'un genre littéraire au sein d'une discipline intellectuelle et scientifique (sociologie) demeure un exercice largement arbitraire, on peut tout de même affirmer, en se basant sur des critères empiriques, que d'une certaine façon, l'essai dans les revues intellectuelles constitue un type d'écrits distincts des écrits <<scientifiques>>, <<spécialisés>> ou <<sérieux>>, on y retrouve - comme l'indique M.Fournier (ibid p.144):

<<[...] des thèmes ou des problèmes spécifiques à des disciplines ou à des spécialités, différents par le vocabulaire et le style, de la littérature dite savante, spécialisée ou ésotérique et se voient attribuer <<d'essai>>. Écrit personnalisé ou subjectif -d'où l'utilisation fréquente du <<je>> ou du <<nous>>- l'essai s'oppose en effet à l'article scientifique ou à l'ouvrage savant par le recours à un style plus <<littéraire>> : ton polémique, ou pamphlétaire, recours à des métaphores, emprunts d'expressions populaires ou colorées, multiplication des phrases interrogatives et exclamatives, manifestation d'un sens humoristique et introduction de blagues, etc. Ce sont là quelques indices de la distance que les auteurs entendent prendre à l'égard de la littérature scolaire ou scientifique et aussi de leur volonté d'<< avoir un style>> et d'acquérir le statut <<d'écrivain>>.

Cependant, une lecture ordinaire des quatre textes que je me propose d'analyser, ne manque pas de laisser apparaître que ceux-ci constituent des genres littéraires parfois forts différents selon justement, entre autres exemples, la distance que prend l'auteur à l'égard de son objet. Ce dernier peut en effet, ainsi que nous le verrons, aborder l'objet de sa réflexion d'une manière intimiste, en parlant de sa propre vie personnelle ou encore du point de vue apparemment plus distant du chercheur, du spécialiste. Toutefois, j'ai constaté que dans tous les cas ces textes présentent une organisation systématique du contenu et une dimension autobiographique.

- Une organisation systématique

Même si l'essai publié dans une revue politico-intellectuelle (comme Possibles) se distingue sans doute du discours scientifique de la sociologie et même s'il constitue, comme le veut M.Fournier (1985p.179) un ouvrage littéraire de facture très libre, il n'en constitue pas moins un discours d'argumentation, de critique et contient un aspect d'explication. En cela il se rapproche, me semble-t-il, du discours scientifique (ainsi que je l'ai défini au premier chapitre) et cela dans la mesure où on y retrouve aussi (habituellement) une organisation systématique

de la pensée et dès lors du contenu. C'est, du moins ce que j'ai pu observer dans l'ensemble des textes retenus pour les fins d'analyse. Comme dans le discours formel de la science, j'y ai retrouvé une mise en ordre du contenu ponctuée par l'emploi de sous-titres et ou de divisions numériques et ou de marques iconiques qui renforcent une distinction de la pensée. Cette organisation on la retrouve d'ailleurs en partie objectivée dans les textes par l'utilisation d'un métalangage caractéristique de l'écrit scientifique et de la démarche argumentative. On peut se rendre compte de ce type d'énoncés à l'aide des exemples suivant tirés de chacun des textes.

<<J'aimerais avancer ici quelques hypothèses concernant en propre la gent intellectuelle (...)>> Eric Alsène p.15

<<Ce que je tenterai de faire à travers ces quelques réflexions qui suivent livrées sous la forme de notes détachées >>Guy Bourgeault p.p23-24.

<<Si je me suis laissé emporté par ces réflexions globales, c'est d'abord pour meconvaincre du travail qu'il reste à accomplir l'intérieur d'une revue comme la nôtre>> Gabriel Gagnon p.69

<<Je voudrais défendre ici la thèse qu'il s'agit d'une réaction saine.>> Jacques Godboutp.94

L'utilisation dans les textes de ce métalangage propre au mode de connaissance scientifique, n'exclut pas pour autant celui du langage naturel i.e. l'usage d'ambrayeurs sur l'expérience. Il faut insister ici pour dire que cet aspect argumentatif (i.e. systématique) bien qu'il ne soit pas étranger aux phénomènes de l'expression, ne peut être retenu dans notre perspective comme critère d'observation de l'énonciation puisqu'il renvoie justement à la spécificité d'un genre littéraire et non à une l'organisation empirique de l'expérience de la réalité sociale. (j'y reviendrai). Voyons maintenant en quoi ces textes peuvent être qualifiés <<aussi>> d'autobiographiques.

- Une dimension autobiographique

La dimension autobiographique¹⁸ des textes est, elle aussi, saisissable lors d'une lecture ordinaire, puisqu'en toute logique les auteurs ne peuvent plus être, comme c'est le cas dans l'essai scientifique ou dans l'article habituellement publié dans les revues politico-intellectuelles, plus ou moins impliqués directement eux-

¹⁸ A propos des dimensions possibles de l'autobiographie, consulter P.Lejeune 1973

mêmes dans l'objet de leur réflexion. Ici c'est d'eux-mêmes ou du moins d'un aspect d'eux-mêmes dont il semble être question, aussi pour les fins de notre analyse, il était impérieux de vérifier la validité de cette affirmation pour chacun des textes sélectionnés.

Tous les textes comportent l'affirmation explicite, par l'utilisation d'énoncés dans lesquels le narrateur se reconnaît d'une manière patente, comme étant lui-même, suivant sa propre définition, un intellectuel. Il en va ainsi des exemples suivants tirés de chacun des textes.

<<J'entends aussi d'autres personnes qui crieront à la trahison, au coup de poignard dans le dos. Ce n'est pas en critiquant la situation actuelle des intellectuel-le-s progressistes qu'on va avancer. Avec ce genre d'attitude, le système en place les intellectuel-le-s traditionnalistes, les protagonistes du courant néo-conservateur en ressortiront gagnants. Point n'est besoin de leur fournir des armes supplémentaires. >> Eric Alsène p.21

<<Le malaise aujourd'hui ressenti par bien des intellectuels québécois me semble tenir pour une part à leur - notre - situation de parvenus. >>Guy Bourgault p.27

<<Il y a de rares sociétés où les intellectuels peuvent s'enrichir à coup de "best sellers" et de commandites (...) Chez nous, depuis la seconde guerre, ils oscillèrent entre revues et partis, les premiers leur ouvrant souvent l'accès des seconds (...) Cité Libre fut un des principaux lieux de rencontre de ceux qui préparèrent la révolution tranquille. Je me souviens au début de 1960 d'avoir collaboré, encore étudiant, à des numéros où voisinaient les signatures de René Lévesque et de Pierre Trudeau, de Pierre Vadeboncoeur et de Gérard Pelletier de Marc Lalonde et de Marcel Rioux.>> Gabriel Gagnon p.60

<<Dans ma génération, on se rappelle avec nostalgie cette époque glorieuse qui a été suivie d'une professionnalisation du métier d'intellectuel qui est à l'origine des malheurs actuels de la << profession>> >> Jacques Godbout p.95

F- La définition du corpus

Les observations qui précèdent sur le matériau, sont nées des lectures réductrices des textes retenus pour les fins de la construction théorique de l'objet d'étude et de son cadre explicatif. La mise en évidence de ces divers aspects m'a permis, non seulement de démontrer la comparabilité des articles, mais aussi de construire le corpus réel qui servira à l'analyse. Je m'explique. Dans la mesure où les énoncés constituant un métalangage (que j'ai associé à l'organisation systématique caractéristique de l'essai, du langage scientifique et

plus généralement des discours d'argumentation), ne contiennent aucune information pertinente à l'égard de l'analyse de la transformation de la pratique sociologique, ni à celle de l'analyse de l'altérité de la collectivité intellectuelle au Québec au début des années 80, ceux-ci n'ont pas été retenus pour les fins de l'analyse. Ainsi restreint, mon corpus réel se définit comme suit : sont retenus pour les fins de l'étude les quatre textes précédemment présentés à l'exception des énoncés, des extraits attachés uniquement (i.e. qui ne comporte aucune autre information) à la présentation du discours lui-même.

3.3- Des discours à la fois discours sur la pratique et discours de l'altérité

Par les constructions/réductions qui précèdent j'ai tenté de montrer en quoi la possibilité de notre démarche repose sur les qualités heuristiques communes à l'ensemble du matériau. Reste cependant à exposer les propriétés du corpus l'égard de notre visée, reste à présenter comment ce corpus peut à la fois être considéré comme discours sur la transformation de la pratique sociologique définie comme pratique intellectuelle et comme discours de l'altérité de la collectivité intellectuelle.

A- Des discours sur la transformation de la pratique sociologique au début des années 80

Comment nos quatre articles nous informent-ils sur la transformation de la pratique sociologique? Comment nous permettent-ils une définition de cette pratique en tant que pratique intellectuelle?

- Un même référent, la transformation de la pratique

Malgré les différences, puisque à l'évidence chacun des auteurs procède dans son article selon son propre point de vue, ses propres connaissances, ses propres expériences, bref de son individualité, de son propre choix de l'objet premier de son article, (pour chacun des auteurs le signifié se résume ainsi: dans le cas d'Eric Alsène la réflexion a pour objet l'état, au début des années 80, du discours de la gent intellectuelle << progressiste >>; Guy Bourgeault, pour sa part, prend pour objet la mesure des débats intellectuels au début des années 80 ; Gabriel Gagnon tente, quant à lui, de discerner la place de la revue Possibles dans la conjoncture sociale du Québec du début années 80; enfin, Jacques Godbout développe des observations générales sur le sort du travail des intellectuels durant cette même période sociale-historique du début des années 80. Ainsi, tous les textes peuvent donc être considérés comme renvoyant à un même référent (selon la définition qu'Ogden et Richards donne à ce terme (voir

A.J. Greimas et J.Courtes 1977 p.65-81) c'est-à-dire que tous les articles renvoient ou contiennent l'idée de la pratique sociologique, ou il serait plus juste de dire, l'idée de la transformation de cette pratique. Défini de cette manière, le corpus peut, me semble-t-il, être envisagé comme << récits de pratique >> (G.Houle 1990 p.47-63) dont la << dimension proprement réflexive >> (P.Grell 1986 pp.p151-172) s'intègre en somme à la dimension autobiographique notée plus haut, et vient valider empiriquement l'affirmation voulant que le sociologue est aussi très souvent un intellectuel.

De sorte, en se rappelant l'ensemble des qualités déjà reconnues au matériau (des points de vue vécus, des conditions sociales-historiques identiques, l'utilisation généralisée du langage ordinaire,) on peut préjuger que le corpus constitue un lieu privilégié pour tenter de décrire et de comprendre empiriquement la ou les définition(s) et les explications qu'amènent les auteurs de la transformation de la pratique sociologique définie comme pratique intellectuelle au Québec au début des années 80.

B- Des discours de l'altérité

Les auteurs, on l'a vu, se reconnaissent explicitement comme étant des intellectuels. Ici le point de vue social-historique << vécu >> par les auteurs peut être associé à la situation de la collectivité intellectuelle au sein des rapports sociaux. Cette perspective rend possible une analyse comparée des modes d'énonciation de la transformation de pratique et permettra, si notre hypothèse d'analyse concernant la forme sémiotique des textes est validée, la compréhension de la forme du processus de l'altérité d'un sujet collectif et sa description empirique selon la transformation des éléments empiriques du contenu de ce phénomène tel que présenté au premier chapitre, c'est-à-dire, la transformation de la définition du << nous >>, << des autres >> (soit les rapports que la collectivité entretient avec les autres groupes sociaux) et << la réalité sociale >>.

- Possibilité d'explication

La possibilité d'explication de l'objet d'étude repose, à l'évidence, sur la vérification empirique de la stratégie d'analyse et des résultats auxquels elle devraient donner lieu. Mais l'explication repose aussi, j'insiste encore une fois, en suivant notre concept d'altérité, sur le fait que nous croyons pouvoir retrouver inévitablement dans le corpus les traces de la transformation des rapports sociaux du point de vue même de la nouvelle situation des intellectuels en leur sein.

En somme on peut imaginer que le corpus, ainsi défini, pourra permettre le passage d'un processus de description et de compréhension de la conception empirique d'un objet, à la proposition d'une explication possible de sa genèse basée sur la transformation vécue de la place des intellectuels dans le cadre des rapports sociaux transformés. Mais on s'en rend compte, la problématique de la construction des données et la possibilité d'élaborer une explication, une interprétation, nous mène tout droit à la complexité du social et à la question de la représentativité de nos constructions à l'égard de notre analyse localisée d'une forme du comportement social que l'on veut universelle.

C- Question de représentativité

Si, comme l'affirme G.Houle (1993b p.47) <<[...] A défaut de pouvoir observer une société, il est au moins possible d'en observer les composantes, d'observer plus spécifiquement des cas d'espèces dont la représentativité sociologique puisse être établie et répétée>>, on peut se demander comment justement établir la représentativité de notre corpus à l'égard du phénomène que je me propose de saisir et d'expliquer. Afin de mieux répondre à cette question, retenons d'abord avec P.Sabourin (1993 p.70) que <<Pour l'essentiel, la valeur de la représentativité d'un travail empirique en sociologie s'élabore dès la phase de construction des données sociologiques. >> Sur ce point, j'ai tenté, dans ce qui précède, de montrer, d'une manière que je souhaite simple et claire, que le corpus constitue à la fois des discours sur la pratique et des discours de l'altérité. Quant à la représentativité du corpus à l'égard du phénomène et des possibilités de son explication, je dirais que celle-ci repose sur une validité, non pas statique, mais méthodologique. (Cf.M.Peladeau et C.Mercier (1993). Je m'explique ;Sans développer ici une longue réflexion à ce sujet, je signalerais, en me référant, encore une fois, aux propos de G.Houle (op.cit.), que la validité d'un matériau ne se résume pas à une représentation - ou à une simple illustration¹⁹ de la cognition mais à la valeur de la démarche qui, à l'exemple de l'analyse clinique, tente une construction cumulative de l'objet basée sur le va-et-vient permanent entre le matériau et les constructions théoriques et méthodologiques des faits dont le choix et la possibilité d'une analyse comparative n'est qu'un exemple qui rejoint en somme l'étude de cas ainsi que l'entend G.Houle (op.cit. p.53.)

<<L'étude de cas est une méthode clinique par ce que se sont les conditions de son exercice et les règles qui interviennent aussi bien dans la construction de base de données, qu'il s'agisse d'observations d'histoires de vie ou autres, que dans l'explication proprement dite, dans la construc-

¹⁹Comme c'est le cas, on l'a vu dans l'analyse de contenu classique.

tion de l'espace théorique virtuellement ouvert. La mise en évidence de l'ensemble de ces règles méthodologiques et de leur articulation respective dans une démarche d'explication est la première mesure à prendre de l'objectivité construite et, se faisant de la validité atteinte. La multiplication des cas, suivant cette règle de méthode la plus banale qui veut qu'une explication vaut jusqu'à preuve de son contraire, de son infirmation, suppose rien d'autre qu'une logique d'inférence empirique, d'un cas sur l'autre au sein d'une base de données et une logique d'inférence théorique suivant l'état de la connaissance atteinte au sein de ce que l'on peut appeler une base de connaissance. >>

Les trois auteurs (G.G.Granger, G.Houle et N.Ramognino) qui ont largement inspiré ma démarche ont ceci en commun; ils soutiennent chacun à leur manière, qu'il n'y a pas de vérité intrinsèque au matériau ; tout comme la pluralité des points de vue utilisés lors de la construction des données, plusieurs lectures du même matériau pourraient permettre, répétons-le, l'identification de plusieurs corpus, de plusieurs sens et de plusieurs significations. Dans la foulée d'une telle démarche analytique, le but recherché ici n'est donc pas tant et je persévère à l'affirmer, de savoir si les auteurs <<disent la vérité, toute la vérité et rien que la vérité>>, mais, si la construction de l'objet de l'analyse de l'hypothèse qui s'y rattache et la stratégie d'analyse s'avèrent effectivement pertinentes sur le plan empirique, c'est-à-dire, si elles permettent en effet, une description, une compréhension et possiblement une explication de l'objet de ce mémoire à travers les règles de la méthode scientifique (Cf.D.Bertaux 1993 p.219). On pourra somme toute de saisir, dans la perspective d'une théorie sociologique de la connaissance, les modalités par lesquelles les auteurs nous parlent de la transformation de la pratique sociologique et lui donne une signification en donnant une signification au monde du point de vue de leur situation d'intellectuels au Québec au début des années 80. De cette manière, comme l'écrit D.Bertaux (1986 p.28) on sera <<assuré d'avoir mis le doigt sur un phénomène qui ne sort ni de l'imagination (au sens de propension à fantasmer) des chercheurs (ni celle d'un interlocuteur mythomane)>>, ce sera, dès lors, le social qui s'exprimera à travers des voix individuelles.>>

CHAPITRE III

L'ANALYSE ET UNE EXPLICATION POSSIBLE DE LA DÉFINITION EMPIRIQUE DE LA TRANSFORMATION DE LA PRATIQUE SOCIOLOGIQUE AU QUÉBEC AU DÉBUT DES ANNÉES 80

Avec ce troisième chapitre nous abordons enfin l'objet d'étude de ce mémoire dans ses dimensions concrètes et, possiblement, son explication. Il importe de rappeler que la démarche procède, en cela, de deux grands moments qui n'en sont pas moins cumulatifs, tant la cohérence oblige à connaître l'objet d'étude dans sa réalité sociale concrète avant d'en tenter une explication suivant notre univers conceptuel. En clair, en quoi ou comment, selon les points de vue des auteurs, la pratique sociologique s'est-elle transformée, au Québec, au début des années 80? Cette transformation, (si transformation il y a), peut-elle d'autre part s'expliquer par l'altérité de la collectivité intellectuelle, c'est-à-dire de la redéfinition que cette collectivité se donne d'elle-même, des rapports aux autres groupes sociaux et à la réalité sociale en général?

1. La description des contenus empiriques du corpus défini comme discours sur la transformation de la pratique sociologique

Toute la partie qui précède, c'est-à-dire les présentations de la construction théorique, de la construction conceptuelle, du positionnement épistémologique pour ce qui concerne le premier chapitre et de la construction méthodologique de l'objet d'analyse, son opérationnalisation dans une stratégie d'analyse et la définition des qualités heuristiques du corpus à l'égard de notre visée pour ce qui est du second chapitre, reste, j'en conviens, passablement abstraites. Dans ce qui suit, j'aborde enfin le corpus dans sa composition, son organisation concrète, observable empiriquement. La stratégie d'analyse, on l'a vu, se veut une manière de confronter nos constructions aux données concrètes. En ce sens, les observations issues des diverses étapes peuvent donc amener des modifications à la démarche définie a priori pour mieux rendre compte de notre objectif.

1.1 La construction des critères empiriques

Le découpage du corpus défini comme discours sur la transformation de

la pratique sociologique procède de l'analyse sémantique structurale. Plus précisément j'aborde, dans la première section de ce chapitre, d'une manière successive sur le plan paradigmatique: la construction des critères empiriques, la constitution des champs sémantiques et l'élaboration des invariants empiriques. En clair, cela veut dire que je tenterai d'abord de saisir ce par quoi les auteurs parlent de la transformation de la pratique, puis en comparant ces critères empiriques, d'élaborer des champs sémantiques, c'est-à-dire les grands domaines ou catégories qui, de notre point de vue, composent les définitions des auteurs de la transformation de la pratique sociologique au Québec, au début des années 80. Le but recherché étant de décrire des similitudes entre les critères définissant les champs à l'ensemble du corpus, d'où le terme d'invariant empirique. L'analyse paradigmatique, rappelons-le au passage, repose sur l'observation du lexique ou plus justement des expressions lexicales. En ce sens, elle n'implique pas nécessairement qu'un seul mot, mais peut s'accomplir à partir d'ensembles de mots ou d'expressions lexicales.

Pour des fins de clarté, je maintiens la différence entre analyse du discours classique et l'analyse sémantique, aussi le contenu empirique de la pratique sera présenté selon chacune des techniques. Notons cependant que, dans la réalité de la démarche, l'analyse de contenu classique constitue une étape de l'analyse sémantique et ce dans la mesure où, nous l'avons vu, l'analyse structurale admet, au plan paradigmatique, la fonction strictement informative du lexique.

Les nombreuses lectures qui ont servi l'analyse du contenu ont permis de construire huit critères empiriques qui définissent les dimensions par lesquels l'ensemble des auteurs parle de la transformation de la pratique sociologique au début des années 80 (le référent) soit: l'engagement politique [critère déterminant au sein de notre analyse], les conditions matérielles et économiques, les conditions idéologiques et politiques, la connaissance scientifique, l'identité, les conditions de production, de diffusion et de réception du travail intellectuel, les conditions institutionnelles et les conditions non-institutionnelles. Compte tenu du caractère argumentaire du corpus, il faut noter que certains mots ou expressions lexicales peuvent être associés à plus d'un critère. Pour l'instant j'épargne le lecteur d'une nomenclature de l'ensemble du lexique qui a servi à la construction des critères, puisque j'aurai l'occasion, plus loin au cours de la démarche, de présenter effectivement le lexique ainsi catégorisé.

1.2 La construction des champs sémantiques décrivant empiriquement la transformation de la pratique sociologique

Ce premier travail de construction des critères empiriques a été suivi,

selon le cadre des réflexions sur la spécificité de la pratique sociologique présentée au premier chapitre, de la construction de parenté sémantique entre les critères empiriques. Trois champs sémantiques par lesquels tous les auteurs parlent de la pratique ont été ainsi constitués soient: le travail de production du sens sociologique (on pourrait aussi dire de production du discours sociologique), les conditions immédiates à la pratique et enfin les conditions sociales-historiques à la pratique. Plus explicitement ces champs se résument comme suit:

- I- Le travail de production du sens sociologique: ce premier élément renvoie aux propos concernant l'activité du chercheur de production du sens sociologique suivant la spécificité du mode de connaissance et du mode d'expression de sa pratique.
- II- Le contexte immédiat à la pratique: j'entends par ce terme les contenus empiriques liés au contexte premier, aux transformations des conditions spécifiques du travail de production du sens sociologique.
- III- Les conditions sociales-historiques: ce dernier champ sémantique regroupe l'ensemble des contenus empiriques qui ont pour objet les transformations des conditions sociales-historiques à la pratique.

Soulignons que la mise en évidence des rapports associatifs entre les critères empiriques au fondement de ces trois champs vient, du même coup, fonder empiriquement la définition du corpus comme discours sur la pratique sociologique. Rappelant le caractère proprement argumentaire et explicatif du corpus, j'insiste d'autre part sur le fait que chacun de ces champs sémantiques peut servir à l'explication d'un autre champ. Autrement dit, comme l'indique D.Desmarais (1986) ces catégories ne sont pas exclusives. Ainsi, par exemple, un auteur peut être amené à expliquer la transformation du travail de production du sens par la transformation du contexte immédiat ou encore celui du contexte social-historique. Compte tenu de cette particularité du corpus, la réduction opérée dans et par le découpage du lexique, a été effectuée suivant l'objet premier de l'énoncé, ou si on préfère, suivant l'objet de la phrase ou des groupes de phrases lui même défini par opposition au prédicat (i.e par exemple le travail que l'on explique par le contexte socio-historique, comme proposition distincte de celle où le contexte social-historique explique le travail; je reviendrai au cours de l'analyse sur cette considération).

Cette catégorisation de la connaissance, je le répète, se veut à la fois empirique et théorique. L'exercice de sa construction ne se résume pas à une

simple illustration d'une construction théorique déjà établie a priori, les champs sémantiques sont nés de l'observation du point de vue d'un découpage de la connaissance de la pratique qui est consécutif du corpus, bref d'une démarche à la fois inductive et déductive.

On retrouve, dans ce qui suit, la construction des champs sémantiques selon les critères empiriques déjà identifiés et les unités lexicales auxquels ils correspondent dans chacun des textes.

l- La transformation du travail de production du sens sociologique

Cinq critères empiriques ont été construits pour résumer le premier champ sémantique qu'est le travail de production du sens sociologique, soit:

- L'engagement socio-politique correspondant:

chez E. Alsène aux termes: <<critique sociale>>, <<position sociométrique>>, <<réflexions progressistes>>, <<impact important>>, <<réflexions critiques>>, <<jeunesse radicale>>, <<critique constructive>>, <<nouvelles perspectives>>, <<extrême gauche>>, <<avant-garde>>, <<vide intellectuel>> <<courant de pensée à l'écoute des innovations>>.

chez Guy Bourgeault aux termes: <<débats intellectuels>>, <<réforme sociale>>, <<militants>>, <<audace>> <<discours engagés>> <<vie intellectuelle>>, <<pensée libre>>, <<action solidaire>>, <<progressisme sur le plan social et politique>>, <<alliance et solidarité nouvelle>>, <<réduction au silence>>, <<projet de société>>, <<pratique d'intervention>>, <<contestataire de l'habituel>>, <<pratique novatrice>>, <<réorganisation sociale>>, <<tenant d'une nouvelle culture>>, << pensée libre et subversive>>, <<projet politique >>, <<pensée critique>>, <<féminisme>>.

chez Gabriel Gagnon à: <<Participation au mouvement et regroupement politique.>>, <<renouvellement politique. et culturel>>, <<contre-culture>>, <<mouvement marxiste-léniniste>>, <<céder sa place>> <<autogestion>>, <<souveraineté>>, <<culture politique.>>, <<espace de liberté>>, <<projet de société >>, <<innovation culturelle>>.

et enfin chez Jacques Godbout à: <<combat>>, <<intellectuelle>>, <<droite intellectuelle>>, <<interpellés>>, <<les dogmes s'effondrent>>, <<prendre ses distances>>, <<se questionner>>, <<défenseur des valeurs>>.

Passons maintenant au lexique lié aux autres champs sémantiques.

- Les conditions matérielles et économiques

Les conditions matérielles et économiques sont associées

chez Alsène à: <<se faire une situation>>, <<rente de situation>>

chez G.Bourgeault à: <<jeune sans emploi>>, <<crise actuelle>>, <<technologie>>, <<mainmises des nantis>>, <<richesse>>

chez G.Gagnon à: <<chômage>>, <<révolution technologique>>, <<informatique>>, <<crise de la croissance économique>>

- Les conditions idéologiques et politiques

Les termes attachés à ces critères sont:

chez E.Alsène: <<culture politique.>>, <<culture économique>>, <<raz de marée Reaganien>>, <<balayage néo-conservateur>>, <<idéologie de droite>>, << censure>>, <<discours de la nouvelle droite>>, <<social-démocratie>>,

chez Bourgeault: <<effervescence animée des années 60>>, <<mutation culturelle>>, <<éthique>>, <<enracinement>>, <<nationalisme démocratique >>, <<conservatisme>>,

chez G.Gagnon: <<Projet de libre-échange>>, <<virage néo-conservateur >>, <<référendum>>, <<F.L.Q.>>, <<maturité collective>>, <<crise>>, <<renouvellement>>,

chez J.Godbout: <<idéologie néo-conservatrice>>, <<post-modernisme>>, << pêle-mêle de nouvelles idéologies>>

- La ou les connaissance(s) scientifique(s)

Le lexique correspond à ce critère étant:

chez E.Alsène à: <<jouer aux hypothèses>>

chez G.Bourgeault à <<rigueur de la science>>, <<évacuation des questions éthiques>>, <<croyance>>, <<thèse>>, <<vision du monde>>, <<théorie d'action et d'intervention politique>>

chez J.Godbout: <<Althusser>>, <<Poulantzas>>, <<dogmes>>, <<systèmes sociaux>>, <<approche systématique, rationnelle, planificatrice>>, <<science>>

- L'identité

Enfin le critère <<identité>> renvoyant:

chez G.Bourgeault à: <<perception et conception de soi et des rapports aux autres et au monde>>

chez J. Godbout à : <<intellectuels>>, <<morosité>>, <<monopole de la vérité>>

Le tableau qui suit résume la répartition des critères empiriques selon chacun des auteurs:

Tableau 1 (p.75) Les critères empiriques au fondement des propos de chacun des auteurs sur la transformation du travail de production du sens sociologique

Critères empiriques	Auteurs			
	Alsène	Bourgeault	Gagnon	Godbout
Engagement	*	*	*	*
Cond. écon. et mat.	*	*	*	
Cond. idéo. et polit.	*	*	*	*
Connais. scient.	*	*		*
Identité		*		*

II- Les critères empiriques au fondement des propos concernant les conditions immédiates à la pratique

Cinq critères composent aussi le deuxième champ sémantique, soit: les conditions matérielles et économiques, les conditions institutionnelles, les conditions non-institutionnelles, la connaissance scientifique et les conditions de diffusion et de réception du discours intellectuel.

- Les conditions matérielles et économiques

Le lexique renvoyant à ce critère étant:

chez E.Alsène: <<privilegié au niveau de l'emploi >>, <<sans emploi>>, <<emplois plafonnés et protégés>>, <<emplois contractuels>> honoraires professionnels>>, <<précarité matérielle>>

chez J.Godbout: <<corporatisme>>, <<syndicalisation>>, <<sécurité d'emploi>>, <<plan de carrière>>

- Le Contexte institutionnel correspondant:

chez E.Alsène à: <<Contexte socio-professionnel>>, <<situation professionnelle>>, <<université>>, <<mouvement syndical>>, <<institutions décentrali-

sées>>, <<se tailler un poste>>, <<centres de services sociaux>>, <<services communautaires>>, <<aide juridique>>, <<régie des loyers>>, <<se dénicher un poste>>.

chez G.Bourgeault à: <<milieu universitaire>>, <<performance>>, <<communauté de recherche>>, <<critique de la recherche en milieu universitaire>>, <<bataille>>, <<prestige>>, <<mesquinerie>>

chez G.Gagnon à: <<Hydroquébecisation de l'Université de Montréal>>

chez J.Godbout à: <<professionnalisation>>(en référence à la science), <<auto-contrôle de la profession>>, <<expertise>>, <<scientisme>>, <<université comme machine à produire des résultats>>, <<modèle bureaucratique >>, - <<monde universitaire>>, <<la fonction publique>>.

- Les contextes hors-institutionnels

Ce critère correspond

chez E.Alsène à : <<groupe communautaire>>, <<habitation coopérative>>, <<radio communautaire>>, <<garderie>>.

- La ou les connaissance(s) scientifique(s) élaborée(s):

chez E.Alsène à partir des éléments lexicaux : <<critique des institutions d'enseignement>>, des énoncés concernant la critique du contenu de l'enseignement et la critique de la <<science occidentale>>.

- Les conditions de diffusion et de réception du discours intellectuel:

chez Alsène <<[...] il n'est plus possible de s'exprimer dans les médias>>, <<censure systématique>>.

Ce critère est, chez Gagnon, associé à la production de la revue Possibles et renvoie aux unités lexicales : <<création littéraire>>, <<recherche des lecteurs>>.

Encore là, le second tableau résume la répartition des critères concernant la transformation du contexte immédiat à la pratique.

Tableau 2 (p.77) Les critères empiriques au fondement des propos de chacun des auteurs sur les transformations des conditions immédiates à la pratique

Critères empiriques	Auteurs			
	Alsène	Bourgeault	Gagnon	Godbout
Cond. écon. et mat.	*			*
Cond.institution.	*	*	*	*
Connais. scient.	*			*
Cond. de diff.et réc.	*		*	
Cond. hors-inst.	*			

C- Les critères empiriques au fondement des propos sur la transformation des conditions sociales-historiques

Deux critères ont été retenus ici soit;

- Les conditions économiques et matérielles correspondant:

chez E. Alsène à: <<choc pétrolier de 1979>>, <<récession 1981-82>>, << crise économique>>, <<société duale>>, <<chômage>>, <<bien-être social>>, <<intégration socio-économique>>, <<marginalité sociale>>,

chez G.Bourgeault à: <<développement industriel>>, <<innovation technologique>>, <<société industrielle>>, <<société post-industrielle>>, <<crise économique>>, <<capacité technique>>, <<développement technologique et industriel>>, <<ordre économique>>,

chez G.Gagnon: <<crise économique>>, <<faim>>, <<pollution>>, <<innovations>>, <<productivisme technologique>>, <<chômage>>, <<informatique>>

chez J. Godbout: <<crise économique>>, <<inquiétude économique>>.

- Les conditions idéologiques et politiques définies:

chez E.Alsène par: <<néo-conservatisme>>, <<crise idéologique>>, <<individualisme>>, <<contre-attaque néo-conservatrice>>, <<social-démocratie>>, <<crise politique>>, <<non au référendum de 1980>>,

chez G.Bourgeault par: <<nationalisme>>, <<idéologie cléricale>>, <<

bouillonnement idéologique>>, <<insurrection>>, <<dégel québécois>>, <<Révolution tranquille>>, <<néo-conservatisme>>, <<pouvoir>>, <<libéralisme politique.>>, <<victoire du non>>, <<échec référendaire>>, <<Bloc Populaire>>, <<Duplessis>>, <<campagne référendaire>>,

chez G.Gagnon par: <<activité critique>>, <<révolution tranquille >>, <<révolution culturelle>>, <<nouvelle solidarité>>, <<désenchantement>>, <<morosité>>, <<l'économie remplace la culture, le libre-échange l'autodétermination, l'individualisme la solidarité, l'entreprise, l'état, la rentabilité, l'innovation culturelle>>, <<mise en questions>>, <<utopies>>,

chez J. Godbout par: <<rejet des dogmes, >>, <<pouvoir>>, <<doctrine>>, <<libération>>, <<capacité de changement>>, <<défendre des valeurs>>.

Le troisième tableau résume la répartition des critères selon chacun des auteurs

Tableau 3 (p.77) Critères empiriques au fondement des propos de chacun des auteurs sur les transformations des conditions sociales-historiques

Critères empiriques	Auteurs			
	Alsène	Bourgeault	Gagnon	Godbout
écon. et Cond. mat.	*	*	*	*
Cond. idéo. et pol.	*	*	*	*

Le quatrième tableau qui suit résume la catégorisation des critères empiriques suivant le trois champs sémantiques.

Tableau 4 (p.79) Répartition des critères empiriques dans le corpus suivant les trois champs sémantiques

Critères empiriques	Champs sémantiques		
	Travail	Conditions imm.	Conditions soc
Engagement	*		
Cond. écon. et mat.	*	*	*
Cond. idéo. et pol.	*		*
Connais. scient.	*	*	
Identité	*		
Cond. de diff. et réc.		*	
Cond. institu.		*	
Cond. non-insti.		*	

A la lecture de ce dernier tableau, on constate que certains critères empiriques composent plus d'un champ sémantique. C'est le cas, notamment, des conditions économiques et matérielles que l'on reconnaît dans les propos concernant tous les champs sémantiques. Aussi, dans cette situation les unités lexicales associées à ces critères empiriques peuvent, en somme, se retrouver au fondement de la conception et ou de l'explication de l'un ou de l'autre des champs sémantiques. Qu'est-ce à dire à ce moment-ci de notre démarche? L'observation de ce phénomène est-elle importante? Révélatrice? Je ne le crois pas, ou du moins pour l'instant. En effet, si on se restreint à la constitution du découpage et au tableau ci-dessus qui le résume il apparaît difficile d'établir un quelconque rapport entre la distribution des critères empiriques et les champs sémantiques.

Le découpage selon les trois champs sémantiques n'épuise pas la richesse du corpus, il constitue, rappelons-le, qu'une étape préparatoire (objectivation des données) à la saisie concrète de l'objet d'étude et, possiblement, à des observations empiriques qui permettront, je l'espère, son explication selon notre point de vue théorique.

1.3 La constitution des invariants empiriques

A l'aide de la nomenclature précédente, il est possible, en procédant à l'analyse comparée des critères empiriques, d'élaborer un canevas qui résume les similitudes, les invariants empiriques, que l'on retrouve dans chacun des champs sémantiques qui résume les propos des auteurs sur la transformation de la pratique

Au premier champ sémantique défini par le <<travail de production du sens sociologique>>, <<l'engagement social-historique>> constitue le critère que partagent tous les auteurs. La mise en évidence, dans le corpus, de cette dimension de la pratique sociologique vient reconfirmer, au niveau de nos données, cette observation de M.Fournier et G.Houle (op.cit.) à la base de notre visée explicative, qui veut justement, que le sociologue, dans son travail de production d'un discours sur la signification sociologique de la réalité sociale peut, très souvent, apparaître comme un intellectuel et que, dès lors, la transformation de sa place en tant que tel dans le cadre d'un changement des rapports sociaux est consécutive de la transformation de sa pratique, en l'occurrence ici, du sens qu'il donne à cette dernière et des explications qu'il amène de sa ou de ses transformations au début des années 80. L'observation du contenu empirique de la transformation de l'engagement est aussi, -faut-il le rappeler? -, la dimension subjective au facteur extérieur et objectif à la connaissance, qui me permet le passage à une conceptualisation dans les termes de l'altérité de la collectivité intellectuelle. (j'y reviendrai).

<<La transformation des conditions immédiates à la pratique>>, second champ sémantique, a pour invariant empirique <<l'institutionnalisation>>.

Quant au troisième champ sémantique, <<les transformations, au début des années 80, des conditions sociales-historiques>> à la pratique sociologique; deux dimensions, deux critères empiriques, significatifs pour l'ensemble des auteurs, participent à leur définition et ou à leur(s) explication(s) soient: <<le contexte économique et matériel>> et <<le contexte idéologique et politique>>.

En ce qui concerne les quatre autres critères empiriques <<connaissance scientifique>>, <<conditions de diffusion et de réception du discours intellectuel>>, <<l'identité>> et les <<conditions non-institutionnelles>> qui apparaissent au sein des constructions des critères empiriques, ceux-ci, même s'ils ne constituent pas des invariants, n'en définissent pas moins des composantes de connaissances empiriques non négligeables. Certains critères, telle la connaissance scientifique, étant d'ailleurs évoqués dans notre réflexion théorique sur la pratique sociologique, aussi retenons que, même si ces derniers ne se retrouvent pas dans l'ensemble des propos des auteurs, je ne les exclurai pas d'une manière définitive

de ma démarche. J'aurai, plus loin, l'occasion de revenir sur cet aspect.

Je rappelle, d'autre part, que la mise en évidence des quatre <<invariants empiriques>>, tels que présentés ci-dessous, ne tient pas compte de la remarque, déjà présentée, voulant que la nature même du corpus fait, en quelques sortes, que certains critères empiriques sont présents dans plus d'un champ sémantique. L'examen en ce sens du tableau 4 (p.79), laisse voir que <<l'engagement>>, critère empirique invariant reconnu dans le champ sémantique <<transformation du travail de production du sens sociologique>> et que l'invariant <<institution>> reconnu dans l'ensemble des propos sur <<la transformation des conditions immédiates>> ne se retrouvent qu'à l'intérieur de ces champs sémantiques respectifs. Le cas est cependant différent en ce qui concerne les autres critères empiriques. En examinant toujours le tableau 4 (p.79), on observe que le critère empirique <<conditions matérielles et économiques>> se retrouve, à la fois, sous la rubrique des champs sémantiques <<transformation du travail de production du sens sociologique>>, <<transformations des conditions immédiates>> et <<transformations des conditions sociales-historiques>>; tandis que le critère empirique <<conditions idéologiques et politiques>> se retrouve dans les champs sémantiques <<transformation du travail>> et <<transformation des conditions sociales-historiques>>. D'autre part le critère empirique <<connaissance scientifique>> se retrouve dans les champs sémantiques <<transformation du travail de production du sens>> et <<transformation des conditions immédiates>>. C'est dire que l'on peut considérer le lexique qui procède de ces champs sémantiques, même si ce dernier ne renvoie à l'objet premier de l'énoncé, comme source d'information empirique à l'égard d'autres champs sémantiques. En clair, cela veut dire, par exemple, qu'une unité lexicale concernant le <<travail de production du sens>> que l'on explique par <<l'état des conditions idéologiques et politiques>> s'avère une source d'informations pour ce dernier champ sémantique. Cette considération, si elle s'avère ne changer en rien les observations sur le contenu empirique du corpus, est, comme on le verra dans ce qui suit, tout à fait cruciale à l'examen du corpus du point de vue de l'organisation syntagmatique des critères empiriques, c'est-à-dire de leur distribution suivant qu'il relèvent de propos associés à une période qui précède le début des années 80 et ou à celle correspondant au début des années 80.

2. L'examen de l'organisation de la connaissance historique: l'analyse de la distribution des critères et des invariants empiriques

Suivant la stratégie d'analyse du corpus défini comme discours sur la transformation de la pratique, l'analyse paradigmatique est suivie de celle de l'axe syntagmatique. En cela, il s'agit de comparer et de répartir, du point de vue social-historique des auteurs, les <<invariants>> que je viens de construire ainsi que les critères qui ne sont pas partagés par l'ensemble des auteurs, selon chacun des champs sémantiques, suivant qu'il est question de la pratique <<avant>> le début des années 80 ou de la pratique maintenant, i.e au début des années 80. Pour être plus précis, disons que c'est donc la fonction organisatrice (grammaticale) qui prime ici en ce qu'elle est attachée dans mon étude au fonctionnement de la connaissance historique. Pour ce faire, je présente, dans ce qui suit, pour chacun des champs sémantiques (la transformation du travail de production du sens sociologique, la transformation des conditions immédiates et la transformation des conditions social-historiques) composant chacun des textes, la répartition des invariants et des critères empiriques selon que ceux-ci sont associés, suivant l'utilisation des temps des verbes et leur contexte linguistique immédiat (i.e par exemple, l'utilisation de termes indicateurs tel que <<maintenant>> <<à l'heure actuelle>>, <<à cette époque>> etc.) à la période précédant ou à la période correspondant au début des années 80. J'espère ainsi rendre compte, non seulement des contenus explicites des propos des auteurs, c'est-à-dire des éléments définisseurs de chacun des champs sémantiques, selon les périodes historiques dont il est question, mais aussi des éléments du contenu implicite de leurs réflexions sur la transformation de la pratique. Je parle ici de contenu implicite dans la mesure où, comme le montre G.Houle (1979), le choix des critères empiriques n'est pas nécessairement le même pour les deux périodes.

2.1 Analyse comparée des dimensions empiriques fondant et ou expliquant la transformation du travail de production du sens sociologique au début des années 80

A l'aide du tableau suivant il est possible de résumer ce deuxième travail de découpage du corpus. J'y définis, comme dans la perspective diachronique de Matoré (J.C.Germain 1981 p.39-43), la distribution des critères empiriques chez chacun des auteurs.

Tableau 5 (p.83) Critères empiriques au fondement des propos de chacun des auteurs sur la transformation du travail de production du sens sociologique

Critères empiriques	Auteurs			
	Alsène	Bourgeault	Gagnon	Godbout
Période(s) av. 1980				
Engagement	*	*	*	*
Connais. scient.	*			*
Cond. idéo. et pol.			*	
Période début 1980				
Engagement	*	*	*	*
Cond. écon. et mat.	*	*	*	
Cond. idéo. et pol.	*		*	*
Connais. scient.	*	*		*
Identité	*	*		*

Or, ce qui nous intéresse dans ce mémoire, c'est bien sûr, non pas des différences individuelles mais plutôt des similitudes collectives de différences dans l'utilisation des invariants et des critères empiriques selon que l'on parle du travail de production du discours sociologique avant le début des années 80 ou au début des années 80 (zone ombragée du tableau). En ce sens, il faut reconnaître que malgré l'ensemble de nouveaux critères que les auteurs semblent amener quant à la définition du travail de production du sens sociologique au début des années 80, seul l'invariant empirique <<l'engagement socio-politique>> se retrouve tant dans les réflexions sur le <<travail avant>> que dans celles portant sur le <<travail au début des années 80>>.

On remarque tout de même qu'à l'ensemble des critères empiriques évoqués avant le début des années 80 sont venus s'ajouter, pour la période du début des années 80 (et ce, sans pour autant constituer des éléments que l'on retrouve chez l'ensemble des auteurs) les conditions matérielles et économiques et les questions liées à l'identité. Ajouts qui, somme toute, sont, suivant les points de vue des auteurs, révélateurs des modalités strictement situationnelles au travail de production du discours sociologique au début des années 80 par rapport à la (ou aux) période(s) qui a (ont) précédé cette dernière. Mais déjà

nous touchons là un autre champs sémantique, celui associé aux conditions sociales-historiques à la pratique, nous y reviendrons.

2.2 L'analyse des dimensions empiriques fondant et ou expliquant la transformation des conditions immédiates à la pratique

Passons iau tableau qui résume le second champ sémantique.

Tableau 6- (p.84) Critères empiriques au fondement des propos des auteurs sur la transformation du contexte immédiat à la pratique.

Critères empiriques	Auteurs			
	Alsène	Bourgeault	Gagnon	Godbout
Période(s) av.1980				
Cond. écon. et mat.				*
Cond. inst.	*			*
Cond. non-inst.	*			
Période début 1980				
Cond. inst.	*	*	*	*
Connais, scient.	*			*
Cond. de diff.et réc.		*	*	
Cond. écon. et mat.	*			*

L'invariant empirique, dans le cas de la transformation du contexte immédiat à la pratique, se résume, comme on peut le constater, à la référence, commune à l'ensemble des auteurs, aux conditions institutionnelles ou à l'institutionnalisation de la pratique sociologique et plus généralement de la pratique intellectuelle, au Québec, au début des années 80. Ces conditions sont aussi présentes pour la ou les période(s) <<d'avant le début des années 80>> mais ne sont pas partagées par l'ensemble des auteurs. De plus, on remarque, là encore, que la distribution des critères n'est pas la même selon les époques évoquées. Les conditions non-institutionnelles se retrouvent uniquement dans la période <<d'avant>> le début des années 80, ils disparaissent lorsqu'il est question des conditions immédiates du débuts des années 80, alors que la connaissance scientifique et les conditions de diffusion et de réception du travail intellectuel, se retrouvent uniquement dans les propos concernant la période du

début des années 80. Qu'en conclure sinon que ces distinctions tiennent, pour l'essentiel, à la transformation de la conjoncture sociale-historique?

Ceci dit, passons au dernier champ de notre catégorisation des contenus du corpus considéré comme discours sur la pratique.

2.3 L'analyse comparée de la répartition des contenus empiriques décrivant la transformation des conditions sociales-historiques au début des années 80.

Arrêtons-nous d'abord au tableau qui sert à résumer les réflexions des auteurs suivant ce champ sémantique.

Tableau 7-(p.85) Répartition des critères empiriques au fondement des propos des auteurs sur les transformations social-historiques au début des années 80

Critères empiriques	Auteurs			
	Alsène	Bourgeault	Gagnon	Godbout
Période(s) av.1980				
Cond. idéo. et pol.	*	*	*	*
Cond. écon. et mat.	*			
Période début1980				
Cond. idéo. et pol.	*	*	*	*
Cond. écon. et mat.	*	*	*	*
Connais. scient.		*		
Identité		*		*

Encore ici, l'introduction des dimensions <<connaissance scientifique>> et <<identité>> au début des années 80 semble être liée au point de vue et à la situation sociale-historique des auteurs. Or, comme je l'ai dit, deux dimensions, deux éléments significatifs pour l'ensemble des auteurs participent à la définition et ou à l'explication de la transformation de la dynamique sociale québécoise au début des années 80; <<les conditions idéologiques et politiques>>, que l'on retrouve tant dans l'ensemble des réflexions sur les conditions sociales-historiques précédant le début des années 80 que dans les conditions du début des années 80, alors que l'invariant <<les conditions matérielles et économiques>>, n'est évoqué par tous les auteurs qu'à l'égard de la période du début des

années 80. Comme on l'a vu à la section précédente - voir tableau 4 (p.79) - ce dernier critère empirique est cependant remarquable en ce sens qu'il est le seul qui soit présent dans les trois champs sémantiques. Est-ce à dire qu'il joue ainsi un rôle également déterminant dans <<la transformation du travail de production du sens sociologique>>, dans <<les transformations des conditions immédiates>> et dans <<les transformations sociales-historiques de la société québécoise du début des années 80>>? Notre hypothèse explicative, je le rappelle ne s'oriente pas dans ce sens. Les conditions matérielles et économiques ne seraient pas directement déterminantes de ces aspects et encore moins, me semble-t-il d'une manière égale pour chacun des champs sémantiques constituant le contenu des propos sur la transformation de la pratique. L'économie ne serait déterminante que par le rôle qu'elle joue dans le cadre de la dynamique des rapports sociaux. Aussi, en ce sens, on peut affirmer par exemple, que la place et l'état de l'économie dans la société est déterminante des conditions de ses institutions. Mais il faut tout de même admettre que les conditions strictement matérielles d'un individu constituent aussi une détermination sur son travail, voir sur la possibilité de produire un discours sociologique. C'est la raison pour laquelle j'ai retenu, en plus de celui d'économie, le terme de conditions matérielles pour nommer ce critère empirique. Sans nier l'importance du déterminisme économique direct sur certains aspects de la pratique sociologique, je souligne simplement que le niveau d'analyse et d'exploration de ce mémoire ne se situe pas tant dans les conditions matérielles, qui sont d'abord nécessairement vécues individuellement, mais plutôt au niveau de la place qu'occupe, au sein des rapports sociaux, la collectivité intellectuelle selon les changements, (en l'occurrence économiques), qui ont cours dans la société québécoise du début des années 80.

Dans la mesure où ils constituent des éléments que tous les auteurs partagent, il me semble correct de soutenir que les invariants reconnus au fondement des trois champs sémantiques sont caractéristiques des lieux stratégiques où, de l'avis des auteurs, des changements se sont opérés au début des années 80 et dans la pratique sociologique définie comme pratique intellectuelle. Notons que le critère <<engagement>> est, dans cette perspective, encore plus important puisqu'il est le seul que l'on retrouve à la fois pour définir la pratique <<d'avant le début des années 80>> et la pratique <<du début des années 80>>.

Même si on ne peut procéder ici, à l'égard de ces distributions, à des déductions qui seraient trop hâtives (seuls les invariants peuvent en effet fournir l'assurance des similitudes partagées par l'ensemble des auteurs), on peut avancer, en ce qui concerne la présence ou l'absence des autres critères empiriques dans l'une ou l'autre des parties des textes, que celles-ci sont, me

semble-t-il, informatives et peuvent ainsi servir à comprendre la définition que les intellectuels se donnent d'eux-mêmes dans leurs rapports à la conjoncture du début des années 80, j'y reviendrai. Pour l'heure, revenons à l'analyse de la transformation de la pratique sociologique. Avec le tableau qui suit, on retrouve, selon chacun des textes analysés, la répartition de l'ensemble des invariants et des critères empiriques au fondement de la constitution des champs sémantiques construits selon que le contenu des textes renvoie à (ou aux) période(s) d'avant le début des années 80 ou à la période du début des années 80.

Tableau 8 (p.87) Répartition des critères et des invariants empiriques selon les trois champs sémantiques décrivant les contenus associés à la pratique sociologique avant et à la pratique sociologique au début des années 80

Champs sémantiques avant et après 1980	Production du sens		Conditions immédiates		Conditions socio-historiques	
	av.80	ap.80	av.80	ap.80	av.80	ap.80
Critères emp.						
Engagement	1,2,3,4,	1,2,3,4,				
Cond. idéo. pol.		1,2,3,				1,2,3,4,
Connais. scient.	1,4,	1,2,4,		1,4,		1
Identité		2,4,				2,4,
Cond. diff. réc.				2,3,		
Cond. institu.			1,4,	1,2,3,4,		
Cond. non-inst.			1			
Cond. écon. mat.		1,2,3,	4	1		1,2,3,4,

1,= E.Alsène 2,= G.Bourgeault 3,= G.Gagnon 4,= J. Godbout

Cases ombragées: période du début des années 80.

Cases foncées: invariants empiriques

3. L'organisation lexico-sémantique commune aux textes constituant le corpus

Comme le veut la stratégie d'analyse, la première partie du chapitre se termine ici avec la mise en évidence de l'organisation lexico-sémantique du corpus défini comme discours sur la transformation de la pratique. Pour ce faire, je réintègre le lexique au fondement des critères empiriques qui constituent les trois champs sémantiques. Le but étant de décrire, enfin, les contenus empiriques suivant les mots mêmes par lesquels les auteurs parlent de la transformation de la pratique sociologique québécoise au début des années 80. De sorte, je serai en mesure de comprendre le choix, l'utilisation de ces mots ou expressions lexicales plutôt que d'autres, selon qu'il est question, du point de vue des auteurs, de la pratique <<avant >> ou de la pratique au début des années 80. Concrètement l'analyse s'effectuera par la comparaison du lexique, de sa distribution suivant les critères empiriques composant les champs sémantiques <<avant>> et au début des années 80 i.e le <<maintenant>> des auteurs, afin de dégager, si mon hypothèse s'avère vérifiée, une même définition de la transformation de la pratique sociologique et ainsi définir, empiriquement, l'objet d'étude que je me propose d'expliquer à l'aide du concept d'altérité.

Parlant du sens intralinguistique pour qualifier l'usage des mots, G.G.Granger écrit (1968 p.131)

<<L'élaboration d'une technique d'objectivation des champs sémantiques est difficile, mais indispensable; faute de quoi l'analyse dite conceptuelle glissera vers l'arbitraire. Une tentative intéressante a été faite à cet égard au moyen d'une analyse factorielle des couplages de variables à partir du tableau donnant les fréquences de couplages dans un corpus, on extrait un ou plusieurs facteurs qui font apparaître des concentrations et des dispersions selon un ou plusieurs axes suggérant une structuration de nuage de mots du corpus>>.

On reconnaîtra, à travers cette affirmation, des éléments précieux pour notre projet d'une structuration du lexique et de son analyse distributionnelle. Pour rendre compte de l'organisation lexicale commune à l'ensemble des auteurs dans leurs réflexions sur la transformation de la pratique sociologique au début des années 80, je me reporte au tableau précédent (tableau 8 p.87) en retenant les invariants empiriques illustrés par les cases où tous les auteurs sont présents. Dans un deuxième temps, je reconstitue le lexique au fondement des invariants relevés au sein des champs sémantiques tout en le catégorisant suivant qu'il est attaché à la période avant ou pendant le début des années 80. Il s'agit ainsi d'élaborer des couples lexicaux composés des mots utilisés par les auteurs pour parler d'un aspect de la réalité de la pratique avant ou au début

des années 80 défini par les critères empiriques au fondement des champs sémantiques. Les exemples qui suivent, veulent rendre compte, le mieux possible, du contexte linguistique dans lequel les mots ou les expressions apparaissent dans le corpus. Ces mots ou expressions lexicales sont présentés entre parenthèses dans leur énoncé ou un ensemble d'énoncés d'origine.

Suivant notre tableau 8 (p.87), le lexique retenu pour le champ sémantique <<transformation du travail de production du sens sociologique>> sera celui attaché à <<l'engagement politique avant début des années 80>> et à <<l'engagement politique après le début des années 80>>.

Pour le champ sémantique <<transformation des conditions immédiates au travail de production du sens sociologique>>, c'est le lexique lié à <<l'institutionnalisation au début des années 80, i.e le maintenant des auteurs>> qui sera retenu.

<<Les transformations des conditions social-économiques>> seront, pour leur part, présentées à travers le lexique associé aux <<conditions idéologiques et politiques du début des années 80>> et celui relatif aux <<conditions économiques du début des années 80>>.

3.1 La transformation du travail intellectuel: ou la transformation de l'engagement

E. Alsène; l'opposition <<l'impact>> vs <<vide>>

L'engagement intellectuel avant le début des années 80

<<Quand on regarde - [l'impact] - qu'a eu au Québec aussi, au-delà de ses imperfections, un ouvrage comme L'âge de l'autogestion (publié en France par Pierre Rosanvallon en 1976) [...]>> p.18

L'engagement intellectuel au début des années 80

<<Face à ce <<changement>> sociétal qui pour plusieurs n'en est pas un puisque l'on a affaire à la toujours même société capitaliste, que font, ou plutôt, que disent les intellectuel-le-s québécois-e-s favorables à un véritable changement de société?(...) Apparemment et grosso modo, c'est une espèce de - [vide] - intellectuel qui règne à ce propos au Québec>> p.p.13-14

G.Bourgeault; l'opposition <<audace>> vs <<réduction au silence>>

L'engagement intellectuel avant le début des années 80

<<[...] jusqu'aux livres - [audaces]- de Borduas et de ses amis criant leur Refus global et annoçant dans les années 1940 les mutations des années 1960.>> p.27

L'engagement intellectuel au début des années 80

<<Est-il exact, comme on l'entend dire et redire depuis quelque

temps, qu'il n'y ait plus de débats? Assistons-nous, à travers tant de bavardages, nouvelle trahison des clercs, à une - [réduction au silence?]->> p.p.23-24

G.Gagnon; l'opposition <<renouvellement de la culture et de la politique>> vs. <<céder une place que nous avons encore mal investie>>

L'engagement intellectuel avant le début des années 80

<<De Cité libre à Possibles

[...] Parti pris contribua de façon exemplaire au -[renouvellement de la culture et de la politique.]>> p.60

L'engagement intellectuel au début des années 80

<<Sommes-nous encore assez nombreux à rêver de souveraineté et d'autogestion ou devrions-nous bientôt, comme Cité libre et Parti pris, -[céder une place que nous avons encore bien mal investie?] ->> p.64

J.Godbout; l'opposition <<interpellés>> vs <<s'effondrent>>

L'engagement intellectuel avant le début des années 80

<<Des débats importants les mettaient en opposition les uns aux autres. Ils - (les intellectuels) - étaient - [interpellés] -, comme on dirait aujourd'hui. Leur vie et leur combat étaient sans rupture avec la vie et les combats du reste de la société : les batailles nationale, syndicale, sociale.>> p.95

L'engagement intellectuel au début des années 80

<<Les nouveaux dogmes, que les intellectuels professionnels et progressistes (IPP) avaient patiemment édifié depuis vingt ans , - [s'effondrent] - une autre fois.>>p.98

Avec les quelques exemples présentés ci-haut et en nous reportant au principe d'équivalence de Z.Harris (deux éléments sont dits équivalents s'ils se rencontrent dans des environnement identiques) (C.f. A Rey 1976 p.p. 241-243) on peut se rendre compte d'un phénomène observé dans l'ensemble du corpus; à savoir que, selon la logique sociale mise en lumière plus avant, on note que l'ensemble du lexique renvoyant aux divers critères empiriques s'organise d'une manière antinomique. A ce moment-ci, il faut cependant noter que les invariants <<engagement intellectuel>> et <<conditions idéologiques et politiques>> sont les seuls éléments où nous pouvons vraiment observer ce phénomène puisqu'il s'agit des seuls critères empiriques qui sont abordés par l'ensemble des auteurs à la fois pour la période <<avant le début des années 80 >> et la période <<du début des années 80>>. En ce qui concerne les autres invariants retenus au cours de la démarche <<l'institutionnalisation>>, <<les conditions matérielles et

économiques>> et << les conditions idéologiques et politiques>> lesquels se rapportent tous à la situation du début des années 80, ceux-ci seront tout de même retenus, pour les fins de comparaison du lexique utilisé par les auteurs à propos de différents critères afférents à la (ou aux) période(s) <<d'avant le début des années 80>>. Cet écart au fait que je me proposais de ne me servir, pour les fins de l'analyse de l'organisation lexico-sémantique, que des invariants, c'est-à-dire des critères utilisés par tous les auteurs, n'est justifiable qu'à l'égard d'une hypothèse née de l'observation de l'organisation lexicale. Celle-ci concerne le langage dans sa dimension d'embrayeur sur l'expérience vécue. Plus précisément, elle renvoie aux modes d'énonciation (niveau d'observation où se situe l'hypothèse d'analyse voulant que l'on retrouve, dans le corpus, des modes d'énonciation identiques selon que les auteurs parlent de la collectivité intellectuelle d'avant ou de celle pendant le début des années 80). Mais plus explicitement encore, cette hypothèse veut que l'ensemble des auteurs parle de la transformation de la pratique (le référent) d'une manière positive lorsqu'il s'agit de la pratique <<avant le début des années 80>> et d'une manière négative lorsqu'il s'agit de la pratique <<au début des années 80>>. Reste toutefois, pour pouvoir confronter cette hypothèse à une observation empirique, à terminer l'analyse de l'organisation du lexique entreprise ici.

3.2 La transformation des conditions immédiates à la pratique: ou la transformation de l'institutionnalisation

G.Bourgeault

L'institutionnalisation au début des années 80: <<mesquinerie>>

<<[...] Je me contenterai d'évoquer la -[mesquinerie]- qui marque les rapports interpersonnels et interinstitutionnels dans le milieu universitaire québécois, celui que je connais [...]>> p.28

L'auteur n'aborde pas la question de l'institutionnalisation de la pratique avant le début des années 80. Il n'est donc pas possible d'établir, dans ce cas, des couples lexicaux. Si j'ai retenu le mot entre parenthèse c'est justement pour vérifier l'ensemble de l'orientation du lexique dans le corpus suivant l'organisation antinomique mise à jour dans ce qui précède.

Il en va de même pour le texte de G.Gagnon.

L'institutionnalisation au début des années 80:

<<-[Hydroquébecisation de l'Université de Montréal] -.>> p.68

E.Alsène l'opposition <<se tailler un poste>> vs <<se dénicher un poste>>

L'institutionnalisation avant le début des années 80

<<Mais la création d'institutions décentralisées de récupération des initiatives de base (centres locaux de service communautaires, bureaux de l'aide juridique, de la régie du logement, etc.) a également beaucoup contribué à aspirer nombre d'intellectuel-le-s organiques. Quant à celles et ceux qui n'avaient pas la chance d'être parmi les élu-e-s, elles et ils pouvaient toujours - [se tailler des postes] - de permanent-e-s dans les groupes communautaires assez subventionnés (groupes de ressources techniques en habitation coopératives, radios communautaires, garderies, etc.) en attendant de faire un jour le saut>>.p.p.15-16

L'institutionnalisation au début des années 80

<<Mais d'autre part, ce n'est pas de silence qu'il faut <<parler >>, mais d'a-plat-ventrisme lorsqu'ils - elles veulent avoir la <<chance>> de -[dénicher un poste]- propice à la réflexion intellectuelle>> p.20

J.Godbout l'opposition <<retrouvé à l'université>> vs <<tendances corporatistes>>

L'institutionnalisation avant le début des années 80

<<Une fraction importante des intellectuels de cette seconde génération s'est -[retrouvée à l'université] ->> p.96

L'institutionnalisation au début des années 80

<<[...] les syndicats ont toujours raison (la revue qui a osé la première dénoncer les - [tendances corporatistes]- des syndicats - Le Temps fou - était formée d'intellectuels non patentés...) ; il n'est pas facile d'avouer tout simplement que la CSD est une centrale syndicale.>> p.100

3.3 La transformation des conditions social-historiques: ou les transformations des conditions idéologiques et politiques; et des conditions économiques et matérielles

- La transformation des conditions idéologiques et politiques

E.Alsène l'opposition <<social-démocratie>> vs <<néo-conservatisme>>

- Les conditions idéologiques et politiques avant le début des années 80

<<[...] cette génération appuyant à 100% la - [social-démocratie] - si providentielle quant à son intégration économique>>p.16

Les conditions idéologiques et politiques au début des années 80

<<[...] l'espace idéologique et politique est abandonné à la vague -

[néo-conservatrice] ->> p.15

G.Bourgeault l'opposition <<effervescence des années 60>> vs <<néo-conservatisme>>

- Les conditions idéologiques et politiques avant le début des années 80

<<[...] une élite intellectuelle a animé des débats qui sont allés progressivement s'élargissant jusqu'à -[l'effervescence des années 60]- et des années 70 Cité Libre, Liberté, la Revue socialiste ont tour à tour été des lieux importants et des instrument des débats au cours de ce <<dégel>> québécois qualifié plus tard de révolution tranquille.>> p.25

- Les conditions idéologiques et politiques au début des années 80

<<[...] les résurgences d'un - [néo-conservatisme] ->>p.p.25-26

G.Gagnon l'opposition <<maturité collective>> vs <<décantation de nos utopies>>

- Les conditions idéologiques et politiques avant le début des années 80

<<Cette révolution culturelle accomplie, nous avons pu nous nouer de façon volontaire et réfléchie de nouvelles solidarités autour du couple, du travail, de l'école, du village, du quartier et surtout amorcer ce grand mouvement qui faillit nous faire accéder à la - [maturité collective] ->>.p.66

Les conditions idéologiques et politiques au début des années 80

<<[...] elle [la revue Possibles] dut participer par la suite à la lente [décantation de nos utopies] {...}>> p. 59

J.Godbout l'opposition <<détenait le monopole>> vs <<sans croire qu'ils détiennent le monopole de la vérité>>

- Les conditions idéologiques et politiques avant le début des années 80

<<Contrairement à ce qu'affirme Lise Bissonnette (Le Devoir ,10,décembre 1985), l'erreur du parti Québécois n'a pas été d'avoir une doctrine , de défendre des valeurs; mais de penser qu'il en - [détenait le monopole] -, qu'il valait mieux abandonner la doctrine plutôt qu'abandonner le Québec aux <<autres>> que le P.Q. était donc le seul à pouvoir faire le bien du Québec.>>p.p. 101-102

- Les conditions idéologiques et politiques au début des années 80

<<Les intellectuels peuvent et doivent contribuer à cette libération; mais modestement, c'est-à-dire sans croire qu'ils sont les seules têtes de la société, que seuls ceux qui écrivent leur pensée...pensent; - [sans croire qu'ils détiennent le monopole de la

vérité] - , de la << capacité de changement.>> de la société.>>p.101

- La transformation des conditions économiques et matérielles

E.Alsène: l'opposition <<intégration socio-économique>> vs <<situation matérielle (...) précaire>>

- Les conditions économiques et matérielles avant le début des années 80

<<[...] cette génération appuyant à 100% la social-démocratie si providentielle quant à son -[intégration socio-économique.]>>p.16

- Les conditions économiques et matérielles au début des années 80

<<On doit cependant noter - au risque cette fois d'alimenter celles et ceux qui vivent du fossé des générations - que les jeunes intellectuel-l-e-s sont assez peu responsables de ce qui leur arrive. D'une part, leur - [situation matérielle est de plus en plus précaire] ->> p.19

Les trois extraits présentés dans ce qui suit le sont à titre d'exemples de l'orientation sémantique des unités lexicales dans leur rapport à la conjoncture du début des années 80. En effet, là encore, dans la mesure où G.Bourgeault, G.Gagnon et J.Godbout n'abordent le critère empirique <<conditions matérielles et économiques>> qu'à l'égard de la période du début des années 80, il est évidemment impossible de constituer des couples lexicaux.

- Les conditions matérielles et économiques au début des années 80

G.Bourgeault: <<récession, crise économique>>

<<Pour eux, l'ordre économique actuel, par delà d'inévitables-[récessions et certaines crises (...)]-. Les tenants et promoteurs de cette thèse (...) décèlent partout, depuis le début de -[la crise (économique)]- toujours actuelle et en dépit de ses ravages>>.p.32

G.Gagnon: <<productivisme, rentabilité, internationalisme, exportation>>

<<-[Productivisme, rentabilité, internationalisme, exportation] - sont aussi devenus les mots-clés de ceux qui administrent la maigre part de nos impôts consacrée aux créateurs culturels.>> p.68.

J.Godbout: <<inquiétude économique>>

<<Au Québec, cette -[inquiétude économique]->> Godbout pp.98-99

3.4 La structure lexico-sémantique du corpus défini comme discours sur la pratique dans son rapport aux conditions de production du discours

L'ensemble des lectures superposées du corpus permet, me semble-t-il, de saisir en quoi consiste, du point de vue des auteurs intellectuels, la définition empirique de la transformation de la pratique sociologique au début des années 80.

Le découpage selon les trois champs sémantiques (axe paradigmatique) et la distribution (axe syntagmatique) du lexique au fondement des critères par lesquels il ont été élaborés, n'épuise pas non plus la richesse du corpus, d'autres exemples de couplage de mots, peut être même plus pertinents, auraient été sans doute possibles. On y reconnaît cependant une organisation antinomique du lexique. L'utilisation du lexique pour parler des mêmes champs sémantiques ou, pour être plus précis, des même critères empiriques composant ces derniers, n'est pas la même suivant qu'il est question de la pratique avant ou de la pratique au début des années 80. Cette organisation sémantique et cognitive relève d'un embrayage du langage sur la transformation de la réalité sociale. Cette organisation met en lumière un aspect de la conception qu'ont les auteurs de la transformation de la pratique sociologique au début des années 80. Cette organisation, enfin, vient donc confirmer notre hypothèse sous-jacente à la constitution empirique de l'objet d'étude, laquelle veut que la distribution du lexique ne s'effectue pas d'une manière homogène selon que les auteurs parlent de la pratique avant ou de la pratique au début des années 80.

En clair, la construction des champs sémantiques suivant les critères empiriques associés à l'utilisation du lexique, de même que la constitution des invariants empiriques permettent de <<décrire>>, du point de vue des auteurs intellectuels, le contenu de l'expérience de la transformation de la pratique sociologique, au Québec, au début des années 80. L'examen de l'organisation antinomique de ce lexique, la structuration similaire à l'ensemble des textes constituant le corpus, ou, si on préfère, l'observation d'une même organisation des syntagmes dans leurs rapports à l'expérience de la transformation sociale-historique, suivant la connaissance historique actualisée des auteurs des transformations qui avaient cours au sein de la société québécoise du début des années 80, permet de <<comprendre>> la conception empirique de la transformation de la pratique sociologique à ce moment donné de l'histoire du Québec.

Le choix des mots, ou ensemble de mots et leurs distributions au sein du corpus ne relève pas du hasard, ou d'une écriture individualisée, mais bien d'une

détermination sociale.²⁰ L'impossibilité de former certains couples d'unités lexicales selon le schème de récurrence associé à cette structuration, ou plus distinctivement l'absence significative de critères pour parler de la pratique avant le début des années 80, alors qu'ils sont présents dans les énoncés rattachés à la période du début des années 80, témoigne des transformations caractéristiques, non seulement de la pratique elle-même, mais aussi, plus généralement, de la transformation des valeurs dans la société québécoise du début des années 80. Le cas me semble particulièrement évident lorsqu'il s'agit des critères empiriques définis, respectivement, par les dimensions économiques et matérielles, et les dimensions idéologiques et politiques (j'y reviendrai).

Pour l'instant, j'aimerais insister sur les grandes orientations qui semblent se dégager à l'examen de nos données discursives, afin de rendre compte, dans la perspective d'une sémantique structurale non immanente et d'une manière stricte de l'objet d'étude dans sa réalité empirique. Certes, je ne surprends pas le lecteur en affirmant que, suivant l'examen de la dé-construction/re-construction du corpus, un symbolisme différent de la pratique apparaît avec la réalité sociale québécoise du début des années 80 et que les intellectuels étaient, alors, en train de redéfinir, de donner explicitement un nouveau sens à leur activité pratique. En observant, parallèlement à l'organisation antinomique du lexique des organisations synonymiques ou des <<synonymies locales>>, comme le disent Katz et Fodor (Mounin 1971 p.111), entre le lexique associé aux invariants dans chacun des champs sémantiques, il est possible de mettre en valeur des <<nuages de mots>> pour parler comme Granger (1968 p.120) selon que les unités lexicales renvoient justement à l'une ou l'autre des parties du discours et, ainsi, préciser la définition empirique de notre objet d'étude.

En reprenant nos exemples d'utilisation du lexique, on se rend bien compte que la définition des auteurs de l'engagement semble favoriser le travail intellectuel avant le début des années 80 <<impact, audace, renouvellement, interpellé>>, alors que c'est tout le contraire lorsqu'il s'agit de la définition de l'engagement au début des années 80 <<vide, réduction au silence, céder une place encore mal occupée, s'effondrer>>. La même remarque s'applique au second champ sémantique. La transformation des conditions immédiates définie par l'invariant empirique -institutionnalisation-. Si avant on se <<taillait un poste>> et que <<l'on se retrouv(ait) à l'Université>>, au début des années 80, c'est de <<mesquinerie>>, <<d'Hydroquébecisation de l'Université de Montréal>>, <<de se

²⁰ A propos des rapports entre le paradigme de compréhension phénoméno- logique et la structuration linguistique G.G.Granger (1968 p. 120), affirme <<On pourrait par exemple reformuler les types idéaux wéberiens en style structural, c'est-à-dire en introduisant leurs éléments seulement comme noeuds d'opposition et corrélation à la manière des entités d'un système phonologique>>

dénicher un poste>> et de <<tendance corporatiste>> dont il est question. Quant aux conditions sociale-historiques, la même observation est incontournable. La (ou les) période(s) qui précède(nt) le début des années 80 est (ou sont) présentée(s) par un lexique favorable à l'engagement intellectuel, tandis que la conjoncture du début des années 80 se distinguent par l'utilisation d'un lexique défavorable. Comme on l'a vu, le critère empirique -conditions idéologiques et politiques- procède, pour qualifier l'état de ces conditions sociales avant le début des années 80, des mots tels que <<social-démocratie, effervescence des années 60, maturité collective, détenir le monopole [du changement]>> tandis que ce sont des unités contraires <<néo-positivisme, décantations de nos utopies, sans croire détenir le monopole du changement>> qui sont utilisées pour parler de la conjoncture du début des années 80. Enfin, le peu de références aux conditions économiques et matérielles d'avant le début des années 80 <<intégration sociale et économique>> tranche avec la quantité et le sens du lexique associé à la conjoncture du début des années 80 <<marginalisation sociale, récession, crise économique, productivité, rentabilité internationalisme, inquiétude économique>>. Autrement dit, on observe que le rapport entre le lexique et le référent des discours définis comme discours sur la transformation de la pratique sociologique, elle-même définie comme pratique intellectuelle s'établit, pour la (ou les) période(s) d'avant le début des années 80, sous forme de <<conjonction>> alors que l'utilisation du lexique associé au début des années 80 découle d'un rapport de <<disjonction>> ²¹. En somme, s'il fallait récapituler la conception de la transformation de la pratique intellectuelle et les explications du sens qu'en amènent les auteurs en peu de mot, je dirais que l'expression <<remise en question>> semble résumer l'ensemble des pensées exprimées dans le corpus.

Or, ne l'oublions pas, en plus de la saisie empirique de l'objet d'étude, l'analyse qui précède se veut aussi une étape préparatoire à une tentative d'explication de ce même objet d'étude suivant la définition du corpus comme discours de l'altérité. L'observation empirique d'une structure oppositive caractéristique de la conception des auteurs est, dans notre conceptualisation, associée à la forme de l'altérité comme processus de connaissance lié aux transformations sociales-historiques. Notons que cette forme, cette logique binaire n'est pas nécessairement consciente et intentionnelle chez les auteurs et qu'elle peut être considérée, ainsi que l'indique G.Houle (1990), comme une logique sociale, comme une règle implicite, au sens d'une combinatoire saussurienne à l'expérience de la transformation de la pratique. Cette

²¹A propos des phénomènes de conjonction et de disjonction voir A.J.Greimas 1966 p.p.19-25

démonstration d'une organisation lexico-sémantique nous permet, me semble-t-il, d'ancrer plus solidement dans la réalité empirique, notre hypothèse d'analyse voulant que tous les auteurs parlent d'une même manière positive de la ou des période(s) qui précède(nt) le début des années 80 et qu'ils utilisent, d'une manière générale, les modes d'énonciations associés à la négation, en ce qui concerne le début des années 80. Cette typologie du discours, si elle s'avère fondée de ce point de vue, me permettra de saisir, non plus un sens structurant, mais un sens vécu à travers l'utilisation des modes d'énonciation dans un processus de communication et ainsi admettre le passage du conçu (la définition empirique de la transformation de la pratique) au vécu (les modes d'énonciations dans leur rapports aux contextes, aux conditions social-historiques). Passage qui permettra, éventuellement, l'élaboration d'une explication sociologique dans les termes d'une transformation de la place de la collectivité intellectuelle dans le cadre des changements des rapports sociaux au Québec au début des années 80.

4. L'analyse du processus d'énonciation de la transformation de la pratique sociologique

Au-delà de la description et de la compréhension empirique de l'objet d'étude, les invariants empiriques construits lors du travail précédent sur le corpus défini comme discours sur la transformation de la pratique, mettent en relief des éléments de description du contenu de la transformation de la collectivité intellectuelle. Chacun des auteurs, dans leur interprétation commune de l'expérience de la transformation de pratique, participe en même temps à la définition de l'altérité de la collectivité et ce dans la mesure où, évidemment, la pratique et plus précisément l'engagement, définit la composante objective de l'identité intellectuelle. On retrouve ainsi l'idée d'une appropriation individuelle d'une réalité vécue par la collectivité qui, dès lors, expose empiriquement la connaissance comme processus social.

L'organisation du lexique, sa répartition dans le corpus permet aussi, si on se place dans la perspective d'une définition du corpus comme discours de l'altérité, d'apercevoir la forme des propos des auteurs dans leurs rapports aux transformations des conditions sociales-historiques comme étant la forme même du processus de l'altérité ainsi que je l'ai présenté au premier chapitre. Logique donc sociale, puisqu'il s'agit de celle dont procèdent l'ensemble des auteurs, mais qui, ai-je dit aussi, peut-être considérée comme celle-là même du sens commun et de la re-construction de la société tant l'actualisation temporelle se détermine

par rapport à la réalité sociale immédiate, centre de l'énonciation et source du temps, du maintenant de l'actuel, bref de l'insertion du discours dans la société et plus généralement dans le monde (voir annexe 1). Cette insertion fait appel à des rythmes collectifs, des déterminations cognitives du vécu, et non aux formes arbitraires du calendrier ²².

Évidemment, en passant maintenant à la seconde grande étape de notre stratégie, laquelle soulignons-le brièvement, veut que l'on considère le corpus du point de vue le définissant strictement comme discours de l'altérité, c'est de l'expressivité d'une collectivité qu'il sera question ici. Dans l'analyse précédente nous avons interrogé le corpus uniquement au niveau de l'énoncé i.e au niveau du dire et du structurant, ou comme le dit L.Courdesses (1971 p.23-24) au niveau du texte réalisé. Avec la suite de notre démarche, nous nous plaçons au niveau de l'énonciation, c'est-à-dire au niveau du facteur référentiel, au rapport que les auteurs entretiennent avec le référent, c'est-à-dire, comme l'entend Austin, au niveau de l'acte d'expression "locutionary act" (A.Rey 1976 p.p.179-181) et de la transmission du sens que je nomme <<vécu>> par opposition au <<conçu>> que nous dévoile l'analyse structurale. C'est donc dire que je m'intéresser ici à la stratégie du langage et non à la structure formelle de la langue, au sujet agissant et s'appropriant la langue par l'acte d'expression et de transmission du sens et non plus au sujet soumis aux organisations linguistiques qui imposent leurs lois (C.f Dubois in A.Rey 1976 p.171). Mais, soulignons-le, il ne sera pas moins question de la pratique intellectuelle et des constructions que nous avons effectué auparavant sur le corpus. Il faut cependant insister sur le fait que l'hypothèse présentée plus haut est relative, non plus à la conception que le sujet collectif se donne de la transformation de la pratique, mais à la transformation du rapport vécu à l'égard de la définition de la pratique suivant les transformations du contexte social-historique, ce qui fait intervenir la propriété d'embrayage reconnue au langage naturel. Si cette hypothèse s'avère fondée, si effectivement j'observe, avec l'analyse de l'énonciation le passage d'actes locutionnaires essentiellement affirmatifs à des modes négatifs, je serai ainsi en mesure de saisir la transformation de ce rapport vécu à la pratique, mais aussi et surtout il me sera donné de comprendre la forme du processus sociologique par lequel la collectivité est en train de se faire autre.

Ce qui, par la suite, rendra possible l'accomplissement d'une description des contenus de l'altérité suivant notre construction conceptuelle (elle-même issue des observations du corpus) soit: la transformation du soi ou si on préfère du <<nous>>, des rapports aux autres groupes sociaux et à la réalité sociale

²²Voir P.Grell (1986 pp.15-16), voir aussi Pinto et Grawitz (1967 pp.238-241)

au monde. Le tableau 8, que l'on retrouve à la page 87 de la partie précédente, me servira de référence première pour analyser les modes d'énonciation selon les critères empiriques qui ont été utilisés pour construire les champs sémantiques. Plus simplement dit, je passe donc ici à un autre type de lecture du corpus qui consiste, justement, à reprendre l'organisation binaire résultant de notre découpage (axe syntagmatique) pour analyser les modes d'énonciation des parties des discours déjà constituées. Mais, disons d'abord que concrètement, l'examen de l'énonciation peut englober plusieurs phénomènes morpho-syntaxiques révélateurs de l'attitude, du rapport qu'établit le sujet à l'objet, comme on l'a vu avec l'exemple du discours scientifique et l'utilisation des pronoms personnels <<je>> et <<nous>> comme indice de masquage de la personne réelle du scientifique. Dans les cas qui nous intéressent présentement, l'emploi de l'affirmation et de la négation, nous dit Benveniste (1970) (voir A.Rey 1976 p.176), réfère plus généralement à l'assertion comme catégorie de l'énonciation.

<<Dans son tout syntaxique comme dans son intonation, l'assertion vise à communiquer une certitude, elle est manifestation la plus commune de la présence du locuteur dans l'énonciation, elle a même des instruments spécifiques qui l'expriment ou impliquent les mots oui et non assertant positivement ou négativement une proposition. La négation comme opération logique est indépendante de l'énonciation, elle a sa forme propre qui est <<ne-pas>>. Mais la particule assertive <<non>> substitut d'une proposition se classe comme la particule oui, dont elle partage le statut dans la forme qui relèvent de l'énonciation.>>

Plusieurs procédés participent aux mécanismes des assertions positives ou négatives. On pense par exemple à l'emploi des modes des verbes, aux adverbes comme <<certainement>>, <<sans doute>> ou de <<guère>>, <<jamais>>, <<rien>> aux verbes d'état renvoyant au sujet et ou au prédicat, à l'encadrement des verbes, aux modalités formelles de l'appréhension <<peut-être>> qui en plus d'indiquer l'incertitude est aussi refus d'affirmation ou d'assertion.

4.1 L'examen de l'énonciation de la pratique avant le début des années 80

Pour ne pas allonger indûment le mémoire, je ne présente pas les détails d'une analyse strictement linguistique des mécanismes de l'énonciation i.e les procédés linguistiques spécifiques aux opérations référentielles que l'on retrouve dans chacun des extraits qui font figures d'exemples.²³ Tout simplement

²³A propos des divers procédés, opérations et figures rhétoriques qui, comme les métaplasmes (qui concerne les mots, les traits distinctifs) ou les métataxes (qui ont pour objet les syntagmes, les phrases), décrivent tant au niveau des codes grammaticaux de l'expression ou de la logique référentielle du contenu,

j'orienterai la lecture de ces extraits en insistant, d'une manière générale, sur leur mode d'énonciation des invariants selon les trois champs sémantiques déjà construits.

A- Le travail de production du sens sociologique avant le début des années 80

Ainsi qu'on peut le constater avec les extraits qui suivent concernant la production du discours intellectuel, c'est d'une manière positive, laquelle est associée à conjonction entre deux éléments i.e entre <<l'engagement>> (invariant empiriques de ce champ sémantique) vs son état <<avant>> que tous les auteurs fondent et ou expliquent l'engagement socio-politique avant le début des années 80.

E. Alsène,

<<Quand on regarde l'impact qu'a eu au Québec aussi, au-delà de ses imperfections, un ouvrage comme L'âge de l'autogestion (publié en France par Pierre Rosanvallon en 1976)>> p.18

G. Bourgeault,

<<Dans ce que l'on appelle parfois le <<siècle d'obscurantisme>> qui va de 1840 à 1940, un regard plus <<pointu>> et plus critique aura tôt fait de découvrir les étonnantes continuités d'une pensée qui refuse de mourir et qui relance constamment de nouveaux débats: chez les Rouges des années 1840 et 1850 dans le journal l'Avenir et grâce aux activités de l'institut canadien; chez les réformateurs sociaux des années 1860 et 1870 avec Médéric Lanctot et son journal l'Indépendance, puis avec les militants - penseurs d'un mouvement syndical en voie de se constituer ... jusqu'aux libres audaces de Borduas et de ses amis criant leur Refus global et annonçant dans les années 1940 les mutations des années 1960.>>p.27

G. Gagnon,

<<Deux revues d'ici marquèrent plus profondément leur époque. Dans un excellent volume trop peu cité (Ruptures et constantes, Hurtubise HMH, 1977), André-J. Bélanger montre comment << L'émergence de l'homme abstrait>> prônée par Cité Libre suscita par réaction au début des années soixante << la recherche d'un collectif >> par laquelle Parti pris contribua de façon exemplaire au renouvellement de la culture et de la politique.>>p.60

J. Godbout

<<Évalué à l'aune de leur importance sur la place publique, la décennie 1960 a été la grande époque des intellectuels Québécois

des éléments d'énonciation, voir Groupe U, [1979] et plus particulièrement les pages 29 à 90

de l'histoire récente. De Cité libre au Nègres blancs d'Amérique, en passant par Parti Pris, les intellectuels étaient lus, écoutés, demandés, discutés sur la place publique, notamment par les jeunes. Ils exerçaient une influence politique considérable. Des débats importants les mettaient en opposition les uns aux autres. Ils étaient interpellés, comme on dirait aujourd'hui. Leur vie et leur combat étaient sans rupture avec la vie et les combats du reste de la société: les batailles nationale, syndicale, sociale.>> p.p.94-95

Bien entendu, il s'agit là que de quelques exemples pour illustrer l'observation générale voulant que dans leur ensemble les auteurs démontrent tous une attitude positive à l'égard de ce qu'était <<l'engagement socio-politique>> <<avant le début des années 80>>

B- Le contexte immédiat à la pratique avant le début des années 80

Seulement deux auteurs sur quatre parlent explicitement de l'institutionnalisation de la pratique avant le début des années 80, E. Alsène et J. Godbout. Un retour sur l'hypothèse s'avère dès lors nécessaire. Cette dernière a-t-elle été avancée trop rapidement dans le cadre de notre démarche? En effet il semble difficile de présumer d'une similitude des modes d'énonciation pour ce champs, puisque la distribution des invariants n'est pas partagée également dans les deux périodes, ou parties des textes correspondant (voir tableau 8 p.87). Est-ce à dire que je dois abandonner, d'une manière définitive, cette hypothèse spécifique et du même coup conclure que, faute de pouvoir confirmer cette dernière, je ne peux que me restreindre ici à l'identification empirique de l'objet d'étude sans pouvoir l'expliquer, comme je l'espérais, à l'aide du concept d'altérité? Je ne le crois pas. Disons d'abord que l'absence d'énoncés pour une période donnée ne veut pas dire nécessairement absence totale de références à cette période dans le texte. Comme je l'ai dit, le découpage a procédé suivant l'objet premier de l'énoncé, dès lors il se peut très bien que l'on puisse retrouver une ou des référence(s) d'abord jugée(s) manquante(s) du point de vue de ce découpage, insérée(s) dans des énoncés, des assertions ayant un autre objet. L'examen du tableau 4 (p.79) nous démontre qu'il n'existe pas de tels énoncés pour ce qui nous préoccupe. Ajoutons cependant que l'utilisation de la forme négative que j'espère observer, dans les propos sur l'institutionnalisation au début des années 80, implique nécessairement, d'une manière implicite ou explicite l'affirmation de son contraire. Autrement dit, ainsi que le souligne L. Courdresses (1971 p.26) <<Un énoncé négatif implique toujours un rapport dialectique avec un énoncé inverse exprimé ou non>>. Aussi, en partant de ce principe, il me restera à vérifier, pour les cas spécifiques dont il est question ici, cette dimension avec la présence d'énonciations négatives sur la pratique au début des années 80, la

pratique <<maintenant>> du point de vue des auteurs, pour justifier l'absence d'énonciation chez les deux auteurs et palier à cette absence pour les fins de l'analyse. Reste pour l'instant, à présenter des énoncés susceptibles de traduire l'attitude de chacun des auteurs à l'égard de la pratique avant le début des années 80.

E. Alsène

<<Mais la création d'institutions décentralisées de récupération des initiatives de base (centres locaux de service communautaires, bureaux de l'aide juridique, de la régie du logement, etc.) a également beaucoup contribué à aspirer nombre d'intellectuel-le-s organiques. Quant à celles et ceux qui n'avaient pas la chance d'être parmi les élu-e-s, elles et ils pouvaient toujours se tailler des postes de permanent-e-s dans les groupes communautaires assez subventionnés (groupes de ressources techniques en habitation, coopératives, radios communautaires, garderies, etc.) en attendant de faire un jour le saut.>> p.p. 15-16

J. Godbout

<<Une fraction importante des intellectuels de cette seconde génération s'est retrouvée à l'université. Ils ont développé un vocabulaire, des sigles, un jargon que seuls les initiés peuvent comprendre. Ils ont beaucoup publié. Mais à la différence de la génération précédente, leur production s'adresse aux universitaires seulement, dans le meilleur des cas.>> p.96

Assurément, c'est d'une manière positive que ces auteurs parlent de l'institutionnalisation. Il définissent un contexte favorisant le travail intellectuel.

C- Les conditions social-historiques

Mais comment, justement, parlent-on des invariants reconnus dans le champ sémantique définissant les conditions sociales-historiques d'avant le début des années 80? En clair, comment parle-t-on du contexte idéologique et politique relatif à cette ou ces période(s)? Comment parle-t-on des conditions économiques et matérielles? Avec les extraits suivant, on s'en doute, on peut se rendre compte que, justement, tous les auteurs parlent de ces critères empiriques d'une manière positive. En d'autres termes, tous établissent du point de vue actualisé du début des années 80, là encore, un rapport positif, une conjonction entre ces éléments vs la ou les périodes d'avant le début des années 80.

L'invariant <<conditions idéologiques et politiques>> avant le début des années 80

E. Alsène

<<On aura reconnu principalement les tenant-e-s de l'extrême gauche, dont on évalue qu'elle comptait quand même environ

10,000 membres et sympathisant-e-s au Québec aux plus belles heures des années soixante-dix, et dont les plus importants regroupements se sont dissous au début des années quatre-vingt.
>> p.17

G.Bourgeault

<<[...] Plus près de nous, de 1940 à 1980, c'est-à-dire depuis le scandale du Refus global et les premiers débats politiques amorcés sous Duplessis par le Bloc populaire jusqu'à la campagne référendaire du Parti québécois et jusqu'à la victoire du NON, une élite intellectuelle a animé des débats qui sont allés progressivement s'élargissant jusqu'à l'effervescence des années 60 et des années 70 Cité Libre, Liberté, la Revue socialiste ont tour à tour été des lieux importants et des instrument des débats au cours de ce <<dégel>> québécois qualifié plus tard de révolution tranquille.>>
p.25

G.Gagnon

<<Nous avons découvert avec Cité libre la solitude heureuse de l'homme et de la femme affranchis des carcans religieux, familiaux et politiques qui nous empêchaient de vivre et de penser pleinement. Cette révolution culturelle accomplie, nous avons pu nouer de façon volontaire et réfléchi de nouvelles solidarités autour du couple, du travail, de l'école, du village, du quartier et surtout amorcer ce grand mouvement qui faillit nous faire accéder à la maturité collective>>.p.66

J.Godbout

<<Évalué à l'aune de leur importance sur la place publique, la décennie 1960 a été la grande époque des intellectuels québécois de l'histoire récente[...] Ils exerçaient une influence politique considérable.>>p.p.94-95

- L'invariant <<Conditions matérielles et économiques>> avant le début des années 80

L'observation du tableau 8 (p.87) indique, contrairement à ce qui se passe pour la période du début des années 80 où tous les auteurs abordent les conditions économiques et matérielles, que seul un auteur, E.Alsène, parle de ces conditions pour la période précédant le début des années 80. Toutefois, le même tableau indique que ce critère est aussi utilisé dans d'autres champs sémantiques. En effet, on a remarqué que J.Godbout réfléchit sur les conditions matérielles et économiques d'avant le début des années 80 dans ses propos sur le contexte immédiat. En somme, deux auteurs sur quatre réfléchissent sur cette dimension de la pratique d'avant le début des années 80. Je me rapporte donc, encore ici, à l'argumentation concernant l'emploi probable de l'assertion négative, pour parler des conditions économiques et matérielles au début des années 80, pour répondre de cette absence de données.

E.Alsène

<<L'accession au pouvoir du Parti québécois a constitué à ce chapitre le bouquet final pour cette génération appuyant à 100% la social-démocratie si providentielle quant à son intégration socio-économique.>> Alsène p. 16

J.Godbout

<<Dans les faits, aucun gouvernement au Québec n'a écrit autant de livres verts ou bleus, oranges ou blancs, pour énoncer autant de politiques dans le domaine les plus divers de la vie collective, que celui du parti québécois; et ce grâce à la collaboration des intellectuels dans le gouvernement lui-même, dans le parti, dans la fonction publique, dans les universités. >> p. 26

Attitude, (faut-il insister?) encore là, on ne peut plus positive!

4.2- L'examen de l'énonciation de la pratique sociologique au début des années 80

Que se passe-t-il au début des années 80? Comment parle-t-on des invariants, de l'engagement, de l'institutionnalisation, des conditions idéologiques et politiques, des conditions économiques et matérielles? Comment la signification se transforme-t-elle avec le nouveau contexte social-historique? Les auteurs procèdent-ils tous d'une même attitude et d'un même type d'assertion? Comme le lecteur s'en doute bien, le rapport qu'établissent les auteurs à leur pratique et à la société est complètement métamorphosé.

A- Le travail de production du sens sociologique au début des années 80

E.Alsène

<<Face à ce <<changement>> sociétal qui pour plusieurs n'en est pas un puisque l'on a affaire à la toujours même société capitaliste, que font, ou plutôt, que disent les intellectuel-le-s québécois-e-s favorables à un véritable changement de société? Par exemple, alors que l'on entre dans une ère post-industrielle marquée par la rareté de l'emploi, le vieillissement de la population, le déficit des systèmes de sécurité sociale, etc. quelles perspectives offrent les intellectuel-le-s d'ici pour s'opposer à des mesures réactionnaires comme le ticket modérateur, le revenu minimum garanti (tel que conçu) et autres programmes du même acabit? Et, plus généralement, quels discours tiennent-ils et elles pour participer au dépassement du dualisme social que ces mesures, parmi d'autres, vont approfondir si elles sont adoptées? Apparemment et grosso modo, c'est une espèce de vide intellectuel qui règne à ce propos au Québec.>> p.p. 13-14

G.Bourgeault

<<Est-il exact, comme on l'entend dire et redire depuis quelque temps, qu'il n'y ait plus de débats? Assistons-nous, à travers tant de bavardages, nouvelle trahison des clercs, à une réduction au silence? Ou serait-ce plutôt, avec le regard qui s'obscurcit, l'oreille

qui perd de sa finesse et de sa capacité de perception, de sorte que le bouillonnement des nouvelles aventures intellectuelles n'est plus senti ni surtout ressenti comme une invitation à s'y engager?>> p.p.23-24

G.Gagnon

<<Des subventions du Québec et du Canada nous évitent le déficit. <<Possibles>> est graphiquement plus belle, l'art et la littérature y ont pris plus de place, les textes y sont plus courts, moins lourds et mieux rédigés. Sans doute pourrions-nous continuer encore dix ans sur cette lancée? p.59

<<Sommes-nous encore assez nombreux à rêver de souveraineté et d'autogestion ou devrions-nous bientôt, comme Cité libre et Parti pris, céder une place que nous avons encore bien mal investie?>> p.64

J.Godbout

<<Les nouveaux dogmes, que les intellectuels professionnels et progressistes (IPP) avaient patiemment édifiés (sic) depuis vingt ans, s'effondrent une autre fois. Au point où on arrive parfois à ne plus reconnaître ce qui est à gauche de ce qui est à droite ; ce qui, de toute évidence, a de quoi donner le vertige à tout IPP >>p.99

Le lecteur aura sans doute remarqué que dans les extraits des textes de G. Bourgeault et G.Gagnon, ce sont des formes interrogatives que l'on retrouve à l'égard de l'objet <<engagement socio-politique>> au début des années 80. Sur ce, reportons-nous, une fois encore, aux propos de L.Courdesses (1971 p.27). Comme cette dernière l'affirme, l'utilisation de la forme interrogative est généralement tenue de prendre son sens dans le contexte linguistique où elle se situe, elle relèvera du doute et dès lors d'une forme de non-affirmation donc de négation si elle se situe dans le contexte général d'une disjonction entre les éléments, ce qui semble être le cas pour les deux textes dont il est question ici. Par conséquent, si on considère que tous les auteurs ne parlent pas d'une manière positive (conjonctive) de l'engagement au début des années 80, on peut du même coup, affirmer, qu'ils partagent donc une même attitude ou assertion négative (disjonctive) à cet égard.

L'engagement, je l'ai dit à maintes reprises, représente la variable ou l'élément objectif par lequel les individus s'identifient à la collectivité intellectuelle et qui assure la pérennité de cette dernière. Or, compte tenu de ce qui précède assistons-nous au début des années 80 à la mort de la collectivité intellectuelle ainsi définie? Nous y reviendrons. Pour l'instant je complète l'examen des actes locutionnaires ou si on préfère des modes d'énonciation de la pratique au début des années 80.

B- Le contexte immédiat à la pratique sociologique au début des années 80

- L'institutionnalisation de la pratique au début des années 80

Répétons que cet invariant, apparaît dans tous les textes seulement dans les réflexions portant sur la pratique au début des années 80. Seulement deux auteurs abordent cette dimension de la pratique pour la période d'avant le début des années 80 .

E. Alsène

<<D'ailleurs et par ailleurs, la formation intellectuelle des jeunes est largement en cause. Je serais curieux de savoir dans combien de cours on transmet les nouvelles découvertes, les nouvelles sensibilités, les changements paradigmatiques en cours ; dans quels cégeps, dans quels départements universitaires on valorise autre chose que le virage informativiste Productiviste ou les acquis indélébiles de la science occidentale. Mais il n'est peut-être pas nécessaire d'investiture très loin, si l'on se souvient de quelle génération enseigne présentement.>>p.p.20-21

G. Bougeault

<<[...] Je me contenterai d'évoquer la mesquinerie qui marque les rapports interpersonnels et interinstitutionnels dans le milieu universitaire québécois, celui que je connais : le professeur face à son collègue ou plus encore face aux étudiants, le département face aux autres départements, finalement l'université elle-même face à ses << concurrentes >>, chacun cherche à établir sa supériorité en dépréciant son vis-à-vis. On tente en outre d'y mesurer partout l'excellence avec des critères de performance dont il n'est pas sûr que le monde des affaires ne les répudierait pas aujourd'hui. Car l'excellence et la performance, remplaçant l'accessibilité et le souci d'une certaine qualité de la vie des communautés de recherche, sont les nouveaux mots-clés de l'intellectuel à la mode en même temps que les nouvelles <<cibles>> [le temps des <<créneaux>> est révolu avec l'avènement de celui des <<cibles>>] de ses institutions.>> p.28

G. Gagnon

<<Hydroquébecisation de l'Université de Montréal. C'est à qui pourrait sauver de l'argent sur le dos d'industries culturelles qui profitent pourtant bien peu à leurs principaux artisans>> p.68

J. Godbout

<<[...] les syndicats ont toujours raison [la revue qui a osé la première dénoncer les tendances corporatistes des syndicats - Le Temps fou - était formée d'intellectuels non patentés...] ; il n'est pas facile d'avouer tout simplement que la CSD est une centrale syndicale.>> p.100

Dans la mesure où G. Bourgeault et G. Gagnon, les deux auteurs qui n'abordent pas l'institutionnalisation pour la période précédente le début des années 80 procèdent, comme le reste des auteurs d'un rapport négatif à l'égard de celle-ci au début des années 80, on peut soutenir qu'en cela leur absence apparente de point de vue sur le passé, suppose, comme je l'espérais, un facteur référentiel contraire; soit justement un mode d'énonciation qui relève de l'assertion positive comme c'est le cas pour les autres auteurs.

C- Les conditions sociales-historiques au début des années 80

Examinons à présent les énoncés liés aux deux invariants reconnus dans le cadre des contenus du troisième champ sémantique associé à la conjoncture du début des années 80.

- Les conditions idéologiques et politiques au début des années 80

Ici, encore, on ne peut que constater l'homogénéité des modes d'énonciation utilisés dans le corpus. Les conditions idéologiques et politiques vs le Québec du début des années 80 renvoient à des assertions négatives ou, autrement dit, à un processus de disjonction caractéristique d'un rapport négatif entre le sujet (en situation) et l'objet.

E. Alsène

<<Quatrièmement il se pourrait que plusieurs intellectuel-le-s, tous reclassements personnels effectués, soient actuellement en phase d'incubation, donc pas encore prêt-e-s à expliciter un quelconque sens porteur vis-à-vis des pratiques sociales. Ces gens-là se retrouvent notamment désarmés par la réussite de la contre-attaque néo-conservatrice.>>P. 18

G. Bourgeault

<<Inextricablement liée à cette évolution sociale trop rapidement esquissée, une mutation culturelle est en cours. La philosophie, notamment l'éthique, d'une part, et les diverses pratiques de recherche scientifique, d'autre part se sont longtemps développées à l'intérieur de ce que l'on peut appeler une culture commune. Entre l'éthique et la science, une harmonieuse consonance ou résonance rappelait les secrètes correspondances. Ainsi, par exemple, philosophes et hommes de science, physiciens puis médecins, ont été pendant des siècles à la recherche des lois naturelles - lois morales, lois de la physique, lois de la physiologie ... - dont ils disaient d'un commun accord qu'elles étaient objectives ou <<réelles>> et non construites, immuables, et qu'elles avaient valeur universelle. Plus tard, d'un côté comme de l'autre, on a fait montre d'une plus grande sensibilité aux dimensions subjectives et situationnelles, et donc relatives et relativisantes, tant des perceptions et des conceptions que des pratiques dans lesquelles elles ont leur origine et leur aboutissement. Or cet <<accord>> ou, mieux, cette dynamique interactive semble aujourd'hui brisée à la suite d'une sorte d'éclatement de l'univers culturel. La philosophie - et donc l'éthique, et parfois le droit avec elle, - appartient encore largement, par traditions qui font ses enracinements, à un univers culturel qui n'est plus celui dans lequel se meuvent les pratiques scientifiques non plus que les pratiques professionnelles - de l'ingénieur, par exemple, ou du médecin - qui en découlent.>> p.p.30-31

G. Gagnon

<<Pourtant, la conjoncture de 1986, rupture profonde avec une période qui porta l'ensemble de notre vie active, incite aux mises en

question porteuses de crises comme de renouvellements >>.p.p.59-60

<<Le travail est sans cesse à reprendre, encore plus en cette période de morosité et de désenchantement. (...)>>p.64

<<Pourrions-nous, dans ces années de basse marée politique et d'individualisme envahissant, donner voix à une société civile active et à un imaginaire renouvelé?>>p.64

J.Godbout

<<En réaction surgissent pêle-mêle de nouvelles idéologies néo-libérales, néo-conservatrices, post-modernes, autonomes et auto-organisées>> p.99

<<Car à quoi sert l'intellectuel s'il s'effondre avec les vérités acquises et les modifications d'un système de valeur ? Quand donc la société a-t-elle besoin d'eux -si jamais elle a en besoin - si ce n'est dans de pareilles circonstances?>> p.99

- Les conditions matérielles et économiques au début des années 80

Tous les auteurs parlent aussi de manière négative des conditions matérielles et économiques au début des années 80. L'utilisation de la négation vient confirmer l'avancé voulant que les auteurs, G.Bourgeault, G. Gagnon et J.Godbout, qui ne commentent pas les conditions économiques et matérielles inhérentes à la ou aux période(s) d'avant le début des années 80, sous-tendent ainsi, implicitement une attitude positive à l'égard de ces dernières.

E.Alsène

<<Durant la campagne de novembre 1985 au Québec, tout le monde ou presque parlait de changement. En fait ,la société québécoise a changé d'époque depuis environ cinq ans, et ces élections n'y changeront pas grand'chose. Depuis 1979 et le choc pétrolier, depuis le non au référendum de mai 1980, depuis le virage néo-conservateur des gouvernements et la récession de 1981-82, depuis les grèves dans le secteur public au début de 1983, le Québec est entré en crise économique, politique, sociale et idéologique. Qui dit crise, dit restructuration. Et la transformation en cours laisse place à une société duale, où d'un côté se renforce une sphère privilégiée au niveau de l'emploi, de l'accès aux décisions (<< gavé-e-s de la Révolution tranquille >>, << yuppies >>, syndicats surtout de secteur public, corporations professionnelles, etc.), tandis que de l'autre bord se constitue tout un secteur de sous-emploi, de nouvelle entreprise, de travail précaire, de travail noir, de chômage, de bien-être social, de marginalité sociale.>> p.13

G.Bourgeault

<<Pour eux, l'ordre économique actuel, par delà d'inévitables récessions et certaines crises (...) Les tenants et promoteurs de cette thèse (...) décèlent partout, depuis le début de la crise toujours actuelle et en dépit de ses ravages (...)>> p.32

G.Gagnon

<<Productiviste, rentabilité, internationalisme, exportation sont aussi devenus les mots-clés de ceux qu'administrent la maigre part de nos impôts consacrée aux créateurs culturels. Objectif de 25% de publicité dans le budget de Radio-Québec. Diminution de la production interne à L'ONF et à Radio-Canada. Hommes d'affaires aux conseils d'administration du TNM, et du Musée d'art Contemporain.>> p.68.

J.Godbout

<<Au Québec, cette inquiétude économique est doublée de l'échec politique du projet collectif qui visait précisément à adapter la société à ce modèle, à contrôler, tout en la complétant, la modernisation du Québec.>> P.98-99

4.3 La confirmation de l'hypothèse d'analyse et la construction empirique de la forme de l'altérité

Dans ce qui précède, avec l'examen des modes d'énonciation, on a pu comprendre, suivant les points de vues actualisés, ou disons plutôt, suivant les discours qui mettent en forme leur rapport vécu à la (leur) pratique, la définition, pas très reluisante, que se donnent les intellectuels de la transformation de la pratique sociologique, au Québec, au début des années 80. La démarche opératoire avec ses multiples réductions définit, me semble-t-il, le passage d'une même définition généralement optimiste chez l'ensemble des auteurs quant à la pratique sociologique d'avant le début des années 80 à un même rapport pessimiste à l'égard de l'état de cette dernière au début des années 80. Ce comportement social, cette structure interne de dévalorisation, on l'associe, ou on l'explique dans le corpus, essentiellement par l'absence d'engagement socio-politique chez les intellectuels. Mais au-delà d'un désespoir et d'une critique de ce <<silence des intellectuels>>, c'est la remise en question de l'ensemble des dimensions de la pratique sociologique, y incluant le mode de connaissance scientifique, qui me fait dire que l'on assiste, à cette période de l'histoire du Québec et à celle de l'histoire de la collectivité intellectuelle, à une crise de la signification que cette collectivité se donne de sa pratique, d'elle-même et de la société.

Comme l'affirme G.G.Granger (1968 p.121), <<l'analyse distributionnelle peut donnée lieu à l'observation d'organisations simultanées>>, <<à des règles polysémiques>>, dirait pour sa part J.M.Berthelot (1993 p.28). L'analyse comparée des modes d'énonciation, bien qu'elle fut effectuée à partir d'un premier découpage du corpus, donne elle aussi, accès aux grandes fonctions syntaxiques qui constituent le corpus défini comme discours de l'altérité. La confirmation de l'hypothèse d'analyse avancée au sein de la démarche à savoir, qu'effectivement, au delà d'un processus d'individuation du message, tous les auteurs procèdent d'une manière positive pour parler de la pratique sociologique d'avant le début des années 80 et d'une manière négative pour parler de celle-ci

au début des années 80, permet, parmi les virtualités possibles, de rendre compte d'une attitude référentielle qui est sociale et cognitive dans un même temps et ce, justement, dans la mesure où elle est appréciation ou organisation mentale, non pas seulement dans son aspect individuel et psychologique, mais dans son aspect social puisqu'elle est partagée par l'ensemble des auteurs. On croit pouvoir affirmer que la mise à jour de l'objet d'analyse, lui-même défini à travers les utilisations concrètes des modes locutionnaires, vient décrire empiriquement l'altérité comme mode de connaissance relevant d'une logique d'opposition binaire, de différenciation ($a \neq b$), expression symbolique, ou «<semi-structuration latente>> pour reprendre encore une fois les mots de G.G. Granger 1968 p.297, qui, selon nous, constitue la forme même de l'altérité comme modélisation empirique d'une mutation du vécu collectif et de l'expérience socio-historique collective. D'une manière plus explicite et en reprenant en la paraphrasant, la réflexion de G.H. Mead (1963 p. 139) que cite G. Houle (1990 p.59), disons d'abord que l'individu, ne possède son soi qu'en relation avec le soi des autres membres de son groupe social. La structure de son soi, malgré la composante individuelle du moi, évidente au sein de mon observation, exprime ou réfléchit, de la même manière que la structure de tous autres membres de ce groupe, le modèle général de l'expérience que partage l'ensemble des auteurs de la transformation de la collectivité intellectuelle dans son rapport aux transformations sociales. Avec la confirmation de l'hypothèse, on observe ainsi une cohésion organique, une dévalorisation de la collectivité et une homogénéité entre les membres de la collectivité dans et par le facteur référentiel établi à l'égard de la transformation de la pratique. Cette mise en évidence permet, de même, d'effectuer, au niveau de la forme du phénomène de l'altérité, le passage d'une conception du sujet individuel à celle d'un sujet collectif. Elle permet de comprendre la transformation de la collectivité intellectuelle comme un processus d'appropriation, de conceptualisation empirique d'une réalité nouvelle et ainsi, comme l'indique G. Houle (1990) d'apercevoir le processus de la connaissance et plus précisément cette dévalorisation, non pas dans ses fondements psychologiques, mais comme interdéfinition sujet individuel vs sujet collectif, comme processus social, comme logique de la transformation, dont la logique individuelle doit procéder, d'une manière nécessaire, puisqu'elle s'y trouve construite. Du coup, l'observation de cette forme sémiotique, de ce vécu formel ²⁴, admet, elle aussi, un invariant empirique, tout en maintenant la possibilité de transcender les déterminations historiques concrètes, qui relèvent

²⁴On peut aussi parler d'une organisation sémantique, d'une forme de pensée dont «<les traits universels relèvent non du monde empirique, objet de l'observation mais de la démarche de l'esprit humain>> ainsi que l'indique Todorov 1989 p.428

de l'ordre du vécu, des attitudes et des connaissances locales à un sujet universel logique au sens où l'entendent par exemple Cassirer et Levi-Strauss (voir A.Shaff 1967 p.48)

L'expérience de la pratique, tout comme l'expérience de vie est, on a pu s'en rendre compte par exemple avec la diversité des réflexions de chacun des auteurs, nécessairement unique, mais la signification donnée à celles-ci, elle, peut être partagée.

5. Une explication de la transformation de la pratique sociologique au début des années 80

Dans la réflexion ci-haut, la compréhension de la forme du processus de l'altérité, dans le fonctionnement local d'un vécu empirique, est relative à l'analyse de l'axe syntagmatique. Dans ce qui suit, je tenterai de décrire les modalités du contenu empirique du processus d'altérité. Cette analyse se situe au niveau de l'axe paradigmatique. Comment justement les auteurs se rejoignent-ils concrètement à travers des définitions, que je suppose similaires, des contenus empiriques de l'altérité? L'exercice qui suit cherche à saisir, en reprenant les invariants empiriques déjà construits, les descriptions empiriques, les modalités concrètes, qui participent au contenu du phénomène de l'altérité ainsi que je les ai présenté théoriquement, au premier chapitre, à travers les rapports à soi, au <<nous>>, aux <<autres groupes sociaux>> et à la <<réalité sociale>>.

La définition empirique des invariants liés aux <<conditions idéologiques et politiques>> et aux <<conditions économiques et matérielles>>, tout comme leur distribution, ayant déjà été présentées sous le champ sémantique défini par les transformations des conditions sociales-historiques, je ne reprendrai pas ici la définition empirique de la transformation de la société québécoise au début des années 80. Je soulignerai simplement, pour l'instant, que d'une manière centrale, cette société s'est transformée sur les bases d'une crise économique et idéologique qui a, comme on a pu s'en rendre compte à travers les réflexions des auteurs, bousculé les valeurs dominantes existantes dans la société. Ce phénomène est entre autre observable, redisons-le, dans la répartition des invariants au fondement du champ sémantique <<conditions sociales-historiques>> et dans et par la transformation des actes locutionnaires. Quant à l'institutionnalisation, autre invariant essentiellement associé dans le corpus à la conjoncture du début des années 80, celle-ci ne sera pas retenue non plus dans notre analyse, puisqu'elle découle indirectement des conditions sociales-historiques qui ont cours dans la société. Retenons cependant, en rappelant la

pensée de L. Berger et de T. Luckmann (1967, que l'institutionnalisation est vécue par la collectivité intellectuelle comme une dimension du social dans ce qu'il a de plus totalisantet de prescriptif.

En conséquence, il ne me reste donc à rendre compte, sur le plan empirique, que des deux autres catégories qui définissent le contenu du processus d'altérité. Mais d'une manière plus cohérente, comment concrètement montrer les marques empiriques de ce contenu théoriquement présenté ? En clair, comment décrire la transformation du <<nous>> et des <<rapports aux autres>>? Toujours à l'exemple d'un constructivisme piagétien, j'effectuerai, suivant une approche diachronique, la comparaison des deux périodes historiques au fondement de la description que le groupe se donne de sa transformation <<la transformation du nous>> et de la définition de la transformation de ses <<rapports aux autres groupes sociaux>>. Mais d'une manière plus distinctive, je dirais que, premièrement, lorsqu'il est question du <<nous>> des intellectuels, c'est bien sûr à la variable objective (i.e qui sert à décrire le groupe en dehors de toute référence subjective) définie par <<l'engagement>> que l'on se réfère. Pour saisir les contenus empiriques de la transformation du <<nous>> à travers cet invariant fondamental, je me propose de répertorier les marques de construction de l'altérité du sujet lui-même, en examinant le lexique ou les expressions lexicales essentiellement attachés au verbe être (ou à ses synonymes) dans sa fonction de copule (i.e servant à énoncer les propriétés ou les attributs caractéristiques d'un sujet dans les énoncés prédicatifs; voir H.Lefèvre, cité par M.Michel 1989 p.204, voir aussi M.L.Pellegrin 1993 p.p.305-311) et aux adjectifs qualificatifs, lesquels constituent des médiations empiriques fondamentales, des espaces charnières entre l'individuel et le collectif.

Deuxièmement, pour comprendre en quoi justement cette altérité du <<nous>> est relative à une extériorité sociale, qui elle, renvoie à l'état des rapports sociaux, nécessairement inscrits dans les textes comme contexte déterminant de la signification sociologique attribuée à la transformation de la pratique, je reprends l'observation empirique, présentée plus avant, concernant la transformation des valeurs au sein de la société québécoise. J'essaierai, à partir de l'examen des invariants associés aux <<conditions idéologiques et politiques>> et aux <<conditions économiques et matérielles>>, d'établir un rapport entre la transformation de la hiérarchie des valeurs, laquelle reste à démontrer d'une manière plus exhaustive et concrète, et la place qu'occupent les groupes sociaux suivant la ou les valeurs au(x)quelle(s) ceux-ci sont généralement associés ou dont ils se réclament. De cette manière je pourrai, me semble-t-il, saisir, à partir du point de vue des auteurs, la transformation de la place qu'occupe la collectivité intellectuelle au sein des rapports sociaux transformés et dès lors expliquer, dans le cadre général de la sociologie de la connaissance,

la transformation, l'altérité, de la définition que cette collectivité donne à la (sa) pratique sociologique, ou si on préfère, au discours sociologique au début des années 80.

Si ma démarche vaut, si mes inférences se voient confirmées, le résultat de ce travail sur le corpus sera la mise en forme d'une organisation sémantique non plus une organisation lexico-sémantique qui m'a servi à décrire et comprendre la <<conception>> qu'ont les auteurs de la transformation de la pratique sociologique, au Québec, au début des années 80, mais une organisation syntaxico-sémantique, qui elle se situe au niveau du <<vécu>> de la transformation du nous, des rapports aux autres groupes sociaux et de la réalité sociale.

Troisièmement, si effectivement, après avoir défini la forme sémiotique du phénomène dans son (ses) rapport(s) aux conditions sociales-historiques, j'arrive à construire l'organisation syntaxico-sémantique du corpus défini comme discours de l'altérité, il ne restera qu'à procéder à l'explication de ce(s) rapports entre la (nouvelle) place des intellectuels au sein des rapports sociaux transformés et leur définition de la transformation de la pratique sociologique.

5.1 L'analyse des contenus empiriques de l'altérité; la constitution du <<nous>> et des <<rapports aux autres groupes sociaux>> avant et au début des années 80

J'aborde donc enfin, dans cette dernière section du mémoire, la dimension proprement socio-symbolique du phénomène de l'altérité pour ainsi expliquer, de ce point de vue, la définition empirique de la transformation de la pratique sociologique définie comme pratique intellectuelle.

A- La constitution empirique du <<nous>> avant et au début des années 80

Examinons les éléments empiriques associés au verbe être ou à ses synonymes et les adjectifs qualificatifs attachés, de quelques façons, au <<nous, les intellectuels>> d'avant et au début des années 80. Notons au passage que je maintiens, dans ma présentation, la distinction entre les propos des auteurs que pour des raisons de clarté et de vérification auprès du corpus. Le point de vue adopté ici, n'en demeure pas moins celui du sujet collectif.

- La collectivité intellectuel québécoise avant le début des années 80

A travers les quelques exemples qui suivent, on reconnaîtra, évidemment,

les traits empiriques qui ont servi à constituer nos champs sémantiques puisque je procède d'une relecture du même corpus.

E.Alsène

<<enfants contestataires>>, <<(les intellectuels) se sont retrouvés dans des situations professionnelles confortables>>, <<génération appuyant la social-démocratie>> p.p.15-16

G.Bourgeault

<<réformateurs sociaux>>p.27, <<militants-penseurs p.27>>, <<une élite intellectuelle a animé des débats>>p.25

G.Gagnon

<<la recherche d'un collectif>> p.60, <<Parti pris contribua de façon exemplaire au renouvellement de la culture>>p.60, <<interrogation révolutionnaire>>(p.61) <<ceux qui préparèrent la révolution tranquille>>p.60, <<mouvement politique>> p.61, <<urgence d'un socialisme décolonisateur à définir>>p.61, <<solitude heureuse de l'homme et de la femme affranchis des carcans religieux, familiaux et politiques qui nous empêchaient de vivre et de penser pleinement>>p.66, <<nouvelle solidarité>> p.66

J.Godbout

<<les intellectuels étaient lus écoutés, demandés discutés sur la place publique>>p.95, <<Ils exerçaient une influence politique considérable>>p.95, <<Ils étaient interpellés>> p.95

- Le nous maintenant

Contrairement aux exemples ci-hauts, on remarquera que ceux qui suivent, recouvrent pratiquement tous des expressions lexicales ... des énoncés pourrait-on même dire. Ce phénomène s'explique, me semble-t-il, par le fait que le corpus procède, on s'en souvient, d'un aspect argumentatif. Les réflexions sur le <<nous maintenant>> sont, en grande partie, des tentatives d'explications de la situation, de l'état de la collectivité. Ces explications sont, à la fois de nature économique, politique et idéologique, mais elles dévoilent aussi, une critique de l'utilisation du mode de connaissance scientifique et de la place qu'occupaient, avant le début des années 80, les intellectuels dans les diverses sphères de la réalité sociale.

E.Alsène

<<[...] il semble que presque toute une génération, comprise entre 35 et 50 ans, qui avait donc entre 20 et 35 en 1970, n'a plus grand chose à dire pour la société québécoise d'aujourd'hui>> p.15

<<[...] beaucoup ont viré de bord, en se faisant une situation [...]>> p.16 <<Penser une critique constructive, imaginer de nouvelles perspectives n'est évidemment pas facile dans de telles conditions>> p.p.16-17

<<C'est un peu l'image désolante du passéisme que nous offrent les

intellectuel-le-s qui oscillent entre le parti indépendantiste, le mouvement socialiste ou le NPD-Québec, après avoir rompu avec le Parti Québécois. >> p.p.16-17

<<[...] il se pourrait que plusieurs intellectuel-le-s tous reclassement personnels effectués, soient actuellement en phase d'incubation donc pas près-t-e-s à expliciter un quelconque sens porteur vis-à-vis des pratiques sociales. >> P.18

G.Bourgeault

<<est-il exact, comme on l'entend dire et redire depuis quelques temps, qu'il n'y a plus de débat ?>> p.23

<<Assistons-nous, à travers tant de bavardages, nouvelle trahison des clercs, à une réduction au silence ? [...] le bouillonnement des nouvelles aventures intellectuelles n'est plus senti ni surtout ressenti comme une invitation à s'y engager ?>> p.p.23-24

<<Le malaise aujourd'hui ressenti par bien des intellectuels québécois me semble tenir pour une part à leur - notre - situation de parvenus>> p.27

<<Peut-être avons-nous le sentiment, gens d'âge moyen sinon de moyen âge, après avoir tant investi d'espairs et d'énergies créatrices dans certains projets et dans les débats qui ont entouré sa préparation puis sa mise en oeuvre d'avoir été floués. Peut-être aussi avons-nous floués nous-mêmes par une adhésion presque'inconditionnée, insuffisamment critique à ce projet dont nous reconnaissons aujourd'hui les limites et les leurres>>.p.24

<<Il est certains que les lieux des débats ont changé. Leurs ténors aussi: les nouveaux n'ont ni la voix ni l'audience de Pavarotti au Forum de Montréal>>p.36

<<[...] ils [les intellectuels] dénoncent presque sans écho les résurgences d'un néo-conservatisme [...]>> p.p.25-26

G.Gagnon

<<Somme-nous encore assez nombreux à rêver de souveraineté et d'autogestion ou devrions-nous bientôt comme Cité Libre et Parti Pris, laisser une place que nous avons bien mal investie? >> p.64

<<[...] L'échec référendaire est-il pourtant si définitif qu'il nous force à concentrer tous nos efforts sur la pseudo-excellence de la minorité de gens d'affaire d'ici [...]>> p.66

<<Si je me suis laissé emporter par ces réflexions globales, s'est d'abord pour me convaincre du travail qui reste à accomplir à l'intérieur d'une revue comme la nôtre>> p.69

J.Godbout

<<Les nouveaux dogmes, que les intellectuels professionnels et progressistes (IPP) avaient patiemment édifié depuis vingt ans , s'effondrent une autre fois.>> p.99

<<la remise en question du paradigme de la croissance entraînée par la crise oblige les intellectuels à prendre leurs distances et à se questionner par rapport à ce modèle productiviste caractéristique

autant des économies industrielles capitalistes que socialistes>>
p.101

<<Les intellectuels peuvent et doivent contribuer à cette libération: mais modestement, c'est-à-dire sans croire qu'ils sont les seules têtes de la société, que seuls ceux qui écrivent leur pensée ...pensent; sans croire qu'ils détiennent le monopole de la vérité>>
p.101

Comme on pouvait s'y attendre, c'est une dichotomie ou plus exactement d'une similitude d'association négative entre les termes définissant les intellectuels vs leur situation ,leur état au début des années 80, que l'on observe ici. Le lecteur ne sera certes pas surpris par la conclusion ou l'interprétation que je fais de la transformation du <<nous>>. Les intellectuels ne sont plus ce qu'ils étaient et ne savent plus qui ils sont ... ils se cherchent.

B- La constitution empirique des rapports aux autres groupes sociaux avant et au début des années 80

La définition de l'altérité du <<nous>> est intimement liée à l'altération des rapports aux autres groupes sociaux dans la société ou, pour être plus juste, à l'évaluation que font les auteurs de l'état des rapports sociaux selon les transformations qui ont cours dans la société (Cf. D.Bertaux 1993). Partant des deux invariants qui nous ont servi à la description empirique de la transformation de la société québécoise au début des années 80 soit: les conditions idéologiques et politiques, et les conditions matérielles et économiques, que j'ai par la suite reconnu aussi comme dichotomies sur le plan des valeurs, il est possible, en rattachant ces valeurs à certains groupes sociaux qui les revendiquent ou auxquels on les associe dans le corpus, d'identifier la ou les transformation(s) des rapports qu'entretient la collectivité intellectuelle avec ceux-ci. Disons tout de suite qu'à travers les exemples empiriques qui précèdent, on a pu reconnaître que ce qui relève des conditions idéologiques et politiques renvoie, de manière générale, à une idéologie progressiste, novatrice et dans certains cas à un humanisme, alors qu'aux termes conditions économiques et matérielles, c'est généralement à une idéologie néo-conservatrice à laquelle on réfère. Comme on a pu aussi l'observer dans la réalité de notre corpus, on ne peut trancher d'une manière radicale les groupes selon qu'ils semblent relever d'un aspect plus que d'un autre. Ainsi par exemple les intellectuels qu'on a tendance à associer à l'idéologie progressiste, se reconnaissent eux-même selon certains auteurs comme partageant une idéologie néo-conservatrice, laquelle est, croyons-nous, essentiellement liée à la (leur) situation sociale-économique. Or, malgré ces difficultés et en tenant compte de l'observation voulant que la collectivité intellectuelle n'est donc pas homogène de ce point de vue, il apparaît tout de

même raisonnable de tenter un déchiffrement des grandes orientations que l'on retrouve dans le corpus quant à la transformation de la collectivité intellectuelle dans ses rapports à d'autres collectivités sociales dont la complexité est réduite à des définitions aussi générales.

Répétons encore, puisqu'il s'agit ici du contenu du phénomène (axe paradigmatique) que l'observation s'effectue non plus sur l'énonciation, mais sur la substance de l'énoncé dans son rapport aux conditions sociales-historiques de sa production.

- Les rapports aux groupes sociaux attachés aux valeurs idéologiques et politiques avant le début des années 80

D'une manière générale, on remarque dans les propos des auteurs sur la société d'avant le début des années 80 et c'est le cas plus particulièrement dans de nombreuses références à la révolution tranquille qu'a connu le Québec durant les années 60, qu'une sphère d'activité, qu'une dimension semble se dégager au sein de la société québécoise d'avant le début des années 80: celle de l'idéologique. L'idéologie progressiste, la remise en question de la société et de ses institutions influencent la position politique (partisane ou non) des auteurs,

- Les groupes sociaux associés au monde politique

E. Alsène:

<<L'accession au pouvoir du Parti québécois a constitué à ce chapitre le bouquet final pour cette génération appuyant à 100% la social-démocratie si providentielle à son intégration socio-économique.>> p.16 G.Bourgeault:

<<Avec le Parti québécois les intellectuels ont pris le pouvoir >>p.26

G.Gagnon:

<<L'existence de Parti pris fut plus brève (...) contrairement à leur prédécesseurs, les animateurs de la revue tentent de concrétiser immédiatement dans un mouvement politique, le MLP (mouvement de libération populaire), leur perspectives idéologiques>>p.61

<<La fondation du Mouvement Souveraineté Association (MSA) de René Lévesque et la mode anarchiste du mouvement, de mai 1968 allaient cristalliser les oppositions du groupe qui, à l'automne, met un terme à ses années d'apprentissage idéologique en se dispersant dans l'action concrète, au PQ ou au NPD-Québec, dans la nébuleuse contre-culturelle ou dans les mouvements marxistes-léninistes naissants>>p.61

Avec ces extraits, il est possible d'indiquer en quoi les rapports avec les groupes associés au monde politique sont essentiellement des rapports positifs,

il en est de même, plus généralement, de la place qu'occupait la collectivité intellectuelle au sein des rapports sociaux d'avant le début des années 80 que l'on qualifie, comme on s'en rend compte avec l'énoncé qui suit, de privilégiée.

J.Godbout:

<<[...] entre la société québécoise et ses intellectuels qu'elle a pourtant tellement choyés depuis 25 ans.>> p.94

- Les rapports aux groupes sociaux attachés aux valeurs économiques avant le début des années 80

On a eu l'occasion de le voir, la dimension économique de la société d'avant le début des années 80 est rarement abordée dans le corpus. Seul un auteur, E. Alsène y réfère et encore, il s'agit non pas de rapports avec les groupes afférents à l'ordre économique, mais de la ou des situation(s) économique(s) des intellectuels eux-mêmes.

<<[...] situations professionnelles confortables, qui dans l'appareil gouvernemental provincial, qui dans les universités, qui dans le mouvement syndicale>> p.15-16

- Les rapports aux autres groupes sociaux au début des années 80

Le début des années 80 est marqué par une <<idéologie néo-conservatrice >>, terme que l'on retrouve pratiquement dans tous les textes et qui est associé à l'économie, à la consommation et au développement technologique. Il s'agit, selon les auteurs, de la valeur sociale dominante. La sphère politique fait écho à cette idéologie prépondérante, alors que toutes idées progressistes sont, en générale, dévalorisées. La nouvelle conjoncture, à l'encontre des intérêts humanistes que l'on a souvent tendance à reconnaître comme <<naturelle >> chez les intellectuels, obligent ces derniers à établir de nouveaux rapports aux autres groupes sociaux.

- Les rapports aux groupes attachés aux valeurs idéologiques et politiques au début des années 80

E.Alsène

L'auteur, dans l'énoncé qui suit, traduit à sa façon la transformation des alliances partisans de certains intellectuels avec d'autres groupes sociaux préoccupés par les dimensions idéologiques et politiques de la société québécoise d'alors:

<<C'est un peu l'image désolante du passéisme que nous offrent les intellectuel-les qui oscillent entre Parti indépendantiste ,le Mouvement socialiste ou le NPD -Québec , après avoir rompu avec le parti québécois.>>p. 16

Avec l'exemple ci-dessous, tirée de la réflexion de G. Bourgeault, il est possible d'illustrer un phénomène observé dans l'ensemble du corpus, à savoir l'établissement, au début des années 80, d'une distance, d'une séparation entre les intellectuels et les groupes associés au pouvoir. Du même coup on retrouve une critique d'un néo-conservatisme que j'ai reconnu comme valeur relative à la sphère économique.

G.Bourgeault

<<La prise du pouvoir par les intellectuels semble s'être soldée une nouvelle fois par un échec. D'où la présente morosité dans laquelle, désespérés, ils dénoncent presque sans écho les résurgences d'un néo-conservatisme en tous points semblable aux anciens.>>p.p.25-26

<<D'où la cruauté de la déception qui rappelle que la liberté de la pensée se meut plus à l'aise dans l'opposition qu'au pouvoir(...)>> .p.26

G.Gagnon

<<Faut-il suivre Mulroney et Johnson dans l'alliance un peu suspecte de leurs partis autour d'un libre-échange qui ne saurait profiter pleinement qu'à ceux qui mettent au premier rang productivisme et militarisation.>>p.65

J.Godbout

La position de J.Godbout, même si elle relève d'un même constat du rapport de la collectivité intellectuelle vs les groupes associés au monde politique du début des années 80, n'est pas aussi critique que celle des autres auteurs à l'endroit de ce conservatisme.

<<Certes ,il n'est pas facile de remettre en question des vérités dont on se faisait jusqu'à maintenant les champions; de rejeter les dogmes; les syndicats ont toujours raison. Ainsi l'attaque néo-conservatrice de la démocratie représentative a de nouveau obligé la gauche à défendre ces institutions qu'on avait trop tendance à considérer comme formelles et << bourgeoises>> >>.pp.100-101

- Les rapports aux groupes attachés aux valeurs économiques avant le début des années 80

E.Alsène

Chez Alsène, on l'a remarqué plus tôt, on retrouve des réflexions sur la collectivité intellectuelle comme constituant elle-même un groupe social au plan matériel et économique. La définition de la situation de la collectivité intellectuelle d'avant le début des années 80 concernait une génération spécifique

d'intellectuels. Avec les deux énoncés dont il sera question ici, on peut envisager, suivant E. Alsène et G.Bourgeault, une scission entre les intellectuels eux-mêmes selon justement leur appartenance générationnelle. Autrement dit on observe ici que l'homogénéité du groupe n'est pas uniquement affaire de présence ou d'absence de traits communs, mais plutôt de degré.

E.Alsène

<<[...] les jeunes intellectuel-le-s sont assez peu responsables de ce qui leur arrive. D'une part, leur situation matérielle est de plus en plus précaire [...] les emplois pouvant assurer leurs subsistances plafonnent, voir rétrécissent à cause de la protection dont s'entourent les adultes (ancienneté, etc.)[...] >> p.20

G.Bourgeault

<<Le malaise aujourd'hui ressenti par bien des intellectuels québécois me semble tenir pour une part à leur - nôtre - situation de parvenus.>>p.27

G.Gagnon

Pour sa part, la réflexion de G.Gagnon est, semble-t-il, représentative du point de vue général de la collectivité intellectuelle concernant ses rapports aux groupes associées à la sphère économique

<<A écouter les politiques et à lire les journalistes dont les interventions ont dominées la période allant de l'élection de Mulroney à la défaite du PQ, un observateur étranger n'aurait plus rien compris aux vingt-cinq dernières années de l'histoire québécoise : l'économie avait remplacé la culture, le libre échange, l'auto-détermination, l'individualisme, la solidarité, l'entreprise, l'état, la rentabilité, l'innovation culturelle >> p.64

<<[...] l'état québécois a cherché à montrer ces dernières années que si la culture doit être l'affaire d'une élite ce n'est pas d'argent mais d'intelligence et de coeur qu'il est question. Il a favorisé la création populaire aux quatre coins du territoire . [...] Faudra-t-il maintenant dépendre d'Esso pour écrire, de Péladeau pour publier une revue et de Gaz Métropolitain pour montrer un téléroman.??>> p.68

<<[...] L'échec référendaire est-il pourtant si définitif qu'il nous force à concentrer tous nos efforts sur la pseudo-excellence de la minorité des gens d'affaire d'ici qui sauront faire du fric en vendant n'importe quel gadget, inutile ou dangereux [...]>> p.66

J.Godbout

<<La remise en question, du paradigme de la croissance entraînée par la crise oblige aussi les intellectuels à prendre leurs distances et à se questionner par rapport à ce modèle productiviste caractéristique autant des économies industrielles capitalistes que socialistes.>>p.101

Encore ici il est possible de reconnaître une organisation antinomique aux unités lexicales au fondement de la transformation des rapports aux autres

groupes sociaux, selon que les termes sont associés à l'idéologie progressiste d'avant le début des années 80 ou au néo-conservatisme relatif à l'état des valeurs dominantes dans la société québécoise du début des années 80. En ce sens, comme on pourra le constater, les propos de G.Gagnon concernant la transformation de la société québécoise sont tout à fait exemplaires. Or, il est intéressant de noter cependant que la distance critique des auteurs, bien qu'ils soient tous des intellectuels, est nécessairement individuelle, sans être contradictoire elle n'est pas la même à l'endroit de cette valeur dominante, elle-même renvoyant concrètement à des groupes sociaux.

5.2- L'organisation syntaxico-sémantique: l'altérité de la collectivité intellectuelle et de ses rapports aux autres groupes sociaux au début des années 80

A- L'altérité de la collectivité intellectuelle

En observant les usages du verbe être et de ses synonymes et ceux des adjectifs qualificatifs renvoyant à la collectivité intellectuelle, on constate, à l'aide des quelques exemples tirées des articles, de nouveau une transformation du <<nous>>, correspondant, au niveau de l'usage du lexique, à des antinomies locales, tels que les couples d'unités lexicales puisés dans nos exemples comme << enfants contestataires >> vs [impossibilité] <<de penser une critique constructive>> chez E.Alsène, ou encore chez Bourgeault <<réformateurs sociaux>> vs <<réduction au silence>>. Chez Gagnon, <<nouvelle solidarité>> vs <<somme-nous encore assez nombreux à rêver de souveraineté et d'autogestion?>> et chez Godbout, les qualificatifs <<lus, écoutés, demandés>> vs <<les nouveaux dogmes s'effondrent [...] après vingt ans [et] [...] obligent les intellectuels à se questionner>>. Bref on observe des relations entre le choix du lexique (axe paradigmatique) et l'usage de la syntaxe (axe syntagmatique) d'ailleurs cette dernière n'est pas seulement définie sous un mode rigide, caractéristique de l'univers structural mais, aussi, au niveau du mode d'énonciation. En conséquence, je n'observe donc pas de contradiction entre le sens structural (qui dans le cadre de ce mémoire est une conception que tous les auteurs partagent à l'égard de la transformation de la pratique sociologique au début des années 80) et le sens vécue que tous les auteurs partagent en tant que membres de la collectivité intellectuelle à ce moment donnée de l'histoire du Québec. Aussi, la qualité argumentative du corpus fait, en quelques sortes, que les critères empiriques construits dans la définition empirique de la transformation de la pratique et leur répartition correspondent aux critères explicatifs que l'on retrouve au sein des diverses explications des auteurs. En clair, si on se

rapporte, encore une fois, au tableau 8 (p.87), qui résume l'ensemble du travail effectué sur les articles en tant que discours sur la transformation de la pratique, on constate que les critères que l'on retrouve sous les rubriques avant le début des années 80 (l'engagement, la connaissance scientifique, les conditions institutionnelles, les conditions non-institutionnelles, les conditions idéologiques et politiques, les conditions économiques et matérielles) et au début des années 80 (l'engagement, les conditions idéologiques et politiques, la connaissance scientifique, l'identité, les conditions économiques et matérielles, les conditions de diffusion et les conditions institutionnelles) sont autant d'explications, du point de vue de chacun des auteurs, de la transformation de la pratique et en même temps, de la définition de l'état de la collectivité intellectuelle. Ce qui veut dire que les invariants constituent, du point de vue de l'altérité de la collectivité, les critères empiriques essentiels (l'engagement, l'institutionnalisation, les conditions idéologiques et politiques et les conditions économiques et matérielles) qui définissent, non pas une dimension psychologique de la collectivité, mais le fondement sociologique de son altérité, les dimensions qui ancrent le sujet collectif dans le social. Passage donc, là encore, mais cette fois au niveau du contenu du processus de l'altérité, d'une conceptualisation d'un sujet individuel à la constitution d'un sujet collectif i.e socialement déterminé.

B- La transformation de la définition des rapports aux autres groupes sociaux

En examinant le travail sur le corpus, il est de même possible de démontrer comment la société a changé du point de vue des intellectuels et en quoi ces transformations participent à leurs points de vue sur les autres groupes sociaux. J'ai constaté, plus avant, à propos des invariants constituant la réflexion sur la transformation de la société québécoise au début des années 80, que l'on assiste à un renversement des valeurs dominantes; si, dans les propos portant sur la société québécoise d'avant le début des années 80, l'idéologie et la politique progressiste sont valorisées et que l'on parle peu de l'économie et des conditions matérielles, c'est tout le contraire que l'on observe alors dans ceux associés au Québec du début des années 80, l'idéologie ou la valeur économique, néo-conservatisme, néo-conformisme...etc. et plus globalement le matérialisme prend toute la place comme idéologie dominante et donc détermine des attitudes, des comportements au détriment des éléments novateurs sur le plan idéologique et politique. Aussi, on peut dire, suite aux résultats des divers moments de l'analyse, que la transformation des significations que les auteurs donnent à la pratique sociologique et d'eux-mêmes correspondent, somme toute, à une transformation de la hiérarchie des valeurs associées, au début des années 80, à la nouvelle dialectique des rapports sociaux. Soulignons de plus, puisque

l'observation empirique du processus d'altérité indique entre autres caractéristiques une opposition entre les éléments constituant son contenu empirique, qu'il est de plus possible, suivant les prémisses d'une sémantique distributionnelle, de dégager de nos exemples, des couples dichotomiques. Les assertions d'E. Alsène, liées à une différenciation de la situation matérielle des intellectuels suivant un facteur générationnel, illustrent ces couples antinomiques concernant exclusivement la transformation des rapports vécus aux autres groupes sociaux tel que; <<L'accession au pouvoir du Parti québécois a (...) constitué le bouquet final pour cette génération>>P.16 vs << C'est un peu l'image désolante que nous offrent les intellectuel-l-e-s qui oscillent entre Parti indépendantiste (...) après avoir rompu avec le Parti québécois>> p.16 Chez G.Bourgeault l'opposition est remarquable dans la référence au pouvoir des intellectuels dans chacune des deux conjonctures <<Avec le Parti québécois les intellectuels ont pris le pouvoir>> p.26 .vs <<D'où la cruauté de la déception qui rappelle que la liberté de la pensée se meut plus à l'aise dans l'opposition qu'au pouvoir>>p.26 etc.

Comme dans le cas des exemples précédents qui ont pour objet les rapports aux groupes associés au pouvoir, on retrouve ,comme on a eu l'occasion de le constater, une même organisation, dans la transformation des rapports aux groupes associés à la sphère économique.

Même si cette dimension n'est abordée que par E. Alsène pour la période précédant le début des années 80 et permet dès lors de constituer qu'un seul couple antinomique (<<Ces intellectuel-l-e-s, après s'être posé-e-s, en grande majorité, en enfants contestataires de la révolution tranquille, se sont retrouvée-e-s dans des situations professionnelles confortables (...)>>p.16 vs <<(...) les jeunes intellectuel-l-e-s sont assez peu responsables de ce qui leur arrive. D'une part ,leur situation matérielle est de plus en plus précaire (...) les emplois pouvant assurer leurs subsistances plafonnent, voir rétrécissement à cause de la protection dont s'entourent les adultes (ancienneté), etc.(...).>>p..20) l'utilisation de la négation en ce qui concerne l'ensemble des réflexions sur les rapports aux groupes relevant de l'économie induit, implicitement, un rapport positif ou du moins un rapport non-négatif avec ces groupes avant le début des années 80.

La transformation du nous et des rapports aux autres groupes sociaux décrit, en somme, suivant la perception des auteurs, le contenu subjectif et vécue du processus d'altérité. L'altérité comme mode de connaissance n'est donc pas un simple reflet ...il s'agit, fait important et significatif observé chez chacun des sujets individuels, d'un processus, d'un fonctionnement, d'un nouveau rapport, d'une nouvelle distance par rapport à soi (i.e à l'autre que l'on était dans le passé et que l'on est plus) qui crée, qui met en forme une unité nouvelle à la réalité sociale par et dans les rapports sociaux qui transforment les

alliances et les exclusions. Les conjonctures social-historiques sont, en ce sens, révélatrices des intérêts spécifiques des groupes sociaux. Le processus d'appropriation de la réalité au fondement de l'identité est ici relatif à une théorie de la différence, d'une prise de distance du nous à l'égard du nous²⁵, qui renvoie au processus d'appropriation d'une réalité différente, un processus comme le dit G.Houle (1990 p.60) où justement <<on est en train de se faire autre>>, un moment de l'identification sociale relatif à une altérité sociale... dont les modalités concrètes sur le plan des contenus empiriques seraient celles d'une crise d'identité de la collectivité intellectuelle. On observe d'ailleurs dans le corpus l'usage largement répandu d'unité lexicale socio-affective et cognitive (Cf. Moréno in Méthodes des sciences sociales R.Pinto, M. Grawitz 1967 p.p.819-822), comme par exemple le mot <<morosité>> associé d'une manière explicite à la collectivité intellectuelle... au <<nous>> du début des années 80. Il serait sans doute possible d'établir des regroupements lexicaux synonymiques, des conjonctions pour chacune des dimensions définissant le contenu de l'altérité (le nous, les rapports aux autres et à la société) selon chacune des périodes disjonctives. Mais un tel travail s'avère constituer un argument n'ayant que peu de poids à l'égard de la visée explicative de notre entreprise, c'est pourquoi il ne sera pas développé ici. Par le travail de déchiffrement du langage naturel dans son rapport aux conditions sociales-historiques de son élaboration, j'ai tenté de reconstituer, sur le plan sémiotique, une structure de sens suivant les points de vue respectifs de l'analyse structurale et de l'analyse pragmatique. La première organise la conception empirique de l'objet d'étude et la seconde, le vécu empirique de l'altérité du sujet collectif. A défaut d'une formulation plus simple, je dirai que, suivant notre définition de la pratique langagière, on constate un rapport dialectique entre l'unité syntaxique (dans sa double définition .i.e comme unité de <<sens logique structurant>> et de <<sens vécu traduit par l'attitude>> et la conjoncture comme élément de la signification sociologique.²⁶ On peut imaginer, me semble-t-il, dans la perspective d'une sociologie de la connaissance, que la fonction syntaxique (axe syntagmatique) apparaît, comme le lieu même d'une organisation implicite, d'une structure sous-jacente donnée par l'expérience dans les discours et ce dans la mesure où la première attention du sujet producteur s'oriente sur le contenu, sur le lexique que l'on peut décrire suivant

²⁵Concernant ce mécanisme dans les textes voir Groupe U (1982 p.163)

²⁶Bakhtine (Volosinov 1973), dans sa théorie sociologique du langage, proche du pragmatisme, insiste sur la détermination de la fonction syntaxique. Il en est de même chez G.G.Granger (1968 p.126). Pour ce dernier la sémantique débute sur le mode rigide de la syntaxe et s'achève avec le lexique <<tous sens - nous dit G.G.Granger - doit comporter un contenu des virtualités syntaxiques, lesquelles ne sont rien d'autre, en effet, que la possibilité des constructions syntagmatiques.>>

une pluralité de points de vue (axe paradigmatique) et non sur l'organisation proprement syntaxique. On peut ainsi considérer, de ce point de vue, le langage naturel dans son double embrayage, celui du conçu et du structurant, que met en valeur l'univers structural et celui du vécu donné dans et par l'usage de la stratégie de communication. Mais les divers moments, étapes et modèles techniques qui ont participé à la construction de cette forme sémiotique, même s'ils ont été révélateurs de divers aspects sémantiques nous conduisent à construire notre objet d'analyse et à vérifier l'hypothèse qui y était rattachée soit: l'observation, dans tous les textes constituant le corpus, de la même forme sémiotique (morpho-syntaxique) ou mode d'énonciation similaire au fondement de la transformation de la signification que la collectivité se donne d'elle-même, des autres, de la réalité sociale et surtout de sa pratique, ne constituent aucunement une explication, une signification sur le plan sociologique, au sens où j'ai présenté ce terme au chapitre précédent²⁷. Comment montrer en quoi la nouvelle conjoncture et surtout la place qu'y occupe la collectivité intellectuelle peut expliquer la transformation de la pratique sociologique telle que les auteurs, on l'a vu, la fondent et l'expliquent?

5.3. L'altérité de la place des intellectuels au sein des rapports sociaux ; une explication de leur définition de la transformation de la pratique sociologique au début des années 80.

Les corrélations entre les données linguistiques portant les traces d'une collectivité en mutation et le social appellent la dimension socio-symbolique de l'interprétation dévalorisante qui marque, de l'avis des auteurs, la transformation de la pratique sociologique, au Québec, au début des années 80.

La remise en question de la collectivité intellectuelle, observée dans l'ensemble du corpus, apparaît, me semble-t-il, comme étant à la fois une <<cause>> et un <<effet>> de leur définition empirique de la transformation de la pratique sociologique. Une <<cause>>, dans la mesure où le groupe, en train de se faire autre, ne peut éviter un questionnement de la pratique même, ou du moins d'un élément de cette pratique que j'ai reconnu comme l'engagement socio-politique qui le distingue des autres groupes sociaux. Un <<effet>>, puisque la remise en question de la pratique déborde, encore là, d'une manière incontournable, sur un questionnement de l'identité de la collectivité intellectuelle. Dans ce contexte, il est tout à fait vain de tenter d'induire une antériorité de la transformation de la définition de la pratique ou de la transformation de l'identité, pour expliquer l'un ou l'autre des éléments de la réalité de l'expérience. J'insiste

²⁷Voir aussi N.Ramognino (1987a); N. Ramognino et A. Turmel (1990) ;T.Todorov (1989)

toutefois ici sur la possibilité de réduire notre vue, en considérant qu'au fondement de cette dialectique s'en trouve une autre... celle qui se situe entre la conception, la modélisation empirique (Cf. A.J.Perez 1993 p.19), l'organisation de la connaissance et de l'expérience de l'altérité de la collectivité intellectuelle au début des années 80 et l'expérience, commune aux auteurs, d'une nouvelle place, de cette dernière au sein des rapports sociaux transformés. En somme, autrement dit, entre ce processus de modélisation empirique comme traces de l'organisation même de la connaissance et de l'expérience dans les textes qui renvoient aux transformations sociales qui ont cours dans la société québécoise du début des années 80. C'était le but de la démarche de ce mémoire, de s'orienter précisément vers la possibilité d'une explication de la transformation de la pratique, telle que conçue et vécue par l'ensemble des auteurs, par la transformation de la collectivité intellectuelle.

A- La transformation de la place des intellectuels au sein des rapports sociaux: les fondements sociologiques de l'altérité de la collectivité intellectuelle comme explication de la définition et des explications empiriques de la transformation de la pratique sociologique.

Pour en rester au niveau de notre visée explicative, je dirais que la conception qu'ont les auteurs d'eux-mêmes et plus généralement de la collectivité intellectuelle, versus l'expérience d'une nouvelle place au sein des rapports sociaux, implique une remise en question du rôle des intellectuels dans la société et, du même coup, de la légitimité de leur pratique, ce qui peut expliquer, de ce point de vue, leur définition de la transformation de la pratique sociologique. D'une manière plus explicite, la conception qu'ont les auteurs d'eux-mêmes en tant qu'intellectuels vs l'expérience du début des années 80 au Québec, tranche d'une manière radicale avec celle qu'ils amènent du <<nous>> avant le début des années 80 et ce même sans avoir vécu nécessairement individuellement tous les moments historiques évoqués dans leur texte. Dans ce même sens, j'aimerais souligner en quoi la définition du <<nous>> d'avant le début des années 80 correspond, en somme, à la construction sur le plan de la connaissance historique à la constitution d'une mémoire collective, mémoire qui est avant tout sociale dans la mesure où elle marque, chez tous les auteurs, une même rupture, une même réciprocité des perspectives entre ceux-ci, dans le changement de repères de détermination du réel (Cf.P.Sabourin 1993, P.Goffman 1973 dans K.Leiter 1980, F.Dumont 1973, P. Lantz 1989) qui, justement, participe à l'altérité de la collectivité. <<Dis-moi de quoi tu te souviens, je te dirais qui tu es>> disais Halbwachs (in R.Pinto et M.Grawitz 1967 p.223). Mais plus qu'au contenu de cette mémoire et de la manière dont on en parle, c'est surtout la détermination du non-soi, de ce que l'on n'est plus, la fin de

l'intellectuel, tel qu'on le définissait jusqu'alors, soit fondamentalement la fin de l'engagement politique (au sens large du terme) ou d'un type d'engagement politique que l'on retrouve.

La mémoire collective, participe à la production du sens, à la signification que se donne la collectivité d'elle-même, des autres et du rapport qu'elle établit au monde <<le présent de l'individu , - insiste T.Todorov 1989 p.423 - est déterminé par le passé du groupe>>. Or la lecture positive, ou à peine critique, que font les auteurs du passé de la collectivité et de la pratique sociologique, si on la compare avec celle qu'ils font d'eux-même et de leur (la) pratique, au début des années 80, est particulièrement intéressante en ce sens qu'elle démontre, d'une manière non-équivoque, que dans ce cas précis, l'appropriation d'une réalité différente, qui s'effectue par la négative, renvoie à une difficulté, que certains auteurs reconnaissent explicitement, de donner une signification à cette société, voir même à la nommée le non-sens serait-il en fin de compte, pour ces intellectuels en situation, le sens de cette nouvelle réalité sociale du début des années 80?

Au-delà de la démonstration empirique de la définition de l'altérité comme mode de connaissance relatif aux transformations sociales-historiques, il importe de rappeler que la conception de cette dernière, passe par l'expérience de la transformation de la place qu'occupe la collectivité intellectuelle au sein des rapports sociaux. Cette transformation est remarquable dans les propos que tiennent les auteurs à l'égard des groupes sociaux avant et à l'égard des groupes sociaux au début des années 80. La différence est, somme toute, révélatrice d'une transformation des alliances et des oppositions entre les intellectuels et les autres groupes sociaux, surtout ceux liés au pouvoir politique. Le manichéisme joue donc ici à plein au sens même d'une confrontation de deux conceptions du monde, celle de l'idéalisme et du matérialisme présentées ici dans leur manifestations actualisées et concrètes dans la connaissance historique. La nouvelle place des intellectuels dans cette société transformée, dans la nouvelle dialectique des rapports sociaux implique, on l'a dit, une remise en question de leur(s) rôle(s). Cette nouvelle place semble aussi expliquer l'observation surprenante, c'est-à-dire non prévisible lors d'une lecture ordinaire du corpus, qui veut que l'ensemble des auteurs, non seulement remettent en question leur engagement socio-politique, mais aussi le mode de connaissance scientifique. Bref, en d'autres termes, c'est la pratique sociologique dans sa globalité qui est remise en question au début des années 80, sans distinction entre les dimensions de l'engagement intellectuel et le travail proprement scientifique.

Quant au découpage empirique de l'expérience social-historique en deux périodes, il faut aussi retenir, comme je l'ai déjà avancé, que les points de vue des auteurs ne sont pas étrangers à celui que l'on retrouve dans le sens

commun défini comme règle implicite [Cf. Grataloup 1985] partagé par la collectivité québécoise. Comme on peut le constater avec l'exemple suivant tirée du texte de E. Alsène p.13 <<Durant la campagne électorale de novembre 1985 au Québec, tout le monde ou presque parlait de changement >>, les auteurs évoquent d'ailleurs ce sens commun sous formes de phénomènes appartenant au monde en soi. Ce sens commun, qui procède d'un renversement des valeurs, pour définir les changements économiques, politiques et idéologiques, court-circuite directement l'identité et la pratique intellectuelle dans ce qu'elles ont d'essentiel. André Fortin, dans son ouvrage, Passage de la modernité: les intellectuels et leurs revues (1993), exprime un même constat que nous en ce qui concerne la transformation de la place et du rôle des intellectuels dans la société québécoise du début des années 80. Selon cette dernière, les revues d'hier ou dirons-nous celles d'avant le début des années 80, permettaient <<d'orienter>>, tandis que celles d'aujourd'hui, soit celles du début des années 80 et c'est, me semble-t-il, encore vrai pour les années 90, permettent de <<résister>>. N'occupant plus la même place, ne percevant pas de place(s) nouvelle(s) ou de rôle(s) nouveau(x) dans le jeu des rapports sociaux et participant au sens commun, c'est-à-dire au renversement idéologique, qui d'une manière contradictoire, définit des contraintes externes à demeurer ce qu'ils étaient jusqu'alors, les intellectuels du début des années 80 vivent une marginalisation, ce qui du même coup mine la légitimité sociale de leurs pratiques et de son objet, de la définition que l'on peut s'en donner pour être plus précis. <<Lorsque le nous québécois n'est pas très bien défini, - affirme A.Fortin (idem p.124) - celui des intellectuels ne l'est pas non plus [...]>>

Conclusion générale

Malgré quelques impensées, tel que l'absence, non prévisible aux étapes des constructions théoriques et méthodologiques, de certaines données et la répartition inégale des éléments empiriques au sein des réflexions des auteurs sur la pratique sociologique avant le début des années 80 et sur la pratique sociologique au début des années 80, j'ose penser que la vérification des étapes de la stratégie d'analyse a tout de même permis d'une explication dans les limites conceptuelles de ce mémoire, de la conception de la transformation de la pratique sociologique au début des années 80, ou pour être plus précis, de la définition négative, du questionnement et de l'incertitude concernant l'objet même de cette pratique, de la légitimité de ceux et celles qui, l'élaborant, détiennent (ou détenaient) une fonction symbolique leur permettant de dire le social et de l'interpréter.

D'une manière plus convaincante, peut-être, disons qu'à partir de l'analyse de l'usage du lexique, c'est-à-dire de son choix et de sa distribution dans le corpus défini comme ensemble de discours sur la transformation de la pratique intellectuelle au Québec au début des années 80, j'ai pu mettre à jour, i.e. construire, une organisation antinomique de ce dernier (la structure lexico-sémantique) tout en construisant des critères empiriques, pour ensuite regrouper ceux-ci en catégories et définir, dès lors, des dimensions empiriques touchant des secteurs, des éléments, de la transformation de la pratique, pour enfin constater l'existence d'invariants entre les auteurs. Ce travail sur les textes nous a ainsi permis de décrire et de comprendre, du point de vue des auteurs-intellectuels, les fondements empiriques à leur conception de la transformation de la pratique sociologique dans son rapport aux transformations social-historiques qui marquèrent la connaissance historique analysée.

L'observation dans le corpus, suivant notre hypothèse d'analyse concernant l'existence probable, au sein du corpus défini comme discours de l'altérité, d'une organisation morpho-syntaxique associée à l'utilisation empirique des modes d'énonciation, laquelle rappelons-le n'est pas sans rapport avec l'organisation binaire du lexique observée à la phase précédente, m'a autorisé d'autre part à expliquer la conception empirique de la transformation de la pratique en montrant comment, justement, la collectivité intellectuelle, compte tenu des changements sociaux et de la transformation des rapports sociaux, bref de la conjoncture sociale dans laquelle elle se trouve au début des années 80, est en train de se faire autre. Cette transformation dans sa forme, dans sa logique sociale et dans

ses contenus n'est rien d'autre que l'altérité d'une collectivité qui vit une re-définition d'elle-même, des rapports avec les autres groupes sociaux tout en repensant, d'une manière différente, son appropriation de la réalité sociale.

Évidemment, (faut-il le rappeler?) la possibilité de tels résultats ainsi que l'opérationnalisation et l'originalité de la démarche qui veut décrire empiriquement l'objet de son étude pour ensuite insérer cette description dans une structure explicative, renvoient, pour une large part, à la construction du corpus et aux vertus heuristiques, à l'homogénéité par exemple reconnue aux articles analysés. L'analyse du discours, ou comme ai-je dit, une théorie du déchiffrement des discours et l'analyse sémiotique en sociologie appellent, somme toute, une réflexion plus poussée sur les réunions réalisables de la sociologie (et des sciences humaines qui se préoccupent de la signification, de l'aspect symbolique de la vie en général) et des disciplines linguistiques analysant le sens dans son organisation matérielle. Si, dans les limites d'une analyse empirique, j'ai pu faire la preuve des possibilités de l'utilisation conjointe et opérationnelle de divers outils techniques et de procéder d'une démarche à la fois inductive et déductive, reste, au plan théorique, la question à peine abordée des rapports et de la complémentarité, dans les pratiques cognitives, du vécu et du conçu. Une voie semble pourtant s'offrir à nous en ce sens avec l'apport de Charles S. Peirce (1839-1914) au développement de la sémiotique. Cette inspiration, qui dans le cadre de ce mémoire n'a pas été développée, reste pour nous une source à explorer. Je pense, par exemple, au concept d'interprétant qui, me semble-t-il, pourrait servir au rapprochement entre le structuralisme génétique de Piaget et une sociologie de la connaissance dans la saisie empirique de l'attitude, domaine des travaux de M. Mead, (c.f. R. Pinto, M. Grawitz 1967 p.p. 221-223) qui mobilise l'organisation de la connaissance et des comportements. Or une telle entreprise devrait passer concrètement et nécessairement par la <<question langage>> posée aux divers voies d'étude de la cognition, question qui bien sûr recoupe naturellement tout un ensemble de problématiques, celle par exemple concernant la définition des rapports entre la forme et le contenu d'un phénomène cognitif et la forme et les contenus des données discursives, dans leur double potentialité de constituer, d'une manière simultanée, une force créatrice spontanée et organisatrice. Mais, plus encore, à la lumière des lectures premières des textes et des commentaires sur les textes de Peirce (voir, G.G. Granger 1968, G. Delledale 1981, D. Savon 1980, A. Rey 1976), il semble que la question de la relation à l'objet qui se pose inévitablement avec les notions de perception et d'attitude, tout comme la double définition de l'usage (synchronique et/ou diachronique, individuel et/ou collective) du langage comme structure abstraite et comme évocation d'une expérience vécue des rapports sociaux constituent des éléments de réflexion qui sont parties prenantes de la notion de

<<sémiosis>> de Peirce. La visée de ce concept consiste essentiellement à saisir, à partir des termes "firstness", (le premier) , "secondness" (le second) et "thirdness" (le troisième) le fonctionnement de la signification à travers le dépassement d'une dualité qu' évoque le troisième terme et donc se pose comme un archétype d'une logique universelle, d'une dialectique au fondement des pratiques, qu'elles soient scientifiques ou non et donc, généralisable à des objets, en apparence, aussi disparates que la philosophie Kantienne (les termes connexion, disjonction, conjonction), la psychanalyse (les instances symboliques définies par le père, la mère et l'enfant) le christianisme (par la trinité du père du fils et saint esprit) ...logique donc qui serait de même à rechercher ultimement dans les expériences de la vie quotidienne. Tout ceci n'est pas sans nous ramener aux trois moments qui m'ont servi à définir les grandes étapes d'une méthodologie générale. Sur ce plan, les trois stades, décrire, comprendre et expliquer me semble incontournables à toute démarche qui se veut cumulative. Trop souvent, me semble-t-il, l'analyse sociologique se résorbe en la construction de son objet soit à sa description et, quelques fois, à sa compréhension sans pour autant procéder à son explication.

Bien sûr, il ne s'agit ici que d'un survol des propos de Peirce, un travail plus approfondi, plus structuré et plus articulé reste à faire pour répondre aux exigences d'une analyse appliquée.

Rappelons par ailleurs que, dans la perspective du compromis épistémologique avancé dans ce mémoire, j'ai insisté en tout temps pour définir l'objet d'étude théoriquement circonscrit, suivant les points de vue des connaissances sociales et historiques des individus impliqués dans la réalité analysée. Les paramètres de l'époque couverte par l'étude, si ils s'en trouvent un peu flous pour certains, n'en correspondent pas moins, je le suppose, à la ponctuation d'une temporalité vécue non pas individuellement, c'est-à-dire suivant une périodisation délimitée par des événements de la vie personnelle, mais socialement selon les rythmes des événements qui prennent place dans le sens commun et non seulement dans celui du cadre rigide du calendrier ou d'une construction a priori de la réalité sociale. Il en va de même des éléments que partagent les auteurs que j'ai nommé les invariants qui relèvent du présent des événements et comme le dit A.Gras (1993 p.229) de <<l'intuition >> commune.

Reste tout de même que, sur le plan pratique, la première lecture du numéro de Possibles retenu pour les fins d'analyse m'a bien sûr intéressé non seulement en tant qu'apprenti sociologue ou dans le but conscient de constituer l'objet de ce mémoire. C'est plutôt la recherche d'éléments de compréhension d'un malaise, d'un questionnement et, disons-le plus radicalement d'un doute concernant la pratique sociologique, son objet, son rôle, sa place dans une société transformée par l'affrontement des forces, en apparence nouvelles, qui

somme toute a constitué la motivation profonde à l'entreprise de ce mémoire, d'où l'existence d'un aspect parfois intimiste ponctué d'incertitudes qui, malgré un recul historique, tranche avec les discours habituels de la science. Certains y verrons là, sans doute, le témoignage d'une époque, d'une conjoncture, que G.Lipovetsky (1983,p.58) n'hésite pas à associer à un <<narcissisme collectif>>. Par ailleurs, comme le dit B.H. Lévy 1987 p.61 <<L'intellectuel en fait n'est pas un homme .C'est une dimension de la société>>. Au moment où j'écris ces dernières lignes, une nouvelle revue intellectuelle vient de naître au Québec, aux Éditions Balsac, son nom? ... Impossible! Signe des temps, représentation d'une tentative de gérer l'altérité de la collectivité intellectuelle et de son travail dans et sur la société? Malgré des comparaisons, toujours périlleuses, on peut se consoler avec les propos d'un B.H. Lévy (1987) qui observant, chez les intellectuels français un même phénomène de remise en questions, parle de crise molle, voilée, de disqualification sans raison et surtout sans passion. P.Rosavallon pense, quant à lui, que la recherche de nouveau lieux, de nouvelles questions peut-être fort saine et permettre de mieux cerner l'objet même de la sociologie par rapport aux autres sciences sociales. C'est aussi le point de vue de J.Godbout, dont l'article a été retenu comme composante de notre corpus. L'article d'A.Gras dans la revue Société (op.cit.) nous fourni un autre exemple d'une telle position. Or ici, plus question d'épistémologie ou de mutisme, c'est carrément de spiritualité et d'exigences intérieures dont il est question.

<< Je ne conçois pas pour ma part - nous dit A.Gras p.230 - , qu'en sociologie on parle de la modernité de son monde, sans s'engager [engagement qui n'a évidemment rien à voir avec une quelconque action politique, il s'agirait plutôt d'un engagement spirituel, si ce mot n'était tabou dans notre petit univers positiviste-rationaliste (...)] après tout l'interrogation sociologique fut dès le début porteuse d'angoisses métaphysiques, celle de Tocqueville sur la nouvelle dépendance de l'individu démocratique, celle de Durkheim sur l'effondrement du lien social, celle de Weber sur la grisaille dans laquelle nous pénétrons avec "l'Entzauberung" de ce monde-ci. Mais sans doute la tribu des sociologues comporte-telle plusieurs clans, et je me trouve peut-être, toute proportion gardées, dans la situation de Julien dit l'Apostolat face à l'intolérance de ceux qui savent qui est Dieu...(...).- et d'ajouter un peu plus loin l'auteur - la sociologie est une science illusoire mais elle partage ce joyeux privilège avec les sciences dites exactes, mais illusion, n'est pas dérisoire.>>

Or, ainsi qu'on l'a vu, la transformation de la représentation qu'a la collectivité intellectuelle d'elle-même ne peut s'écarter de celle de son rôle social. En cela on rejoint,encore une fois, tout en s'inscrivant en prolongation avec celles-ci, les observations issues de l'étude de M.Founier et G.Houle (1980): la société québécoise, si elle s'est présentée tour à tour dans le discours sociologique comme culture différente et inférieure à la culture anglaise, comme société dépendante de la société anglo-canadienne, comme formation sociale tronquée

par la lutte des classes, se résume, suivant notre propre analyse, au constat d'une société difficilement définissable au début des années 80 par une collectivité intellectuelle marginalisée. Comment, en effet, exprimer une quelconque signification sociologique à une réalité sociale dans les conditions où, la distinction entre ce qui naît et ce qui meurt n'est pas clair? (Cf. A.Turmel 1990 p.p.267-268). Comme le dit G.G.Granger (1961 p.p.134-142) l'analyse conjoncturelle définit essentiellement un noeud de contradictions, où se joignent l'individuation des forces et des intérêts en présence, la conjoncture est toujours favorable ou défavorable à un individu, à une collectivité. D'autres pistes s'ouvrent aussi à l'analyse, celle par exemple des études classiques en sociologie des élites (voir M.H.Soulet, voir aussi G.Busino 1992). Souvenons-nous, cependant que la spécificité de nos résultats d'analyse souligne la re-constitution d'une mémoire collective, (le présent des événements passés comme le dirais A.Gras 1993 p.227) et l'importance insoupçonnée de l'institutionnalisation de la pratique (notamment la problématique de l'Université et de la transmission du savoir), pour ne pas parler, encore ici, de remise en question de la science.

Comme le disait si bien Max Weber, tout en nous avertissant que l'on ne peut-être à la fois homme d'action et homme d'étude sans porter préjudice à l'une ou l'autre des activités (1959 p.8) <<...l'on n'aurait jamais pu atteindre le possible si dans le monde on ne s'était pas toujours et sans cesse attaqué à l'impossible >> (cité par M.Maffessoli 1979 p.158). Préférons cette avenue, en souhaitant ne pas se tromper, à celle proposée par B.H.Lévy (idem p.9) qui veut <<qu'il n'y a pas d'exemple d'un abaissement des clercs qui n'ait suivi, accompagné ou plus souvent annoncé et précédé des désastres de grande portée>>.

BIBLIOGRAPHIE

- AKARIAN-LACOURT, Arlette, <<Les figures de l'autre: les sorciers et les savants. A propos de J.Favret-Saada>>, Sociologie du Sud-Est, numéros 59-62, Aix-en-Provence, P.U.P, 1989 p.p. 27-47.
- ANSCOMBRE, Jean-Claude, <<Voulez-vous dériver avec moi ?>> Communication, numéro 32, Paris, Éditions du Seuil, 1980, p.p.61-123.
- ANSART, Pierre, <<Toute connaissance du social est-elle idéologique?>>, Sociologie de la connaissance, DUVIGNAUD Jean <<dir.>>, Paris, Payot 1979, p.p.33-48.
- ARON, Raymond, Les étapes de la pensée sociologique, Paris, Gallimard, 1967.
- ATIEN, Michel, <<Une science sans objet>>, Espace-temps.: Réfléchir les sciences sociales, numéro 30, 1985, p.p. 24-27.
- AUCLAIR, Georges, <<De l'émergence du nouveau: le fond ou la forme>> Sociologie du Sud-Est, numéros 33-36, 1983, p.p. 37-44.
- BACCOUCHE, Hachemi, <<Essai d'analyse de la valeur ajoutée à la notion d'identité>>, Identités collectives et changements sociaux, TOP, Pierre, <<dir.>>, Toulouse, Editions Privat, 1980 p.p.221-223.
- BAKTHINE, Michael, (Volosinov, V.N.), Marxism and the philosophy of language. New York, Seminar Press, 1973.
- , Esthétique et théorie du roman, Paris, Gallimard, 1978.
- BARREAU, Hervé, <<Les théories philosophiques de la connaissance face à la relativité d'Einstein>>, Communication, numéro 41, Paris, Éditions du Seuil, 1985, p.p.95-109.
- BECKER, Howard S., <<Biographie et mosaïque scientifique>> Acte de la recherche en Sciences Sociales, numéros 62-3, Paris, Éditions de Minuit, 1986, p.p.105-110.
- BERARDI, Jean-Charles, GAZABON, Jasmine, <<Des significations sociales au sens sociologique: la construction de l'identité>> Sociologie du Sud-Est, numéros 59-62, Aix-en-Provence, P.U.P, 1989-90, p.p.231-253.
- BERGER, Peter L., LUCKMANN Thomas, The social constuction of reality: A treatise in sociology of knowledge, New-York, Anchor Books Editions, 1967.
- BERNARD, Paul, <<L'insignifiance des <<données>>: Bref essai contre la stigmatisation positiviste>>, Sociologie et Sociétés, volume XIV, numéro 2, 1982, p.p.65-83.
- , <<Cause perdue? Le pouvoir heuristique de l'analyse causale>> Sociologie et Sociétés, volume XXV, numéro 2, Montréal, P.U.M, 1993, p.p.171-190.

- BERTAUX, Daniel, <<Fonctions diverses des récits de vie dans le processus de recherche>> Le récit de vie: théories, méthodes et trajectoires types, DESMARAIS, Danielle, et GRELL, Paul, <<dir.>>, Montréal, Editions St-Martin, 1986, p.p.21-34.
- , <<Mobilité sociale: l'alternative>>, Sociologie et Sociétés, volume XXV, numéro 2, Montréal, 1993, p.p.211-221.
- BERTHELOT, Jean-Michel, <<Pluralité et cummulativité. D'un sain usage de la formalisation en sociologie >> Sociologie et Sociétés, volume XXV, numéro 2, Montréal, P.U.M., 1993, p.p.23-36.
- BLAIS, Michel J., La logique: une introduction, Montréal, P.U.M., P.U.S., 1985.
- BORDREUIL, Jean-Samuel, <<Entr'acte, La socio-sémiotique: De la communication à l'interaction>> Sociologie du Sud-Est, numéros 37-38, Aix-en-Provence, P.U.P., 1983, p.p.203-211.
- BOURDIEU, Pierre, Esquisse d'une théorie de la pratique, Genève Librairie, Droz, 1972.
- , <<Le paradoxe du sociologue>> Sociologie et Sociétés, numéro 1, volume 11, Montréal, P.U.M., 1979, p.p.85-94.
- , <<L'illusion biographique>> Acte de la recherche en Sciences Sociales, numéros 62-3, Paris, Editions de Minuit, 1986, p.p.69-72.
- BOUDON, Raymond, Les méthodes en sociologie, Paris, P.U.F., 1976.
- BOUDON, Pierre, <<Quelques réflexions sur une épistémologie de la sémiotique>>, Sociologie et sociétés, volume 5, numéro 2, Montréal, P.U.M., 1973, p.p.109-131.
- BOURRET, Pascal, <<De l'intermède en sociologie ou comment aborder les connaissances biomédicales>> Sociologie du Sud-Est, numéro 51-54, Aix-en-Provence, P.U.P., 1987, p.p.117-137.
- BROOK, Stephan, GAGNON, Alain G., Social scientists and politics in Canada, Kingston et Montréal, McGill-Queens University Press, 1988.
- BROWN, Richard, A poetic for sociology: Toward a logic of discovery for humans sciences, New York, Cambridge University Press, 1977.
- BURRELL, Gibson, MORGAN, Gareth, Sociological Paradigms and Organisational Analysis, London, Heinemann, 1979.
- BUSINO, Giovanni, Elites et élitisme, Paris, P.U.F., 1992
- CANTO-KLEIN, Marianne, RAMOGNINO, Nicole, <<Les faits sociaux sont pourvus de sens: Réflexions sur l'analyse de contenu>> Connexions, numéro 11, Paris, Epi Editeur, 1974, p.p.65-90.
- CHAMBON Adrienne, S. <<Les stratégies narratives du récit et de la parole. Comment progresse et s'échafaude une méthode d'analyse>> Sociologie et Sociétés, volume XXV, numéro 2, 1993, p.p.111-124.

- CHARAUDEAU, Patrick, <<Problèmes de langage et problèmes d'analyse des médias>> Sociologie du Sud-Est, numéros 37-38, Aix-en-Provence, P.U.P. 1983 ,p.p.117-124.
- CHARON, Ghyslain, GERMAIN, Claude,<<Réflexions épistémologiques et méthodologiques sur l'axiologie>>,La linguistique, volume 17, Paris, P.U.F, 1981-2, p.p.35-51.
- CHENEAUX, Jean, <<L'axe passé, présent, avenir >> Espaces temps: Réfléchir les sciences sociales, numéro 29, Paris, C.N.R.S, 1985, p.p.13-17.
- COURDESSES, Lucille, <<Blum et Thorez en mai 1936; analyse d'énoncés>>,Langue Française, numéro 9, Paris, 1971, p.p.22-33.
- CROWARD, Roger, ELLIS, John, Language and materialism: Development in semiology and the theory of the sujet. London, Routledge J.and Kegan Paul,1977.
- CURIE, Jacques, <<Identité par le travail: aspect psycho-sociaux (synthèses) Identités collectives et changements sociaux, TOP, Pierre, <<dir.>>, Toulouse, Editions Privat, 1980, p.p.327-329.
- DECLoux Bernard,<<Lectures en ethnométhodologie>> , Langages et société, numéro 13, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1980 p.p.35-57.
- DECROISE,Anne, <<Préface>>,Langages et Société numéro 28, La maison des sciences de l'homme, Paris, 1984, p.p.5-8.
- DELLA BERNADINA, Sergio, <<Equation personnelle et statut de l'observateur dans la tradition ethnologique>> Sociologie du Sud-Est,numéro 59-62, Aix-en-Provence, P.U.P, 1989-90, p.p.7-26.
- DE LA CRUZ, Marie-Josée, HAYAT, Moussa,<<La notion d'identité dans le champ de la sociologie du travail>> Sociologie du Sud-Est, numéro 59-62, Aix-en-Provence, P.U.P, 1989, p.p.253-267.
- DELEDALLE,Gérard, <<Les grands thèmes de la philosophie de Charles S.Peirce >> Semiotica, numéro 32 1/2, The Hague, Mouton, 1980a, p.p.329-337.
- , <<Avertissement aux lecteurs de Peirce>> Langages, numéro 58, Paris, Larousse, 1980b, p.p.25-27.
- , <<Le représentamen et l'objet dans la sémiotique de Charles S. Peirce>> Semiotica, numéros 33-4, The Hague, Mouton, 1981, p.p.195-231.
- ,<<L'actualité de Peirce, addiction,induction,déduction>>, Semiotica, numéro 45, The Hague, Mouton, 1983, p.p 307-343.
- DELPORTE, Christian, Intellectuels et Politiques. Firenze, Casterman Guinti,1995.
- DE SARDON, Jean-Pierre Olivier, <<Introduction>>, Sociologie du Sud-Est,numéros 41-44, Aix-en-Provence, P.U.P., 1984-5, p.p.7-15.
- DESMARAIS, Danielle, <<Introduction >> Les récits de vie: théorie, méthode et trajectoires types, DESMARAIS, Danielle ,GRELL, Paul <<dir.>>, Montréal, Editions St-Martin, 1986, p.p.11-17.

- DUCHASTEL, Jules, <<Discours et informations: des objets sociologiques ?>> Sociologie et Sociétés, volume XXV, numéro 2, Montréal, P.U.M., 1993, p.p.157-170.
- DUCHESNE, Lorraine, LEPAGE, Yves, <<Notes de recherches - Les données manquantes multiples: un problème. Une solution pour une recherche sur les communautés religieuses>> Sociologie et Sociétés, volume XXV, numéro 2, Montréal, P.U.M., 1993, p.p.47-52.
- DUCROT, Oswald, <<Analyses Pragmatiques>>, Communications, numéro 32, Paris, Editions du Seuil, 1980, p.p.11-60.
- DUMAS, Brigitte, <<Dans les traces d'une métamorphose de la connaissance du vivant>>, Sociologie et Sociétés, volume XIX, numéro 2, Montréal, P.U.M., 1987, p.p.4-14.
- DUMONT, Fernand, Essai sur la pratique des sciences de l'homme, Montréal Hurtubise, 1973.
- DUVIGNAUD, Jean, <<Champ imaginaire et champ social>>, Arc, numéro 72, 1978, p. 26-31.
- , <<Introduction>>, Sociologie de la connaissance, Paris, Payot, 1979, p.p.9-10.
- ECO, Umberto, A theory of semiotics, Bloomington London, Indiana University Press, 1979.
- , <<Peirce et la sémantique contemporaine>>, Langages, numéro 58, Paris, Larousse, 1980, p.p.75-90.
- FABRE, Gérard, <<La lecture comme contre-don ou l'insignifiance du texte>>, Sociologie du Sud-Est, numéro 35-36, Aix-en-Provence, P.U.P., 1983, p.p.163-178.
- , <<Le collège de sociologie ou la virtualité d'une connaissance mystique>> Sociologie du Sud-Est, numéros 51-54, Aix-en-Provence, P.U.P., 1986, p.p.21-41.
- FERNER, Jean Louis et al. Le structuralisme génétique: L'oeuvre et l'influence de Lucien Goldmann, Paris, Denoel/Gonthier, 1977
- FERRARA, Alessandro, <<A few considerations on a pragmatic component>> Versus: Quaderni di studi di semiotici, numéro 16, Bologna, 1977, p.p.31-48.
- FERRAROTTI, Franco, <<Sur l'autonomie de la méthode biographique>>, Sociologie de la connaissance, DUVIGNAUD, Jean, <<dir.>>, Paris, Payot 1979, p.p.131-152.
- FILTAIN, Claude, <<Identité, singularité et normalité: la question du Québec>>, Identités collectives et changements sociaux, TOP Pierre <<dir.>>, Toulouse, Editions Privat, 1980, p.p.121-123.
- FINLAY-PELINSKI, Mark, <<Semiotic or history: Frame content analysis to contextualized discursive praxis>> Semiotica, volume 40, numéro 1/2, 1982, p.p.229-266.
- FINLKELKRAUT, Alan, <<L'autobiographie et ses jeux>>, Communications, numéro 19, Paris, Edition du Seuil, 1972, p.p. 155-169.

- FORTIN, Andrée, Passage de la modernité: Les intellectuels québécois et leur revues, Laval, P.U.L., 1993.
- FOURNIER, Marcel, <<Discours sur la culture et intérêts sociaux>> Sociologie et Sociétés, volume XI, numéro 1, Montréal, P.U.M., 1979, p.p.65-84.
- , HOULE, Gilles, <<La sociologie québécoise et son objet: Problématiques et débats>> Sociologie et Sociétés, volume XII, numéro 2, 1980, p.p.21-43.
- , <<Essai en sociologie: littérature sociale et luttes politiques au Québec>>, L'essai et la prose au Québec, Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa, tome VI, Montréal, Editions Fides, 1985, p.p.143-179.
- FREDERIC, François, <<Identité et hétérogénéité de l'espace discursif: L'exemple du dialogue chez l'enfant>>, Identités collectives et changements sociaux, TOP, Pierre, <<dir>>, Toulouse, Editions Privat, 1980 p.p.345-353.
- FREITAG, Michel, << Transformation de la société et mutation de la culture>> Conjoncture, numéro 2, Montréal, Editions St-Martin, 1982.
- , <<Les sciences sociales contemporaines et le problème de la normativité>>, Sociologie et Sociétés, volume XIX, numéro 2, P.U.M., 1987, p.p.5-35.
- GAILLARD, Françoise, <<Imaginaire du social ou social de l'imaginaire>>, Imprévue, numéro 2, Montpellier, Centre d'études et de recherches sociocritiques, 1984, p.p.7-24.
- GARDIN, Jean-Claude, Les analyses de discours, s.l., Delachaux et Niestlé 1974.
- , <<Points de vue logicistes sur les méthodologies en sciences sociales>> Sociologie et Sociétés, volume XXV, numéro 2, Montréal, P.U.M., 1993, p.p.11-22.
- GAUTHIER, Benoît, Recherche sociale: De la problématique à la collecte des données, Sellery, P.U.Q., 1984.
- GENDREAU, Andrée, <<Une analyse anthropologique des formes>>, Sociologie du Sud-Est, numéros 59-62, Aix-en-Provence, P.U.P, 1989, p.p.151-179.
- GERMAIN, Jean-Claude, La sémantique fonctionnelle, Paris, P.U.F. 1981.
- GODEL, Joseph, <<Une pensée non idéologique est-elle possible?>> Sociologie de la connaissance, DUVIGNAUD, Jean, <<dir>>, Paris, Payot, 1979, p.p.13-22.
- , Lucien Golmann, Epistémologie et philosophie politique: Pour une théorie de la liberté, Paris, Denoel/Gonthier, 1978.
- GRANGER, Gilles Gaston, <<L'histoire comme analyse des oeuvres et comme analyse des situations>>, Médiations, numéro 1, Paris, Editions de Minuit, 1961, p.p.127-141.
- , Essai d'une philosophie du style, Paris, Arnaud Colin, 1968.
- , <<Langue et systèmes formels>> Langages, numéro 21, Amsterdam, Didier/Larousse, 1971, p.p. 71-87.
- , Langages et épistémologie, Paris, Editions Klincksieck, 1979.

- <<Modèles qualitatifs, modèles quantitatifs dans la connaissance scientifique>>, Sociologie et Sociétés, volume XIV, numéro 1, 1982, p.p.7-13.
- GRAS, Alain, <<La sociologie comme médiation ou nous n'irons pas au Paradis des sciences...>>, Sociétés: Revue des Sciences Humaines et Sociales, numéro 41, Paris, Dunod éditeur, 1993, p.p.227-230.
- GRATALOUP, Christian, <<Après l'empirie, le beau temps>>, Espace temps: Réfléchir les sciences sociales, numéro 30, Paris C.N.R.S., 1985, p.p.40-66 1985.
- GREIMAS, A.J. Sémantique structurale, Paris, Librairie Larousse 1966
- , COURTES, J. <<Pour un dictionnaire raisonné de la sémiotique >> Versus: Quaderni di Studi semiotici, numéro 17, Bologna, 1977, p.p.65-81.
- GRELL, Paul, <<Les récits de vie: une méthodologie pour dépasser les réalités partielles>> Les récits de vie: théorie, méthodes et trajectoires types, DESMARAIS, Danielle, GRELL, Paul, <<dir.>>, Montréal, Editions St-Martin, 1986, p.p.151-172.
- GRENIER, Line, HOULE, Gilles, RENAUD, Jean, <<Sociologies et méthodologies :les pratiques québécoises>> Sociologie et Sociétés, volume XIV, numéro 1, Montréal, P.U.M., 1982 p.p. 113-124.
- GROSHENS, Marie-Claude, <<Production d'identité et mémoire collective>> Identités collectives et changements sociaux, TOP, Pierre, <<dir.>>, Toulouse, Editions Privat, 1980, p.p.149-151.
- GROUPE U (Centre d'études poétiques, Université de Liège), Rhétorique générale, Paris, Editions du Seuil, 1982.
- GUINEAU, Alain, <<L'histoire, le rationnel>> Espace-temps: Réfléchir les sciences sociales, numéro 30, Paris, C.N.R.S., 1985, p.p. 28-34.
- GUIRAUD, Pierre, La Grammaire, Paris, P.U.F, 1967.
- HELAY, Jean-Pierre, <<Les pratiques thérapeutiques traditionnelles: un modes de connaissance singulier>> Sociologie du Sud-Est, numéros 51-54, Aix-en-Provence, P.U.P., 1987, p.p.79-115.
- HERVEY, Sandor G.J., <<Les postulats de la sémantique fonctionnelle axiologique>>, La Linguistique, volume 16, Paris, P.U.F 1980-1, p.p.119-144.
- HEYNDELS, Ralph, <<De l'idéologie>> Imprévue, Paris, Centre d'études et de recherches sociocritiques (C.E.R.S.), 1980-2, p.p.19-32.
- HOUDEBINE, Jean-Louis, Langage et marxisme, Paris, Editions Klincksieck 1977.
- HOULE, Gilles, <<L'idéologie: un mode de connaissance>>, Sociologie et Sociétés, volume XI, numéro 1, Montréal, P.U.M., 1979, p.p.123-145.
- <<Présentation>> Sociologie et Sociétés, volume XIV, numéro 1, P.U.M., 1982a, p.p.4-6.
- <<Parenté et politiques méthodologiques>> Sociologie et Sociétés volume XIV, numéro 1, Montréal, P.U.M., 1982b, p.p.97-112.

- ,RACINE, Luc, <<La littérature et le social: Remarques sur l'usage de l'analogie>>, Sociologie du Sud-Est, numéros 35-36, Aix-en-Provence, P.U.P., 1983, p.p.45-64.
- ,<<Histoires et récits de vie: la redécouverte obligée du sens commun>> Les récits de vie: théorie, méthode et trajectoires types(Groupe d'analyse des politiques sociales) DESMARAIS, Danielle, GRELL, Paul<<dir.>> Montréal, Editons St-Martin , 1986, p.p.35-51.
- ,RAMOGNINO, Nicole, <<Introduction>> Sociologie du Sud-Est, numéros 51-54, Aix-en-Provence, P.U.P., 1987a, p.p.3-5.
- ,<<L'économie comme forme sociale de connaissance>>, Sociologie du Sud-Est, numéros 51-54 ,Aix-en-Provence, P.U.P.1987b,p.p.145-166.
- ,<<Le sens commun comme forme de connaissance de l'analyse clinique en sociologie>>, Sociologie et Sociétés, volume XIX, numéro 2, Montréal, P.U.M., 1987c, p.p.77-86.
- ,<<Le bon sens des sociologues: Quelques éléments pour une théorie de l'altérité>>, Sociologie du Sud-Est, numéro 59-62, Aix-en-Provence ,P.U.P., 1990, p.p.47-63.
- ,HURTUBISE,Roch, <<Parler de faire des enfants,une question vitale>> Recherches sociographiques, volume XXXII, numéro 3, Québec, P.U.L., 1991, p.p.385-414.
- ,<<Pour une sociologie de la connaissance de la vie: de l'usage des histoires de vie>>, Discours et pratiques de l'intime au Québec, BRUNET, Manon ,GAGNON, Serge,<<dir.>>, Québec, I.Q.R.C. 1993a,p.p.230-242.
- ,<<L'analyse clinique en sciences humaines: pour une épistémologie pratique>> L'analyse clinique dans les sciences humaines ENRIQUEZ, Eugène, HOULE, Gilles, RHEAUME, Jacques ,SEVIGNY,Robert, <<dir.>> ,Montréal, Editions St-Martin, 1993b, p.p.39-53.
- ,<<Présentation>>, Sociologie et Sociétés, volume XXV, numéro 2 , Montréal, P.U.M., 1993c, p.p.5-10.
- HUGH, Peter, <<Semiotic and history>> Semiotica, volume 40, numéro 1, The Hagues, Mouton, 1982, p.p. 187-228.
- JAKONSEN, Jorgen Dine, <<Sémiotique et pragmatique universelle>> Degré numéro 21, 1980, p.b3-b-33.
- KHOURI, Nadia, <<Il y a vingt-cinq ans la sémiotique...>> Horizons Philosophiques, volume 1, numéro 2, Longueuil, sans édi., Collège Edouard Montpetit, 1991,p.p.161-171.
- KRISTEVA, Julia, Recheche pour une sémanalyse.(extraits), Paris, Points NRF ,1969.
- ,<<Sémiotique>>, Panorama des sciences humaines ,Point NRF,1973.
- KRYSINSKI, Wladimir, <<La négativité du social et la constitution du texte>> Imprévue, numéro, 2, Montpellier, P.U.P.V.,1984, p.p. 55-66.

- LANTZ, Pierre, <<Mémoire sans présent, présent sans mémoire>>, Sociologie du Sud-Est, numéros 59-62, Aix-en-Provence, P.U.P. 1989-90, p.p.69-81.
- LAPERRIERE, Anne, <<Pour une construction empirique de la théorie: la nouvelle Ecole de Chicago>>, Sociologie et Sociétés, volume XIV numéro 1, 1982, p.p.31-42.
- LATOURET, Bruno, <<Quatre façons de ne pas faire de la sociologie de la science>>, Sociologie du Sud-Est, numéros 51-54, Aix-en-Provence, P.U.P., 1987, p.p.7-19.
- LEITER, Kenneth, A Primer on Ethnomethodology, New York, Oxford University Press, 1980.
- LEJEUNE, Philippe, <<Le pacte autobiographique>>, Poétique, numéro 14, Paris, Seuil, 1973, p.p.137-162.
- LEMERT, C.Charles, <<Language, Structure, and Measurement: Structuralist Semiotic and Sociology>> American Journal of Sociology, volume 84, numéro 4, Chicago, University of Chicago Press, 1979 p.p.929-957.
- LEVY-STRAUSS, Claude, Anthropologie structurale Deux, Paris, Plon, 1973.
- LEVY, Bernard-Henry, Eloge des intellectuels, Paris, Editions Grasset, 1987.
- , Les aventures de la liberté, Paris, Grasset, 1991.
- LIPIONSKY, E. Marc, <<L'identité nationale comme représentation>> Identités collectives et changements sociaux, TOP, Pierre, <<dir.>>, Toulouse, Editions Privat, 1980, p.p.59-60.
- LIPOVETSKY, Gilles, L'ère du vide: Essai sur l'individualisme contemporain, Paris, Gallimard 1983.
- LOFFLER-LAURION, Anne-Marie, <<Aspects linguistiques de l'identité: Identité de l'émetteur du message scientifique>>, Identités collectives et changements sociaux, TOP, Pierre, <<dir.>>, Toulouse, Editions Privat, 1980, p.p.287-290.
- LOUIS-GUERIN, Christiane, ZAVALLONI, Marissa, <<L'égo-écologie comme étude de l'interaction symbolique et imaginaire de soi et des autres>> Sociologie du Sud-Est, volume XIX, numéro 2, Aix-en-Provence, P.U.P., 1987, p.p.65-75.
- MAESTRI, Robert, <<Particularismes et identité culturelle>> Identités collectives et changements sociaux, TOP, Pierre, <<dir.>>, Toulouse, Editions du Privat, 1980, p.p.53-54.
- MAFFESOLI, Michel, <<Conflits, dynamique collective et sociologie de la connaissance>> Sociologie de la connaissance, DUVIGNAUD, Jean, <<dir.>>, Paris, Payot, 1979, p.p.153-169.
- , <<La dynamique de l'apparence>>, L'homme et la société, numéros 59-62, Paris, Editions Anthropos, 1981, p.p. 3-11.
- MAHMOUDIAN, Martéza, <<Introduction :Où en est la sémantique?>>, La linguistique, volume 25, numéro 1, Paris, 1989, p.p.5-13.

- MARTINET, André, <<Linguistique générale, linguistique structurale, linguistique fonctionnelle>> La Linguistique, volume 25, numéro 2, 1989, p.p.145-154.
- MELOWIEZ, Ludmika, <<Vers la phénoménologie sémiotique>> Semiotica, numéro 41, The Hague, Mouton, 1982, p.p.73-107.
- MEUNIER, Jean-Guy, <<Le tournant cognitif en sémiotique>>, Horizons Philosophiques, volume 1, numéro 2, Longueuil, sans éd., Collège Edouard-Montpetit, 1991, p.p.51-75.
- MEYER, François, <<Temps, devenir, évolution>>, Communications, numéro 41, Paris, Éditions du Seuil, 1985, p.p.111-120.
- MICHEL, Frédéric, <<Qu'est-ce qu'elle a ma dialectique? Pour une logique dialectique en sociologie: Le travail de l'identité et de la négation>>, Sociologie du Sud-Est, numéros 59-62, Aix-en-Provence, 1989-90, p.p.203-216.
- , MICHEL, Frédéric, <<Modalités d'observation du changement social et d'analyse de ses significations; quelques cas>> Sociologie et Sociétés, volume XXV, numéro 2, 1993, p.p.53-68.
- MIKAFLA, Nikolic, <<Penser, identité et processus sociaux: Importance méthodologiques du principe d'identité>> Identités collectives et changements sociaux, TOP, Pierre, <<dir>>, Toulouse, Editions du Privat, 1980 p.p.239-242.
- MOLINO, Jean, <<Sur la situation du symbolique>> L'arc, numéro 72 Paris, sans éd., 1978, p.p.20-25.
- , <<Critique sémiologique de l'idéologie>>, Sociologie et Sociétés, volume 5, numéro 2, Montréal, P.U.M., 1973, p.p.17-45.
- MOREL, Alain, <<Avant propos: Identité et patrimoine ethnologique>> Sociologie du Sud-Est, numéros 41-44, Aix-en-Provence, P.U.P., 1984- 5, p.p.1-5.
- MORIN, Egard, <<Présentation: L'espace perdu et le temps retrouvé>>, Communications, numéro 41, Paris, Editions du Seuil, 1985, p.p.3-5.
- MORIN, Françoise, <<Identité ethnique et ethnicité: Analyse critique des travaux anglo-saxons>> Identités collectives et changements sociaux, TOP, Pierre, <<dir.>>, Toulouse, Editions Privat, 1980, p.p.55-58.
- MORIN, Louis, La méthodologie de l'histoire de vie, sa spécificité, son analyse, Cahiers de l'I.S.S.H. numéro 10, Québec, P.U.L 1973.
- MOUNIN, Georges, Clefs pour la linguistique, Paris, Editions Seghers, 1971.
- , Clefs pour la sémantique, Paris, Editions Seghers, 1975.
- , <<Qu'est-ce que le langage visible>>, Semiotica, volume 33 numéro 1, The Hague, Mouton, 1981, p.p. 380-388.
- MURREL, Floyd, <<A semiotic of perceptual modes for reading texts>>, Semiotica, volume 57, numéro 3/4, Amsterdam, Mouton, 1985, p.p.288-316.
- NATTIEZ, Jean-Jacques, <<Problèmes sémiologiques de l'analyse des idéologies>> Sociologie et Sociétés, volume 5, numéro 2, Montréal, P.U.M, 1973, p.p.71-91.

- NAVILLE, Pierre, <<Les langages de la sociologie>>, Epistémologie sociologique, numéro 7, Paris, Editions Antropos, 1969, p.p.3-8.
- , <<Les langages de la sociologie (II)>> Epistémologie sociologique numéro 10, Paris, Editions Antropos, 1970, p.p.3-9.
- NICOISE, Philippe, <<Notion d'identité et sémantique générale>>, Identités collectives et changements sociaux, Pierre, Top, <<dir>>, Paris, Editions Privat, 1980 p.p.381-383.
- NOURAND, Georges, <<Construction de quelques éléments d'identité dans le discours>> Identités collectives et changements sociaux, TOP, Pierre, <<dir>>, Toulouse, Editions Privat, 1980, p.p.355-361.
- OSTROWETSKY, Sylvia, BORDREUIL, J.Samuel, et al., La reproduction des styles régionaux en architecture, Aix-en-Provence, P.U.P, 1977.
- , <<Présentation: Sociologie, sémiotique et communication>>, Sociologie du Sud-Est, numéros 37-38, Aix-en-Provence, P.U.P, 1983, p.p.:3-11.
- , BORDREUIL, J.Samuel, <<Le social comme sémio-genèse: Eléments de réflexion sur les rapports actuels de la sociologie et de la sémiotique>> Langage et Société, numéro 28, Paris, La Maison des Sciences de l'homme, 1984, p.p.9-36.
- PELLEGRIN, Marie-Louise, <<Représentation et/ou énonciation ? La Psychosociologie, Jean Stoetzel et la <<théorie des opinions>> >> Société: Revue des Sciences Humaines et Sociales, numéro 41, Paris, Dunod, 1993a, p.p.319-325.
- , <<Catégories <<faibles>>, Catégories <<heureuses>> >>?, Société: Revue des Sciences Humaines et Sociales, numéro 41, Paris, Dunod, 1993b, p.p.305-311.
- PEREZ-AGOSTO, Alfonso, <<L'arbitraire et le nécessaire de l'identité collective: Eléments pour un modèle sociologique de l'identité>> Identités collectives et changements sociaux. TOP, Pierre, <<dir.>>, Toulouse, Edition Privat, 1980, p.p.243-245.
- POLLOK, Michael, <<La gestion de l'indicible>>, Acte de la recherche en sciences sociales, numéros 62-3, Paris, Editions de Minuit, 1986a, p.p.30-53.
- , HEINICH, Nathalie, <<Le témoignage>> Acte de la recherche en sciences sociales, numéros 62-3, Paris, Editions de Minuit, 1986b, p.p.3-29.
- PRIETO, Louis, Pertinence et pratique: Essai de sémiologie. Paris, Editions de Minuit, 1975.
- PIAGET, Jean, Sagesse et illusions de la philosophie, Paris, P.U.F. 1968.
- , Le structuralisme, Paris P.U.F, (Que sais-je) 1968.
- , La psychologie de l'intelligence, Paris, Armand Colin, 1967.
- PILLANT, Yves, <<Pourquoi il y a de la musique plutôt que rien ?>> Sociologie du Sud-Est, numéros 59-62, Aix-en-Provence, P.U.P., 1989-90, p.p.215-230.

- PINEAU, Gaston, <<Dialectiques des histoires de vie>> Les récits de vie : théories, méthodes et trajectoires types, DESMARAIS, Danielle, GRELL Paul, <<dir>>, Montréal, Editions St-Martin, 1986, p.p.131-148.
- , <<Recenser l'analyse causale? Visages de la causalité en sciences sociales et recherche qualitative>> Sociologie et Sociétés, volume XXV, numéro 2, Montréal, P.U.M., 1993, p.p.191-210.
- PIRES, Alvaro P., <<La méthode qualitative en Amérique du nord: un débat manqué (1918-1960)>>, Sociologie et Sociétés, volume XIV, numéro 1, Montréal, P.U.M., 1982, p.p.15-30.
- PINTO, Roger, GRAWITZ, Madeleine, Méthodes en sciences sociales, Paris, Dalloz, Deuxième édition, 1967.
- POUPART, Jean, <<Discours et débats autour de la scientificité des entretiens de recherche>>, Sociologie et Sociétés, volume XXV, numéro 2, 1993, p.p.93-110.
- QUEDERNI, Ahmed Ladh, <<De la rationalité gestionnaire dans le discours sociologique>> Sociologie du Sud-Est, numéros 51-4, Aix-en-Provence, 1987, p.p.167-199.
- RAMOGNINO, Nicole, <<Pour une approche dialectique en sociologie>>, Sociologie et Sociétés, volume XIV, numéro 1, Montréal, P.U.M., 1982, p.p.83-96.
- , <<Les sémiologies comme modèles techniques de construction d'objet sociologique>>, Sociologie du Sud-Est, numéros 37-38, Aix-en-Provence, P.U.P., 1983, p.p.185-201.
- , <<La rationalisation du social: Le symbolique comme enjeu du social>> Sociologie du Sud-Est, numéros 51-54, Aix-en-Provence, P.U.P., 1987a, p.p.201-226.
- , <<Renouvellement de paradigme ou traduction-trahison de la tradition sociologique: pour une positivité de l'objet sociologique>>, Sociologie et Sociétés>>, volume XIX, numéro 2, Montréal, P.U.M., 1987b, p.p.7-50.
- , <<L'errance cognitive du sociologue du sujet à l'objet: le cercle herméneutique>>, Sociologie du Sud-Est, numéros 59-62, Aix-en-Provence, P.U.P., 1989, p.p.83-115.
- , TURMEL, André, <<Introduction: Connaissance de l'altérité, méthode, méthodologies et concepts>> Sociologie du Sud-Est, numéros 59-62, Aix-en-Provence, P.U.P., 1989-90, p.p.3-6.
- REISS, Timothy J., Semiotic and materialism, Semiotica, volume 34, numéro 1/2, The Hague, Mouton, 1981, p.p.48-61.
- REY, Alain, La lexicologie, Paris, Klincksieck, 1970.
- , Théories du signe et du sens, Paris, Klincksieck, 1976.
- RITZER, George, <<Sociological metatheory: A defense of subfield by a alienation of its parameters>> Sociological Theory, volume 6, numéro 2, New York, American Sociological Association Publishing, 1988, p.p.187- 200
- RIVIERE, Claude, <<Auto-portrait et thèses majeures>> Société: Revue des Sciences Humaines et Sociales, numéro 41, Paris, Dunod éditeur, 1993, p.p.231-242.

- ROBIN , Régine, <<Postface: L'analyse du discours entre la linguistique et les sciences humaines: l'éternel malentendu>> Langages, numéro 81, Paris, Larousse, 1986, p.p.121-128.
- , (interviewée par KHOURI, Nadia,) <<Le signe en défaut>>, Horizons Philosophiques, volume 1, numéro 2, Longueuil, sans éd., Collège Edouard Montpetit, 1990, p.p.111-121.
- ROSANVALLON , Pierre, La nouvelle question sociale, Paris, Editions du Seuil, 1995.
- ROSSI-LONDI, Ferruccio <<Toward a theory of sign residues>> Versus: Quaderni di studi simiotici, numéro 23, Bologna, 1979, p.p.15-31.
- RUPP, Peter, <<Anthropologie et histoire de l'identité nationale: Syndrome des conflits et diachronie des solidarités>> Identités collectives et changements sociaux, TOP Pierre, <<dir.>>, Toulouse, Editions du Privat, 1980, p.p.61-63.
- SABOURIN, Paul, <<La régionalisation du savoir. Une approche de l'étude de cas en sociologie>>, Sociologie et Sociétés, volume XXV, numéro 2, Montréal, P.U.M., 1993, p.p.69-92.
- SAINSAULIEU, Renaud, <<L'identité et les relations de travail>> Identités collectives et changements sociaux, Top Pierre, <<dir.>>, Toulouse, Editions Privat, 1980, p.p.275-386.
- SARTRE, Jean-Paul, Plaidoyer pour les intellectuels, Paris, Gallimard, 1972.
- SAVON, David, <<La sémiotique de Charles S.Peirce>>, Langages, Paris, Larousse, 1980, p.p.9-23.
- SCHAFF, Adam, Langage et connaissance, Paris, Editions Antropos, 1967.
- SIMARD, Jean-Jacques, <<Fragments d'un discours fatigué sur les identités québécoises>> Recherches sociographiques, volume XXI, numéro 1-2, Québec P.U.L., 1980, p.p.163-179.
- SILVERMAN, David, TORODE, Brian, The material word :Some theories of language and its limits, London, Routledge and Kegan Paul, 1980.
- SMITH, Michael, D. <<Pierce and Piaget: A commentary on signs of a common ground>>, Semiotica, numéro 19, The Hague, Mouton Publishers, 1977, p.p.271-279.
- SOULET, Marc-Henry, <<Intellectuels et sciences sociales: des frères ennemis à la recherche d'un avenir>>, Possibles, Volume 13, numéro 1/2, Montréal, sans édi., 1989, p.p.205-220.
- SPENCER, Martin E., <<The idea of the person as a collective representation>>, Humans Studies, volume 4, numéro 1, Norwood, Alex Publishing Corporation, 1981, p.p.257-271.
- SULLIVAN, William, ROBINOV, Paul, <<Le tournant interprétatif>> Sociologie de la connaissance, DUVIGNAUD Jean, <<dir.>>, Paris, Payot 1979, p.p.112-130.
- SWIGGER, Peter <<On pragmatic and nominalism>>, Semiotica, numéro 50, The Hagues, Mouton, 1984, p.p.283-299.

- THERIEN, Gilles, <<La sémiotique, les objets singuliers et la complexité>> Horizons Philosophiques, volume 1, numéro 2, Longueuil, sans édi., Collège Edouard-Montpetit, 1991, p.p.33-49.
- TOCUSSEL, Patrick, <<Raisonnances de l'imaginaire>>, L'homme et la société. Revue internationale de recherches et de synthèse sociologiques, numéros 59-62, Paris, Editions Anthropie, 1981, p.p.11-15.
- TODOROV, Tzvetan, La conquête de l'Amérique: la question de l'autre, Paris, Editions du Seuil, 1982.
- , Nous et les autres: La réflexion française sur la diversité humaine, Paris, Editions du Seuil, 1989.
- TOP, Pierre, <<Introduction>>, Identités collectives et changements sociaux, TOP, Pierre <<dir.>>, Paris, Editions Privat, 1980, p.p.11-15.
- , <<Avant Propos>> Identités collectives et changements sociaux, Toulouse, Editions Privas, 1980 p.p.7-9.
- TREMBLAY-QUERIDO, Christiane, <<Introduction: vers une science des systèmes symboliques ?>>, Sociologie et Sociétés, volume 5, numéro 2, Montréal, P.U.M., 1973, p.p.3-17.
- TURMEL, André, <<La connaissance de soi comme altération: le cas des scientifiques>>, Sociologie du Sud-Est, numéros 59-62, Aix-en-Provence, P.U.P., 1989-90, p.p.267-288.
- , GAZABON, Gilles, <<L'interpellation. Sur les rapports entre sociologie et sémiotique>>, Sociologie et Sociétés, volume XXV, numéro 2, Montréal, P.U.M., 1993, p.p.137-156.
- VAINA, Lucia, <<Introduction: Les mondes possibles du texte>>, Versus: Quaderni di studi di semiotici, numéro 17, Bologna, 1977, p.p.3-11.
- VANCE, Eugène, <<Le moi comme langage: St-Augustin et l'autobiographie>> Poétique, numéro 14, Paris, Seuil, 1974, p.p. 163-178.
- VAN LIER, Henri, L'animal signé, Rhode-St.-Genèse, DE Visscher, 1980.
- VERGES, Pierre, <<Analyse de données et sociologie>> Sociologie Sud-Est numéros 59-62, Aix-en-Provence, P.U.P., 1989, p.p.115-129.
- , <<Traitement des données à facettes. << Il faut plusieurs filets pour avoir la pêche>> >>, Sociologie et Sociétés, volume XXV, numéro 2, Montréal, P.U.M., 1993, p.p.37-46.
- VERON, Elisio, <<Ideology and Social Sciences: A Communicational Approach>>, Semiotica, volume 3, numéro 1, Amsterdam, Mouton, 1971, p.p.59-76.
- , <<Remarques sur l'idéologique comme production du sens>>, Sociologie et Sociétés, volume 5, numéro 2, Montréal, P.U.M., 1973, p.p.45-70.
- , <<Linguistique et sociologie; Vers une logique naturelle des mondes sociaux, Communications, numéro 20, 1973b, p.p. 246-279.
- , <<le langage comme activité>> Communications, 1973b.

- , <<Sémiosis de l'idéologie et du pouvoir>> Communications, numéro 28, Paris, Seuil, 1978, p.p. 7-21.
- WEBER, Max, Le savant et le politique, Paris, Plon, 1959.
- ZALKIEWSKI, Stephan, <<Des principes de classement des textes de culture>>, Semiotica, volume VII, numéro 1, Bruxelles, Mouton, 1973.
- ZIMA, Peter V., <<Identité: Trois pour le prix de deux>>, Identités collectives et changement sociaux, TOP, Pierre, <<dir.>>, Toulouse, Editions Privat 1980, p.p.51-52.
- , <<Ideology and theory: Toward a critic of discours>>, Sociocriticism, volume IV, numéro 7, I.S.I., Montpellier, (France) Pittsburg (E.U.), 1988, p.p.11-124.

ANNEXES

1. Les deux textes apparaissant à la section Sur le chemin de l'autogestion n'ont pas été retenus parce que jugés non pertinents pour notre intention de recherche. Dans son article F.Deroy-Pineau Histoire socio-logique d'une histoire de vie p.p.149-155, présente le récit de son expérience d'aide à la rédaction de la vie d'un ex-détenu. S.Schechter dans son texte, Journal d'une campagne excessivement plate p.p.157-163, rappelle les événements qui ont marqué la campagne électorale au Québec en 1985, alors que les écrits de Lise Gauvin C'est-à-dire p.p.167-172 ;de Yolande Villemare Vision pour 1986, p.p.175-177, et La main des mots de Michelle Dubois p.p.181-188, ont été éloignés de l'analyse dans la mesure où, comme l'indique le titre de cette partie de la revue Poèmes et fiction, ces textes ne renvoient pas au réel empirique mais à l'imaginaire. Enfin ont été aussi écartés de l'analyse les textes apparaissant sous le titre Courte-pointe et pointes sèches soient La rage d'avant-garde de Marcel Rioux,p.p.193-194, L'écrivain malgré lui de Suzanne Martin p.p.195-196 et Écran de fumée également de Suzanne Martin p.199. Les Deux premiers écrits constituant respectivement des commentaires sur des productions culturelles: une série télévisée portant sur le développement mondiale, et le livre de Jean Chrétien paru en 1985 sous le titre La fausse aux lions. le troisième titre constitue quelques lignes humoristiques illustrant les tics de certains sociologues à l'égard des publications à la mode dans leur discipline
2. L'éditorial Si la chaussure vous va p.p.5-10, que signe A.Thibeault a été rejeté, puisqu'il constitue une présentation générale du numéro de la revue. Les textes de M.Bouchard Faut-il encore parler ?, de R.M. Arbour De l'artiste à l'universitaire: y-a-t-il une place pour l'intellectuel(le) ?p.p.51-58, de M.Lesage La tentation de la fuite p.p.73-78 et celui de R.M.Arbour et F.Couture L'esprit du temps p.p.117-128, l'ont été puisque la réalité intellectuelle y est abordée sous des angles qui ne permettent pas une conceptualisation, sinon d'une manière bien indirecte, d'un objet sociologique. D'une manière plus précise, disons que M.Bouchard aborde la réalité éducative au Québec au début des années 80, sans toutefois se référer aux transformations externes qui ont marqué la société de l'époque. R.M. Arbour poursuit, quant à elle, une réflexion philosophique sur le travail et le statut qui en même temps distinguent et rapprochent l'artiste et l'enseignant universitaire. Bien que l'on retrouve dans le texte de M.Lesage un point de vue portant sur le rapport entre la situation des intellectuels et leur travail, ce dernier s'exprime dans une perspective strictement psychologique ; d'où l'existence par exemple d'une temporalité exclusivement individuelle. I.e des moments de la vie individuelle sans que soient évoqués ceux de la vie collective. Enfin, le texte de R.M.Arbour et de F.Couture réfère à la question des intellectuels au début des années 80 dans une perspective très éloignée de la mienne en ce que ces dernières posent un regard sur l'état des débats qui animent le milieu des arts plastiques au Québec.
3. Depuis quelques années on parle <<d'approche>> ou de <<méthode>> biographique, c'est le cas par exemple de P.Bourdieu (1986 p.p.67-72), comme si celle-ci possédait une autonomie relativement aux autres méthodes utilisées en sciences humaines (Cf, J.Poupart 1993p.p.93-108). L'utilisation du terme <<méthode>> au sens où nous l'avons déjà présenté ne peut s'appliquer ici. Je soutiens, à l'exemple de G.Houle (1982,1986) que l'étude des documents de ce type constitue non pas une méthode en soi, mais qu'il s'agit plutôt d'études d'un matériau, certes particulier (comme tous les matériaux) mais qui nécessitent les

mêmes procédures que les autres matériaux utilisés dans l'analyse du discours